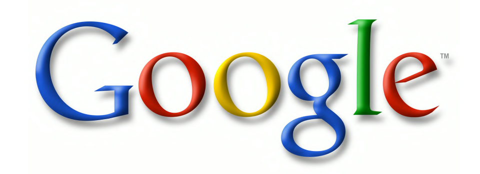
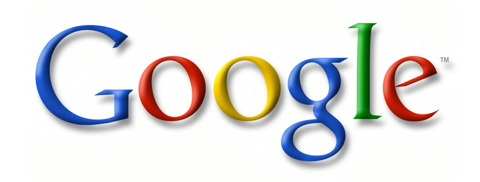





VE
RI
TAS

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU

Citoyen de Genève.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TRENTE-SIXIÈME.

A PARIS,

chez
Bélin, Libraire, rue St. Jacques, n°. 26.
Caille, rue de la Harpe, n°. 150.
Grégoire, rue du Coq St. Honoré.
Volland, quai des Augustins, n°. 25.

1795.

PIÈCES DIVERSES

QUI ONT RAPPORT

A M. ROUSSEAU.



OBSERVATIONS

DE M. GAUTIER

Sur le Discours qui a remporté le prix de l'académie de Dijon en l'année 1750, sur cette question proposée par la même académie : Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs. (*a*).

L'AUTEUR du discours académique qui a remporté le prix de l'académie de Dijon, est invité par des personnes qui prennent intérêt au bon et au vrai qui y règnent, à publier ce traité plus ample, qu'il avait projecté et depuis supprimé.

(*a*) Ces observations parurent dans un des volumes du Mercure de France de l'année 1751, et M. *Rousseau* y répondit par une lettre à M. l'abbé *Raynal*, qui était alors l'auteur du Mercure, et qui parut dans le deuxième volume de juin de cette année.

On pense que le lecteur y trouverait des éclaircissemens et des modifications à plusieurs propositions générales, susceptibles d'exceptions et de restrictions. Tout cela ne pouvait entrer dans un discours académique, limité à un court espace. Cette sorte de style non plus n'admet peut-être pas de pareils détails, et ce serait d'ailleurs paraître se défier trop des lumières et de l'équité de ses juges.

C'est ce que des personnes bien intentionnées ont voulu faire entendre à certains lecteurs hérissés de difficultés, et peut-être de mauvaise humeur, de voir le luxe trop vivement attaqué. Ils se sont récriés sur ce que l'auteur semble, disent-ils, préférer la situation où était l'Europe avant le renouvellement des sciences, état pire que l'ignorance par le faux savoir ou le jargon scolastique qui était en règne.

Ils ajoutent que l'auteur préfère la rusticité à la politesse, et qu'il fait main-basse sur tous les savans et les artistes. Il aurait dû, disent-ils, encore marquer le point d'où il part pour désigner l'époque de la décadence, et en remontant à cette première époque faire comparaison des mœurs de ce temps-là

avec les nôtres. Sans cela nous ne voyons point jusqu'où il faudrait remonter, à moins que ce ne soit au temps des apôtres.

Ils disent de plus, par rapport au luxe, qu'en bonne politique on sait qu'il doit être interdit dans les petits Etats, mais que le cas d'un royaume tel que la France, par exemple, est tout différent. Les raisons en sont connues.

Enfin voici ce qu'on objecte. Quelle conclusion pratique peut-on tirer de la thèse que l'auteur soutient ? Quand on lui accorderait tout ce qu'il avance sur le préjudice du trop grand nombre de savans, et principalement de poëtes, peintres, et musiciens, comme au contraire sur le trop petit nombre de laboureurs ; c'est, dis-je, ce qu'on lui accordera sans peine : mais quel usage en retirera-t-on ? Comment remédier à ce désordre, tant du côté des princes que de celui des particuliers ? Ceux-là peuvent-ils gêner la liberté de leurs sujets par rapport aux professions auxquelles ils se destinent ? Et quant au luxe, les lois somptuaires qu'ils peuvent faire n'y remédient jamais à fond ; l'auteur n'ignore pas tout ce qu'il y aurait à dire là-dessus.

OBSERVATIONS

DU MÊME M. GAUTIER

Sur la lettre de M. Rousseau à M. Grimm etc.

M. *Rousseau* trouve que j'ai tort et qu'il a raison. Sa décision est tout-à-fait naturelle. Me serais-je trompé en croyant que c'est aux vrais philosophes, et non à mon adversaire, que je dois m'en rapporter ?

Il dit qu'il pense en tout si différemment de moi, que s'il lui fallait relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, il serait obligé de me combattre même dans les choses que j'aurais dites comme lui. J'avoue que j'ai le malheur de penser comme toutes les académies de l'Europe. M. *Rousseau* devrait bien avoir un peu d'indulgence pour moi ; il ne m'est pas aisé de me défaire tout d'un coup de l'estime que j'ai pour les auteurs qui font honneur à la république des lettres, et de me persuader qu'ils raisonnent tous de travers. Il est difficile d'oublier les logiques qu'on a lues, de se faire une nouvelle manière de juger, et de croire que M. *Rousseau*

est plus éclairé, pense mieux que les universités et les académies.

Si je disais, par exemple, d'après cet orateur, que *s'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des sciences et des arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur les traces des Verulams, des Descartes, et des Newtons, et de les devancer*; on me ferait bien des questions auxquelles je ne pourrais répondre sensément, si je n'avais pas encore acquis cette justesse d'esprit qu'on admire dans ses répliques. Il n'y aura donc plus, me dirait-on, de théologiens, d'avocats, d'architectes, de médecins, etc. Non, répondrais-je, *les Sauvages sont des hommes, et ils s'en passent bien*. Eh quoi ! voulez-vous donc nous réduire à la condition des Sauvages à vivre comme les Hottentots, les Iroquois, les Patagons, les Marocotas? *Pourquoi non? Y a-t-il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'exclusion à la vertu?* Je pourrais faire plusieurs réponses semblables que me fournirait M. *Rousseau*; mais si l'on me fesait des objections qu'il n'aurait pas prévues, je serais fort embarrassé. Je tâcherais, il est vrai, de me tirer d'affaire comme lui. Je me

Si vous croyez qu'il ne faut permettre en Europe qu'à trois ou quatre génies du premier ordre, de se livrer a l'étude, vous êtes de l'avis de M. *Rousseau*. Assurez-vous qu'il faut retrancher les sciences, parce qu'elles font plus de mal aux mœurs que de bien à la société ? c'est-là du *Rousseau* tout pur. Moi, je dis qu'il ne faut pas brûler les bibliothèques et détruire les universités et les académies, et ce sont-là les propres termes de M. *Rousseau*. On ne finirait point si l'on rapportait tous les endroits qui marquent les précautions qu'il prend pour plaire à tout le monde.

Il dit que je ne l'entends pas ; on voit cependant que j'ai pris son discours dans le même sens que l'académie de Dijon, les journalistes, et les auteurs qui l'ont attaqué. Il serait fort plaisant qu'il n'eût envoyé à cette académie qu'un recueil d'énigmes dont personne n'a la clef, et qu'il eût oublié dans son porte-feuille les véritables preuves de la proposition qu'il voulait établir. Il ajoute que je n'ai point saisi l'état de la question ; voilà un bon moyen pour donner le change aux lecteurs. Montrer que ses raisonnemens sont des sophismes, c'est la seule question dont il

s'agit dans la réfutation. J'ai dit dans l'exorde, que je me bornais à montrer combien la plupart des raisonnemens de M. *Rousseau* sont défectueux.

Si j'avais voulu prouver que le rétablissement des sciences a contribué à épurer les mœurs, j'aurais établi la proposition par des faits, et développé la manière dont elles influent sur leur pureté. J'ai pensé que cette belle matière ne pouvait être traitée avec toute la dignité et l'éloquence dont elle est susceptible, que par les meilleures plumes de l'Europe.

On dirait qu'*Omar* est le génie qui dirige celle de M. *Rousseau*. On ne peut voir, sans peine, le vrai qu'on trouve dans quelques endroits de son discours, défiguré par les excès où l'emporte son zèle, pour ne pas dire sa fureur de se distinguer. C'est *George Fox* qui prêche, que c'est un très-grand péché de porter des boutons et des manchettes.

Voyons comme l'auteur prouve que je n'ai point saisi son sentiment. *Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas savans.* Je crois que cette observation porte contre le sentiment de M. *Rousseau*; car en

supposant même que les peuples ignorans ne sont pas plus corrompus que s'ils étaient éclairés, il est évident que les vices qui règnent parmi nous, pouvant avoir les mêmes causes que ceux des nations ignorantes, il n'y a aucune nécessité de les rejeter sur la culture des sciences et des lettres. Lorsqu'un effet peut avoir plusieurs causes, on ne peut, avec raison, l'attribuer à l'une déterminément, qu'on n'ait prouvé qu'il ne provient pas des autres. C'est ce que M. *Rousseau* n'a point fait, et n'aurait pu faire dans la supposition que les sciences pourraient être une des causes de la dépravation des mœurs. Ce raisonnement est fondé sur les règles de la logique; mais cette science est trop fertile en mauvaises choses, selon lui, pour qu'il daigne faire attention à ses préceptes.

J'avais dit, en rapportant son sentiment: » Eh! pourquoi n'a-t-on plus de vertu? » C'est qu'on cultive les belles-lettres, les » sciences, et les arts. » Il répond, *pour cela précisément.* Il donne donc l'exclusion aux causes connues. Donc si l'on n'avait point cultivé les lettres en France, on n'aurait point eu de vices: quoi qu'il soit certain par l'histoire, qu'on en avait pour le moins

autant dans les siècles d'ignorance, que dans celui où nous sommes.

M. *Rousseau* aurait bien dû nous dire pourquoi il admet diverses causes de corruption dans les autres parties du monde, et qu'il nous accorde le privilége de n'être corrompus que par les lettres, les sciences, et les arts. Voilà un phénomène que personne n'avait remarqué avant lui.

Il est peut-être aussi le seul qui ait la gloire d'avoir dit : *La science, toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme ; il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, et trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage... on en abuse beaucoup, on en abuse toujours.*

Voila des oracles plus clairs et aussi respectables que ceux de Delphes, de Dodone, et de Trophonius. En vérité, je suis tenté de croire que M. *Rousseau* a raison. Les mémoires de messieurs de l'académie des sciences, ceux de la société royale de Londres, une infinité d'ouvrages particuliers sur les sciences, font voir bien clairement qu'elles ne sont point faites pour l'homme, qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de

grands progrès, et qu'il en abuse toujours. Les meilleurs livres de morale, d'histoire, de philosophie, etc. ne sont bons qu'a nous rendre malhonnêtes gens.

L'orateur prononce quelquefois des oracles qui ne sont pas si clairs; et j'avoue que si entendre un auteur, signifie appercevoir le rapport de toutes les choses qu'il dit, je n'entends pas toujours les écrits de *M. Rousseau.* Si les sciences sont vaines dans leur objet; si ce sont des occupations oiseuses, comme il l'assure; pourquoi dit-il qu'elles conviennent à quelques grands génies? *Pour bien user de la science, il faut avoir de grands talens, de grandes vertus; or c'est ce qu'on peut à peine espérer de quelques ames privilégiées.* Une ame privilégiée se livrera-t-elle à des occupations frivoles? Il faut plusieurs siècles pour trouver des auteurs qui puissent devancer les *Descartes* et les *Newtons*; je consens même que chaque siècle en produise une douzaine, à quoi serviront les efforts de ces grands génies, puisque les nations à qui l'on n'aura pas permis de cultiver les sciences, n'entendront point leurs ouvrages? D'ailleurs, comment saura-t-on si un homme a la force de marcher seul sur les traces des *Descartes*

et des *Newtons* et comment le saura-t-il lui-même, si l'on n'a point cultivé son esprit ? Je pourrais rapporter beaucoup d'autres endroits que je n'entends pas mieux ; ainsi ce n'est pas tout-à-fait sans fondement que *M. Rousseau* m'accuse de ne le pas entendre.

Il dit que je lui prescris les auteurs qu'il peut citer, et que je récuse ceux qui déposent pour lui. Il voulait prouver que des peuples ignorans ont par leurs vertus fait l'exemple des autres nations. Il donne ce fait comme certain, sur le témoignage de quelques auteurs ; j'en cite d'autres aussi croyables, qui peignent ces mêmes peuples avec des couleurs fort différentes. Je donne leur autorité comme certaine pour imiter *M. Rousseau*, et lui faire sentir que des faits tout au moins problématiques, ne sauraient lui servir de preuves. Il y a plus : la certitude même de ces faits ne l'autoriserait pas à conclure que la culture des sciences déprave les mœurs ; j'en ai dit la raison dans la critique. Si l'orateur n'est pas heureux dans les conséquences qu'il tire des faits posés pour principes, c'est, sans doute, la faute des faits et non pas la sienne ; pourquoi ne renferment-

était le pays et le métier de Carnéade. Quelle nécessité y avait-il de dire de quel pays était ce philosophe ? Ne devais-je pas aussi rapporter ce qu'en disent *Cicéron*, *Pline*, *Diogène de Laërce*, *Aulu-Gelle*, *Valère-Maxime*, *Elien*, *Plutarque*, etc. ?

J'ai appellé *Carnéade*, un des chefs de la troisième académie, et on me demande de quel métier il était.

M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politesse, n'épargne aucune occasion de me susciter des ennemis. Quel jugement doit-on porter du discours de M. *Rousseau*, si montrer qu'il se trompe, c'est lui susciter des ennemis ? Tout le mal que je lui souhaite, c'est qu'il pense comme nos académies.

J'avais dit : » Les victoires que les Athé-
» niens remportèrent sur les Perses et sur les
» Lacédémoniens mêmes, font voir que les
» arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. » *Je demande*, dit M. Rousseau, *si ce n'est pas là une adresse pour rappeler ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, et pour me faire songer au dénouement de la guerre du Péloponnèse* Je demande à mon tour, si l'on peut, sans s'inscrire en faux

contre l'histoire, penser que les Athéniens aient eu moins de valeur et remporté moins de victoires éclatantes que les Lacédémoniens. Pourrait-on savoir comment cet auteur a acquis le droit de rejeter les faits historiques les mieux constatés, lorsqu'ils sont contraires à son opinion ? Serait-ce en prenant la résolution de n'avoir pas tort ? Pour moi, j'ai pris celle de ne dire aucune chose où il trouve que j'aie raison.

J'ai dit, en parlant des Athéniens : » Leur » gouvernement, devenu vénal sous *Périclès*, prend une nouvelle face ; l'amour » du plaisir étouffe leur bravoure, les fonc» tions les plus honorables sont avilies, » l'impunité multiplie les mauvais citoyens, » les fonds destinés à la guerre sont em» ployés à nourrir la mollesse et l'oisiveté : » toutes ces causes de corruption, quel » rapport ont-elles aux sciences ? M. *Rousseau* veut que ces causes ne soient que des effets de la corruption. J'avoue que différentes causes particulières peuvent avoir une cause première et générale, et que sous cet aspect on peut les appeler effets ; mais il n'y a nulle raison de croire que la culture des sciences est cette première cause ; puisque

toutes celles que je viens de rapporter subsistent dans plusieurs pays où les sciences ne furent jamais cultivées. D'ailleurs cette première cause est connue. *Périclès* fit des changemens qui introduisirent le relâchement et le désordre. M. *Rousseau* connaît sans doute ce fait, et il ne laisse pas de dire : *M. Gautier feint d'ignorer ce qu'on ne peut pas supposer qu'il ignore en effet, et ce que tous les historiens disent unanimement, que la dépravation des mœurs et du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des orateurs.* M. *Rousseau* me permettra de ne pas convenir de l'unanimité des historiens sur le sujet dont il est question. J'avouerai qu'il y avait des orateurs qui flattaient le peuple ; mais, comme *Plutarque* l'a remarqué, les Athéniens qui pendant la paix trouvaient du plaisir à écouter leurs flatteries, ne suivaient dans les affaires sérieuses que les avis de ceux qui fesaient profession de dire la vérité sans aucun respect humain.

Platon, qui connaissait parfaitement le gouvernement et les mœurs des Athéniens, reconnaît que l'excès de leur liberté anéantit leur vertu, et que cette liberté excessive avait sa source dans la sûreté où ils croyaient être

depuis la victoire de Salamine. Il dit que la crainte était un frein nécessaire à leurs esprits.

Justin confirme la vérité de cette réflexion, en disant que leur courage ne survécut pas à *Epaminondas*. » Délivrés d'un rival qui te-
» nait leur émulation éveillée, ils tombèrent
» dans une indolence léthargique. Le fonds
» des armemens de terre se consume aussitôt
» en jeux et fêtes. La paye du soldat et du
» matelot se distribue au citoyen oisif. La
» vie douce et délicieuse amollit les cœurs,
» etc. »

En tout cela il n'est pas question d'orateurs. On sait bien que plusieurs causes concoururent aux mêmes effets. Le sentiment de la société des gens de lettres qui travaillent à l'histoire universelle, est que la corruption fut amenée chez les Athéniens par l'opulence que leur procurèrent leurs victoires. Voyez si messieurs de *Tourreil*, *Bossuet*, *Rollin*, *Lenglet*, *Mably*, et autres, qui ont parlé des causes de la dépravation des mœurs et du gouvernement des Athéniens, disent que ce fut l'ouvrage des orateurs. (*a*)

(*a*) M. *Rousseau* doit trouver bien pitoyable cette réflexion de l'illustre *Bossuet* : » Ce que fit

Les défauts, les vices que les gens de lettres peuvent avoir de commun avec les ignorans, M. *Rousseau* les impute aux sciences. Oh qu'il pense différemment du maître à danser de M. *Jourdain* ! Selon l'un, tous les maux viennent de ce qu'on ne cultive pas l'art de la danse; et selon l'autre, de ce qu'on cultive tous les arts.

Il m'apprend qu'il y a dans la gazette d'Utrecht, une pompeuse exposition de la réfutation de son discours, etc. Je n'ai aucune part à ce qu'on en a dit dans la gazette, ou dans d'autres ouvrages. M. *Rousseau* doit-il trouver mauvais qu'on rende compte au public d'une dispute littéraire, qui est intéressante ? Doit-il s'en prendre à moi de ce qu'on trouve mon discours plus solide que le sien ?

» la philosophie pour conserver l'état de la Grèce
» n'est pas croyable. Plus ces peuples étaient libres,
» plus il était nécessaire d'y établir par de bonnes
» raisons les règles des mœurs et celles de la société.
» *Pythagore*, *Thalès*, *Anaxagore*, *Socrate*, *Archytas*,
» *Platon*, *Xénophon*, *Aristote*, et une infinité d'au-
« tres, remplirent la Grèce de ces beaux pré-
« ceptes. Les poëtes mêmes qui étaient dans les
« mains de tout le peuple, les instruisaient plus
« encore qu'ils ne les divertissaient ». (*Note de l'auteur des observations*).

Si

Si je voyais dans la gazette un éloge de son ouvrage, je ne l'accuserais pas de l'y avoir fait insérer : je me contenterais de penser que ceux qui loueraient la justesse de ses raisonnemens ont l'esprit faux.

Il n'est pas vrai, *selon M. Gautier*, *que ce soit des vices des hommes que l'histoire tire son principal intérêt.* Je n'ai pas parlé du principal intérêt de l'histoire. C'est avec l'auteur de la gazette que M. *Rousseau* doit entrer en lice. J'admire l'adresse qu'il a de déterrer dans une gazette une réponse qui n'est pas de moi, au lieu de répliquer aux miennes. Il demandait ce que deviendrait l'histoire, s'il n'y avait ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs. Ma réponse, qu'il a eu la prudence de ne pas relever, a été mise dans un beau jour par deux auteurs (*b*) qui ont pris parti contre lui.

Il avait dit : *A quoi servirait la jurisprudence sans les injustices des hommes ?* J'avais répondu, qu'aucun corps politique ne pour-

(*b*) L'un a composé un très-beau discours, qu'on trouve dans le Mercure de décembre ; l'autre est M. *Fréron*, qui se fait tant d'honneur par ses ouvrages.

rait subsister sans loix, ne fût-il composé que d'hommes justes. M. *Rousseau* reconnaît cette vérité ; or dès que les loix sont nécessaires, il faut qu'on en ait la connaissance ; la jurisprudence est donc nécessaire. On demande pourtant si je la confonds avec les loix. Supposons qu'il n'y ait que des hommes justes en France, ne faudra-t-il pas des loix de toutes espèces, relatives à la variété des affaires, au commerce, à la navigation, aux manufactures, aux impôts, aux différens droits des particuliers, aux divers ordres de la nation etc.? Ces loix nécessairement nombreuses pour un grand peuple, seront, outre cela, susceptibles de plusieurs interprétations, suivant la diversité des circonstances : l'étude de ces loix suffira donc pour occuper quelques citoyens, dont les lumières aideront leurs compatriotes.

Les Lacédémoniens n'avaient ni jurisconsultes, ni avocats. Ils avaient des magistrats et des procédures juridiques. On range sous l'onzième table des loix de *Lycurgue* celles qui concernent les cours de Justice ; et puisqu'il était défendu aux jeunes gens d'assister aux plaidoyers, apparemment qu'on plaidait. Mais supposons les choses telles que les

rapporte M. *Rousseau*; des institutions qui conviennent à une petite société de soldats, peuvent-elles avoir lieu dans un grand Etat? Je m'en rapporte là-dessus à sa politique. Mais j'ai de très-bonnes raisons pour ne m'en rapporter qu'aux lecteurs sur ce que je dis dans la réfutation. On n'y trouvera aucun des raisonnemens faux ou ridicules que M. *Rousseau* a la bonté de me prêter, pour rappeller sans doute la simplicité de ces premiers temps qui doivent faire honte à notre siècle, à ce siècle malheureux qui est assez corrompu par les sciences pour exiger de la bonne foi jusque dans la dispute.

Cependant je reconnaîtrai volontiers qu'il rapporte fidellement quelques réflexions générales, ou qui préparent mes transitions, ou qui sont des suites de quelques raisonnemens. Par exemple, j'avais dit : sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis? Il répond : *Sous prétexte d'éclairer les esprits, faudra-t-il pervertir les ames?* Ces réflexions et d'autres semblables, sont peut-être également fondées; et il est surprenant que M. *Rousseau* qui est résolu, comme il l'assure plusieurs fois, à ne point répliquer, réponde à des bagatelles, préférablement à

ce qui renverse ses preuves prétendues. Il est plus surprenant encore que dans la crainte où il est de voir les brochures se transformer en volumes, il en fasse une de trente-une pages, pour dire qu'il ne dira rien.

S'il se défend mal lorsqu'on l'attaque, en revanche il se défend très-bien quand on ne l'attaque pas. Je me borne à un seul exemple : il dit que je lui reproche d'avoir employé la pompe oratoire dans un discours académique, et j'ai loué son éloquence en trois ou quatre endroits. Il est vrai que j'ai demandé à quoi tendaient ses éloquentes déclamations; mais il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'être perverti par les belles-lettres, pour voir que ce mot, *déclamations*, tombe sur le défaut de justesse dans ses raisonnemens, et non sur la forme de son style. Aussi M. *Fréron*, qui applaudit à l'éloquence de son discours, dit avec raison, qu'il est obligé de ne le regarder que comme une déclamation vague, appuyée sur une métaphysique fausse, et sur des applications de faits historiques, qui se détruisent par mille faits contraires.

DISCOURS

De M. le Roi, professeur de rhétorique au collège du cardinal le Moine, prononcé le 12 août 1751 dans les écoles de Sorbonne, en présence de MM. du parlement, à l'occasion de la distribution des prix fondés dans l'université.

Traduit en français par M. *B.* chanoine régulier, procureur-général de l'ordre de Saint-Antoine.

Des avantages que les lettres procurent à la vertu.

MESSIEURS,

Les lettres ont leurs phénomènes ainsi que la physique. Comme, à la faveur d'un temps serein on découvre quelquefois dans le ciel de nouveaux astres, dont l'éclat surprenant arrête nos regards, et dont la marche peu connue fixe l'attention des astronomes : de même lorsque les lettres sont le mieux cultivées,

on voit de temps en temps s'élever parmi les savans des opinions aussi frappantes par leur nouveauté que par leur singularité ; et dont les progrès affligeans pour ceux qui les considèrent, laissent entrevoir avec peine le fruit que l'on en doit attendre. C'est le cas où nous nous trouvons aujourd'hui, dans un siècle où les sciences et les arts ont été portés à un si haut dégré de perfection : en effet, quoi de plus inoui que ce qu'on a depuis peu avancé publiquement, que les lettres sont la principale cause de la corruption des mœurs.

Ce n'est point ici, Messieurs, un jeu d'esprit, ni l'effet de quelque jalousie secrète. Nos adversaires combattent à visage découvert : ce sont des personnages graves ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire ce sont des hommes très-éloquens. Ils citent le genre-humain à leur tribunal ; et parcourant son histoire comme s'il ne s'agissait que de l'histoire de la vie d'un seul homme, ils remarquent d'abord, que créé depuis plusieurs siècles, après une longue enfance, loin de devenir plus mûr avec l'âge, il renchérit tous les jours sur ses anciens vices, qu'il se plonge de plus en plus dans le crime, et

ne cesse jamais d'être le jouet de quelque passion particulière ou de toutes ensemble. Indignés à la vue d'une si étrange dépravation, et persuadés d'une part que nos désirs sont l'unique source de nos déréglemens ; et de l'autre, qu'on ne désire que ce que l'on connaît ; ils osent conclure que la vertu n'a contre le vice d'asile assuré que dans le sein de l'ignorance, et que les sciences et les arts sont pour l'esprit qui en est orné autant de différens poisons, dont il faut proscrire l'usage.

Nous conviendrait-il d'autoriser ce sentiment par notre silence ? et ne devons-nous pas plutôt le soumettre à la censure de cette auguste assemblée ? C'est ici, Messieurs, que les lettres comparaissent devant vous, non en qualité de suppliantes ; comme elles plaident moins pour leur propre intérêt que pour celui de l'humanité, cette posture les déshonorerait ; ni même en qualité de complaignantes ; car elles n'ont garde de s'irriter contre ceux que le seul amour de la vertu porte à les insulter : mais remplies d'égards pour tout le monde, elles vous invitent simplement à examiner, si sous prétexte de venger la vertu, on ne lui causerait pas un

extrême préjudice, en lui interdisant tout commerce avec elles.

Quel plus juste motif de confiance pour les lettres, que de voir l'élite du royaume s'assembler en foule dans ce lieu, qui a toujours été regardé comme le sanctuaire des sciences ? Ici, Messieurs, même en gardant le silence, vous plaidez éloquemment leur cause ; votre présence seule, qui est une preuve de l'attachement que vous avez pour elles, leur répond de la victoire.

Chargé d'acquitter le tribut annuel que nous vous devons, je vais donc parcourir les avantages que les lettres procurent à la vertu, et vous montrer dans la première partie de ce discours, combien ceux qui les condamnent les connaissent peu : vous verrez dans la seconde que l'expérience et les faits détruisent également les reproches dont on veut les accabler. Daignez, Messieurs, prêter à ce que je vais dire une oreille favorable.

PREMIÈRE PARTIE.

ON peut pardonner aux ignorans l'erreur qui leur fait attribuer aux lettres l'abus qu'en font quelquefois ceux qui les cultivent; mais que des savans exercés dans tous les genres d'érudition méconnaissent leur essence et leur destination, et les rendent responsables de tous les maux qu'éprouve le genre-humain, c'est un prodige qui a droit de nous surprendre. Il ne manquait plus que ce dernier trait au tableau des misères et des égaremens de l'homme, que l'on exagère avec tant d'emphase. Qu'est-ce que les lettres ? Sont-elles autre chose qu'un précieux dépôt conservé dans des livres, un receuil des préceptes des sages, qui s'est formé peu-à-peu, et qui répandu dans tout l'univers sert à éclairer l'esprit, à réformer le cœur, en un mot à perfectionner tout l'homme ? Quelle est leur origine ? Ne sont-elles pas le fruit de la vertu, qui inspirait à ces sages autant de tendresse pour le genre-humain que de zèle et d'intelligence.

Mais cette excellence propre aux lettres,

cette origine divine, est précisément ce qu'il s'agit de prouver. Toutes les sciences, dit-on, sont vaines ou pernicieuses : elles naissent de la superfluité ou de l'amour du plaisir. . . Ce n'est pas ainsi qu'ont pensé tant d'illustres auteurs chez les profanes ; les *Platons*, les *Xénophons*, les *Cicérons*; et parmi les écrivains sacrés, les *Lactans*, les *Clémens* d'Alexandrie, les *Basiles*. Ne perdons pas cependant un temps précieux : laissons les autorités pour nous appliquer à connaître ce que les lettres sont en elles-mêmes ; et décidons la question parce que les législateurs ont ordonné, plutôt que par ce que les philosophes ont écrit.

On voudrait que l'homme n'agît jamais que par l'inspiration de la vertu ; et que tous les habitans de la terre ne formassent qu'une cité toute composée d'honnêtes gens. Le plan est magnifique ; mais comment l'exécuter sans le secours des lettres ? On répond que l'exemple suffit, que l'ignorance supplée aux préceptes. Fort bien : mais quels exemples doit-on attendre d'une multitude grossière et sauvage ? Tels étaient sans contredit les hommes avant l'établissement des lettres : occupés à faire la guerre aux animaux qui

leur servaient de nourriture, et presque semblables à eux, ils n'avaient ni lois, ni mœurs. Si quelques-uns doués d'une raison supérieure se portaient à la recherche du bien, privés du secours de l'histoire, et des agrémens de la poésie et de l'éloquence, combien leur voyait-on faire de vains efforts et de fausses démarches ? Pouvaient-ils se donner pour modèles à des Barbares ? Peu efficace pour le bien, et très-puissant pour le mal, l'exemple est par lui-même une faible ressource. La vertu modeste excite l'envie : son silence même est un reproche sanglant, qui confond ouvertement et le crime et l'injustice : pour se faire aimer il faut qu'elle disparaisse : quel charme plus puissant que celui des lettres pour la rappeler et pour la faire goûter ?

L'ignorance, répond-on, tient les passions dans un engourdissement que les lettres dissipent. Quelle pitoyable défaite ! C'est ici que nos adversaires ne peuvent déguiser la faiblesse de leur cause : en voulant pourvoir à la sureté de la vertu, ils la laissent sans défense, ils la livrent à ses plus cruels ennemis. L'homme naturellement révolté contre la domination, aura-t-il donc besoin

des lettres pour apprendre à secouer le joug de l'obéissance ? L'orgueil dont il est radicalement infecté, et qui le rend sourd aux conseils de la raison, ne suffit-il pas pour le porter à la révolte ? Est-il de maître plus absolu, plus adroit et plus séduisant que lui ? L'homme aura-t-il besoin des lettres pour se livrer à de honteux excès, lui qui se prête si volontiers à la séduction des sens ? Et quels docteurs que les sens ! Combien leurs piéges sont-ils frequens, leurs sollicitations éloquentes, leurs flatteries insinuantes ! L'homme aura-t-il besoin des lettres pour employer la force ou la ruse à s'emparer du bien d'autrui ? Parlerons-nous de l'amour ? Quel Protée ! Tantôt fier et brutal, tantôt doux et rampant, toujours fourbe et malin, il prend toutes les formes qui conviennent à ses vues. A quoi sert ici l'ignorance ? Serait-ce pour cacher à l'homme le levain de cupidité qui fermente dans son cœur ? Mais n'est-ce pas une chimère de supposer qu'on puisse l'ignorer ? Ne vaut-il pas mieux apprendre à réformer les passions ? Mais sans l'étude des lettres, comment s'affranchira-t-on de leur tyrannie ? comment s'appliquera-t-on à de-

viner

venir docile, chaste, libéral ; à sacrifier s'il le faut ses biens et sa vie pour le service de la religion et de l'Etat ? Les lettres nous donnent sur cette matière de continuelles leçons, qui ne sont jamais inutiles ; car ceux-là mêmes qui refusent de s'y conformer, sont souvent retenus dans le devoir par la crainte ou la honte qu'elles leur inspirent. On ne fait point assez d'attention aux bons effets que ces sentimens produisent, et l'on ne réfléchit pas combien ils contribuent au bonheur de la société.

Si dans toutes ses actions l'homme n'avait que l'honnêteté pour but : s'il la regardait comme l'unique et le souverain bien ; s'il était sincèrement pénétré de l'idée de l'ordre, et s'il ne s'en écartait jamais ; j'avoue que les lettres ne seraient pas alors nécessaires à la vertu : mais on ne peut nier qu'elles ne lui servissent du moins d'un grand ornement. Quoi de plus beau et de plus agréable que l'histoire, la poésie, et l'éloquence ? Mais enfin l'homme étant plongé dans d'épaisses ténèbres, et violemment enclin au mal, pourquoi le priver d'un rayon de lumière dont il a besoin pour découvrir la vérité, d'une étincelle de feu qui peut l'em-

braser de l'amour de la vertu ? La témérité ne sera donc plus réfrénée par les exemples que fournit l'histoire, les délices pures de la chaste et divine poésie ne dissiperont plus les charmes trompeurs d'une poésie licencieuse, les sophismes ne seront plus foudroyés par les traits d'une éloquence mâle et solide ? Ainsi l'honnête homme, sans savoir et sans avoir de quoi se défendre, restera exposé aux attentats des voleurs ? Quelle horrible humanité !

Qu'on cesse de vanter l'ignorance, comme si elle avait la force d'étouffer dans l'ame le germe des passions, de même que le froid brûle l'herbe des champs. N'est-il pas plus raisonnable de penser, que comme les reptiles les plus venimeux naissent dans les solitudes arides et incultes, de même l'ignorance est la source féconde des plus affreux désordres ?

Parcourons le monde entier. Est-il un pays, un coin de la terre, qui n'ait été le théâtre des ravages de l'ignorance ? Comment vivent aujourd'hui les nations barbares ? Peindrai-je la fureur à laquelle elles s'abandonnent pour le plus vil intérêt, qui les porte à se percer mutuellement avec des flèches

empoisonnées ? Vous dirai-je. . . . Mais il serait impossible de détailler tant d'horreurs. Rappelez ce que vous en avez lu, rassemblez ce que l'histoire raconte de ces malheureux siècles, si célèbres par le règne de l'ignorance, vous ne compterez jamais, vous n'imaginerez pas même toutes les guerres, tous les fléaux, tous les forfaits que ce monstre a enfantés. Le nombre et l'atrocité de ses attentats échapperont à toute votre sagacité. Jetons un voile épais sur tant d'infamies, dont l'ignorance ne fait pas rougir : mais vous, ses tristes victimes, dont les membres déchirés par les Cannibales couvrent le genre-humain d'un éternel opprobre, sortez de vos tombeaux, conduisez les panégyristes de l'ignorance dans ces plages qui ne vous sont que trop connues, où l'on voit un père de famille assis à table distribuer de sang-froid de la chair humaine à sa femme et à ses enfans. A l'aspect de ces cruels repas, de ces festins horribles, qui réalisent la fable de Thyeste, ils apprécieront eux-mêmes les obligations que nous avons à l'ignorance.

La pratique détestable des anthropophages n'est pas nouvelle, puisqu'il en est fait mention dans *Homère*, le plus ancien des

auteurs profanes. Quels exemples d'honnêteté et d'humanité attendra-t-on de ces hommes abominables, sur qui la beauté et la perfection du corps humain ne font d'autre impression, que d'exciter en eux le sentiment d'une infame luxure ou d'une barbare gourmandise ?

Que serait-ce du genre-humain, s'il ne s'était pas trouvé des hommes assez éclairés pour connaître la noblesse de leur condition si honteusement avilie ; assez hardis pour oser entreprendre de la rétablir dans ses droits ; assez aimables pour adoucir l'humeur farouche de leurs compatriotes, et les faire consentir à l'établissement des loix? Mais lorsqu'il a été question d'aller à la source du mal, comment a-t-il pu se faire que les différens législateurs, quoique séparés les uns des autres par l'intervalle des temps et des lieux, se soient tous accordés à regarder l'ignorance comme la cause de la barbarie, et se soient servis des mêmes moyens pour la détruire ? Ce sont là des faits qui démontrent évidemment l'utilité et la nécessité des lettres.

Quel tribut d'amour, de respect, et de reconnaissance ne devons-nous pas à ceux

qui les ont fait naître ! Leurs dépouilles mortelles sont depuis long-temps enfermées dans le tombeau, mais leur esprit vit encore pour nous. Quel est ce vénérable vieillard que j'apperçois à travers les ombres de l'antiquité la plus reculée ? son visage est plus brillant que le soleil. O prodige ! Plus il s'éloigne de notre âge, plus il paraît grand et lumineux. Placé sur une montagne élevée, il reçoit les hommages de tout l'univers ; d'une main il commande aux flots de la mer ; de l'autre il porte ces tables fameuses, où la loi de Dieu est gravée. Que les partisans de l'ignorance jetent les yeux sur ce redoutable vainqueur, qui apprend aux hommes les merveilles de la création, l'unité de l'être suprême, les triomphes de ce Dieu vengeur sur l'impiété ; et qu'ils reconnaissent dans sa personne le prince des orateurs, des philosophes, et des poëtes. Un peu au-dessous Moïse j'apperçois d'un côté le roi prophète dansant devant l'arche du seigneur, et suivi d'un peuple innombrable qu'attirent la douceur et la sublimité de ses cantiques. De l'autre côté je vois dans les jardins fleuris ce monarque à qui l'Esprit saint donna le nom de sage : plongé dans une méditation

profonde, il assigne à chaque âge, à chaque condition les devoirs qui les concernent, et ne montre pas moins d'habileté à peindre les hommes, qu'à percer les secrets de la nature. Quelle est cette auguste assemblée qui occupe le vallon ? C'est le chœur des saints prophètes, qui feront à jamais l'honneur et le soutien de l'éloquence et de la poésie.

Quelles vives lumières sortent de ce mont sacré à travers les ténèbres de l'idolatrie qui l'environnent ! L'ancien parnasse s'abaisse devant lui ; mais malgré les fables qui le dégradent et la sombre nuit du paganisme, celui-ci laisse échapper des traits d'un feu pur et brillant. Combien de *Solon*, de *Pompilius* ont su guider leurs pas à la lueur d'une raison épurée, et n'ont pas craint de déclarer la guerre à l'ignorance ?

Mais sans nous arrêter à des exemples étrangers, ouvrons notre histoire ; comparons les siècles ténébreux avec ceux où les sciences ont fleuri ; et voyons en abrégé ce que les grands princes et les habiles politiques ont pensé sur cette matière.

Cette discussion nous fournira de temps en temps des traits agréables ; mais quelle

sera notre admiration lorsque nous repasserons le règne de notre auguste monarque?

Quel puissant protecteur des lettres ! et de combien de faveurs les a-t-il honorées! Dès l'âge le plus tendre, il ne s'est pas contenté de répandre en particulier ses bienfaits sur les Muses qui président à l'éducation de la jeunesse, il a voulu ensuite les doter avec une magnificence vraiment royale. Durant les horreurs de la guerre, il leur a procuré les douceurs d'un tranquille loisir; et dès qu'il a donné la paix à l'Europe, il s'occupe tout entier du soin d'augmenter la gloire du nom Français. Tandis qu'il parcourt ces monumens superbes, dressés par ses ancêtres, qu'il a lui-même réparés ou embellis ; et qu'il cherche les moyens de laisser à la postérité des preuves de son goût et de sa munificence; un heureux génie lui suggère le plus beau plan qu'il fut jamais, dont l'exécution glorieuse lui était réservée. Il s'agit d'affranchir de l'opprobre, de l'ignorance, et de la pauvreté cette jeune noblesse, dont les généreux pères ont prodigué leur sang et leur bien pour le service de la patrie. Tel est l'objet de la fondation de l'école militaire; les élèves y seront instruits

en même temps des principes de la religion et des connaissances utiles à la défense de l'Etat. Cet établissement, en procurant un double avantage à la nation, assure au roi à deux différens titres le nom de père de la patrie, il l'acquitte d'une dette justement contractée envers les aïeux de ces jeunes héros, et lui fournit de nouveaux défenseurs qui lui seront d'autant plus attachés, que leur éducation sera tout à-la-fois la preuve authentique de la libéralité du prince, de leur propre noblesse, et des services que leurs parens ont rendus à l'Etat; dessein dont *Charlemagne* lui-même, le restaurateur des lettres dans toute l'Europe, pourrait être jaloux.

A cet illustre nom, l'ignorance pâlit, frappée d'un nouveau coup de foudre. Jamais prince n'aurait su mieux que lui la faire valoir s'il était vrai qu'on peut en tirer parti. Quelle fut la conduite de ce sage monarque? Pour avoir un corps de réserve, toujours prêt à combattre cette odieuse ennemie, il établit un conseil des comtes de sa maison, à qui il donna le pouvoir de dresser et d'interpréter les lois, de terminer les procès, et de veiller à l'avancement des

sciences et des arts. Telle est l'origine de ce célèbre parlement, supérieur à tous nos éloges. Que ne pourrais-je point en dire? Combien y compte-t-on de lumières du barreau, de héros de Thémis, de modèles d'une constance invincible? Il faudrait n'en omettre aucun pour rendre justice à tous. Combien de magistrats soutiennent dans les tribunaux des provinces l'honneur de ce premier corps, dont ils ont été tirés, et y perpétuent le zèle pour la justice et l'amour des lettres qui lui furent jadis inspirés par *Charlemagne*!

J'en trouve la preuve dans vous-même, Monsieur : ce grand empereur conversait familiairement avec les gens de lettres, et leur témoignait autant de bonté que vous en faites paraître en prenant place dans cette assemblée. Il excitait les savans à se distinguer dans la carrière de la littérature par les mêmes caresses dont vous honorez nos jeunes athlètes victorieux. Par-tout vous êtes chéri et considéré comme il l'était : car il n'est aucun des parens de cette florissante jeunesse, en quelque lieu qu'il habite, qui ne tourne dans ce moment les yeux sur vous, et qui pénétré d'admiration, de zèle, et de

des lettres pour apprendre à secouer le joug de l'obéissance ? L'orgueil dont il est radicalement infecté, et qui le rend sourd aux conseils de la raison, ne suffit-il pas pour le porter à la révolte ? Est-il de maître plus absolu, plus adroit et plus séduisant que lui ? L'homme aura-t-il besoin des lettres pour se livrer à de honteux excès, lui qui se prête si volontiers à la séduction des sens ? Et quels docteurs que les sens ! Combien leurs piéges sont-ils frequens, leurs sollicitations éloquentes, leurs flatteries insinuantes ! L'homme aura-t-il besoin des lettres pour employer la force ou la ruse à s'emparer du bien d'autrui ? Parlerons-nous de l'amour ? Quel Protée ! Tantôt fier et brutal, tantôt doux et rampant, toujours fourbe et malin, il prend toutes les formes qui conviennent à ses vues. A quoi sert ici l'ignorance ? Serait-ce pour cacher à l'homme le levain de cupidité qui fermente dans son cœur ? Mais n'est-ce pas une chimère de supposer qu'on puisse l'ignorer ? Ne vaut-il pas mieux apprendre à réformer les passions ? Mais sans l'étude des lettres, comment s'affranchira-t-on de leur tyrannie ? comment s'appliquera-t-on à de-

venir docile, chaste, libéral ; à sacrifier s'il le faut ses biens et sa vie pour le service de la religion et de l'Etat ? Les lettres nous donnent sur cette matière de continuelles leçons, qui ne sont jamais inutiles ; car ceux-là mêmes qui refusent de s'y conformer, sont souvent retenus dans le devoir par la crainte ou la honte qu'elles leur inspirent. On ne fait point assez d'attention aux bons effets que ces sentimens produisent, et l'on ne réfléchit pas combien ils contribuent au bonheur de la société.

Si dans toutes ses actions l'homme n'avait que l'honnêteté pour but : s'il la regardait comme l'unique et le souverain bien ; s'il était sincèrement pénétré de l'idée de l'ordre, et s'il ne s'en écartait jamais ; j'avoue que les lettres ne seraient pas alors nécessaires à la vertu : mais on ne peut nier qu'elles ne lui servissent du moins d'un grand ornement. Quoi de plus beau et de plus agréable que l'histoire, la poésie, et l'éloquence ? Mais enfin l'homme étant plongé dans d'épaisses ténébres, et violemment enclin au mal, pourquoi le priver d'un rayon de lumière dont il a besoin pour découvrir la vérité, d'une étincelle de feu qui peut l'em-

Mais ils n'en veulent, disent-ils, qu'à l'abus énorme qu'on en fait : c'est un trésor précieux que les hommes sont indignes de posséder, parce qu'ils le tournent en poison. Si le fait est vrai, Messieurs, rendons les armes, avouons notre défaite. Que ces filles du Ciel, présent trop funeste à la terre, retournent au lieu de leur origine. Que le prince si pieux qui vient de fonder une chaire dans cette université pour l'interprétation des saintes lettres, condamne son zèle mal entendu, et qu'il réserve ses libéralités pour de plus dignes objets. il faut renfermer sous le sceau les divines écritures, parce qu'un *Bayle* pourrait les profaner : que les philosophes n'entreprennent plus de nous développer les ressorts de la Providence, également admirable dans le plus grand comme dans le plus petit de ses ouvrages, ni l'efficacité de la toute-puissance de Dieu, qui se fait une espèce de jeu de la création de ce vaste univers, parce qu'un *Spinosa* pourrait confondre la substance divine avec les esprits créés et la matière, et en faire un composé monstrueux : que la jurisprudence cesse de nous donner des leçons pour la conduite de notre vie et la police des Etats, parce qu'un *Hobbes* pour-

rait abuser des plus saines maximes : que l'orateur et le poëte, que le peintre et le statuaire, ne transmettent plus à la postérité la mémoire des belles actions : qu'on étouffe dans son berceau l'art prodigieux, si propre à illustrer notre patrie et notre siècle, de ranimer sur la toile une peinture prête à céder sur la fresque ou sur le bois à l'injure des temps. Qu'on interdisse aux artisans distingués l'usage de ces admirables talens, fondement solide de leur fortune et de leur réputation : qu'on supprime enfin tous les livres, que les savans se taisent, et que les lettres soient condamnées à l'oubli. L'ignorance triomphera : mais quel bien en résultera-t-il ? Si l'on proscrit les siences et les arts, le monde entier retombe dans le chaos.

Dans cette supposition l'homme serait réduit à une condition bien plus triste que celle à laquelle l'exposèrent jamais les inconvéniens qu'entraîne l'abus des lettres. Nous sommes donc redevables aux lettres de plusieurs avantages inestimables, malgré les abus dont on les accuse. Mais ces abus en quoi consistent-ils ? et les lettres en sont-elles véritablement responsables ? c'est ce qui nous reste à examiner.

SECONDE PARTIE.

ON peut abuser de la science comme de la religion; mais ces abus mêmes, en caractérisant notre faiblesse, démontrent sensiblement la nécessité de l'une et de l'autre. Il ne s'agit donc pas de savoir s'il est des gens qui fassent servir les lettres à de mauvais usages, mais uniquement si elles s'y prêtent d'elles-mêmes, si elles sont pernicieuses de leur nature. Nos adversaires soutiennent l'affirmative, et nous croyons les avoir suffisamment réfutés par l'exposition de ce principe certain : que la science est la source de toutes sortes de biens, comme l'ignorance est la source de tout mal.

On nous conteste cette vérité, qu'on veut faire passer pour une subtilité métaphysique, dont on appelle à l'histoire et à l'expérience; on croit pouvoir prouver par les faits que le luxe et l'irréligion doivent leur établissement et leurs progrès aux lettres, et ne subsistent que par elles : que de là est sortie cette foule de passions effrénées, qui ont si souvent ren-

versé les empires, et presqu'anéanti le culte de la Divinité.

A cette accusation qui comprend tous les crimes possibles, les lettres répondent : Comment serions-nous coupables des maux dont vous vous plaignez, nous qui n'étions pas encore au monde lorsqu'ils y ont paru ? En effet, quand est-ce que l'impiété et la dissolution ; (je dis la dissolution et non pas le luxe, car celui-ci n'est qu'un léger dédommagement, que celle-là s'est adroitement ménagé lorsqu'elle a vu ses excès censurés et réprimés par les lettres) quand est-ce, dis-je, que ces malheureuses filles de la volupté et de l'ignorance se sont emparées de l'empire de l'univers? N'ont-elles pas dès le premier âge marché tête levée, et secoué le joug de la pudeur ? Ne vit-on pas dès-lors éclore toutes les passions, dont l'affreux débordement couvrit toute la terre de tant de crimes et d'abominations, qu'un déluge universel n'a pas suffi pour la laver.

Où en étaient alors les lettres ? elles étaient à peine conçues dans le sein d'un petit nombre de bons esprits ; ou si elles avaient déjà vu le jour, faibles et rampantes dans cette première enfance, elles n'osaient encore sor-

tir de l'étroit espace qui servait de retraite à ces sages. Cependant à la suite des infâmes plaisirs, l'irréligion aigrie plutôt que domptée par les exemples récens de la vengeance céleste et devenue d'autant plus audacieuse que DIEU la traitait avec plus d'indulgence, était montée à cet excès de folie de vouloir détrôner l'Etre suprême. Vains efforts, dont l'impiété essaya de se consoler, en ravissant à DIEU son culte et ses adorateurs, par les attraits séduisans de la volupté. Tous les vices eurent alors des autels, et l'encens que l'on refusait au souverain Maître fut prodigué à ces monstres impurs. Qu'y a-t-il en cela qu'on puisse imputer aux lettres ? Loin de les accuser d'avoir donné naissance au crime, on peut dire que ce tyran leur déclare dès leur berceau la plus cruelle guerre. A peine sorties de l'enfance elles ne savent où fuir. Ici on leur tend des piéges, là on tâche de les exterminer à force ouverte.

L'Egypte leur offre un asile. Mais qu'arrive-t-il ? On leur fait la réception la plus honorable dans la vue de les séduire. On les érige en déesses malgré elles. Pour les empêcher de publier les louanges du vrai DIEU, et de venger l'injure faite à son saint nom,

on les retient captives au fond des temples, où on les lie avec des chaînes d'or, ornées de fleurs et de pierreries. Elles ne rendent des oracles que par la bouche des mages: leurs préceptes qui ne devraient servir qu'à l'instruction deviennent un langage énigmatique. Cette dure servitude ne les empêche pas néanmoins de faire quelquefois briller la vérité à travers une infinité de fables et de mensonges, dont de perfides interprètes ont soin de la voiler. L'univers étonné reconnaît qu'il doit à l'Egypte, cette mère féconde du paganisme et de la superstition, les lois les plus utiles et les plus sages.

Parmi les Hébreux, les lettres n'ont point été déshonorées par de semblables artifices, mais elles ont essuyé de leur part bien d'autres indignités. A l'ombre de la protection divine elles ont long-temps joui de la liberté: mais combien de fois ont-elles été saisies d'une frayeur mortelle en voyant couler le sang de leurs plus chers défenseurs? Semblable à l'infortunée *Cassandre* des poëtes, jusqu'à quand ce peuple ingrat et incrédule les rejetera-t-il honteusement? Le Juif aveugle a laissé passer en des mains étrangères le précieux dépôt de la religion et des lettres. Il

se repaît des chimères de la cabale, et des rêveries du Talmud : son ignorance fait sans doute son bonheur, il en est devenu moins avare, moins brigand, moins perfide.

Est-il nécessaire, Messieurs, de chercher d'autres preuves ? ferai-je le récit ennuyeux de ce qui s'est passé chez toutes les nations ? Parcourrai-je l'histoire des héros de la scélératesse, pour vous convaincre de ce que vous ne sauriez ignorer, que l'homme a un fond de méchancoeté qui se suffit à lui-même sans le secours des sciences ? Que pourraient-elles ajouter à l'ambition de *Sémiramis*, à la cruauté de *Cléopâtre*, à la perfidie de *Mithridate*, ou à l'extrême dépravation de tant d'autres ?

Si nos adversaires veulent s'en rapporter aux faits et à l'expérience, qu'ils se transportent en Asie. Les lettres y ont régné sur le rivage opposé à l'Europe ; mais leur lumière n'a pas brillé au-delà, ou elle n'y a lancé que de faibles rayons. Cependant depuis ce temps-là toute cette région n'a-t-elle pas été agitée par de violentes secousses ? Combien de fois a-t-elle changé de maître, et que de révolutions a-t-elle éprouvées ? Qu'on demande aux Chaldéens, aux Assyriens, aux Perses,

aux Macédoniens, aux Romains, si les lettres contribuèrent jamais à ces désastres. Mais pourquoi recourir à des temps si éloignés? Les expéditions modernes des Sarrasins et des Arabes suffisent pour décider la question. Les sciences et les arts furent-ils jamais plus méprisés et plus maltraités, que sous ces barbares vainqueurs qui se glorifiaient de leur ignorance? Combien ont-ils saccagé de villes où les études étaient florissantes! Que dirai-je de ces îles autrefois si renommées, d'Alexandrie, et de sa fameuse bibliothèque qu'ils ont réduite en cendres, enfin de toute cette côte d'Afrique où les *Tertulliens*, les *Cypriens*, les *Augustins*, ont donné tant de preuves de leur génie et de leur érudition? Faut-il dater le règne de la pudeur, de la bonne foi. de l'humanité, depuis que la patrie de ces saints personnages est devenue le domaine des corsaires et des brigands?

On ne peut voir sans douleur que des débris de tant d'empires se soit formé celui du libertinage et de l'irréligion. Ce couple impur s'applaudit au milieu de Babylone, où il a établi son trône depuis tant d'années. Le libertinage considère avec complaisance cette

foule innombrable de peuples dévoués à la molesse : l'impiété se glorifie d'avoir assujetti à ses ridicules superstitions tant de grands génies. L'un et l'autre se réjouissent d'avoir rendu stérile la plus fertile partie du monde, et de l'avoir changée en déserts affreux. C'est en défigurant les productions de la nature, en proscrivant les ouvrages de l'art, qu'ils sont venus à bout de dégrader l'homme, et de ternir la gloire du Créateur : ils ne pouvaient choisir de plus surs moyens ; mais donner son approbation à de pareils attentats, n'est-ce pas se déclarer l'ennemi de Dieu et des hommes ? au contraire, quoi de plus propre à allumer dans les cœurs le feu de l'amour divin que de parer le monde de tous les ornemens dont il est susceptible ? C'est pour cela que Dieu plaça l'homme dans un jardin délicieux. C'est dans la même vue, et par l'effet d'une inspiration céleste que les lettres travaillent de concert à embellir l'Europe, où elles ont fixé leur séjour. En effet, Messieurs, c'est dans cette partie du monde que, après vous avoir décrit les ravages que l'ignorance a causés dans l'Asie et dans l'Afrique, je vais vous démontrer les avantages inestimables qu'elles nous procurent.

Il est évident qu'il n'y a point de pays où l'éclat de la Divinité, et la dignité de l'homme paraissent plus sensiblement qu'en Europe. Combien y compte-t-on de personnages aussi recommandables par la pureté des mœurs que par les connaissances acquises? Ne sont-ce pas autant de soleils qui portent la chaleur et la lumière dans le sein de nos villes, dont les rayons se répandent sur nos campagnes, et perçent l'obscurité des plus sombres réduits?

Les besoins de la vie nous imposent un travail nécessaire qui, par sa continuité, et par l'application qu'il exige, pourrait affaiblir les connaissances que nous avons de la Divinité. Mais remarquez à quel point les lettres sont attentives à adoucir ce travail. De célèbres académiciens s'appliquent à perfectionner l'agriculture ; ils fouillent eux-mêmes les entrailles de la terre, et la forcent par de savans essais à déclarer jusqu'où s'étend le terme de sa fécondité: leurs soins sont abondamment récompensés, que de fleurs charmantes, que de fruits délicieux couvrent nos champs! que de plantes et d'arbres de diverses espèces nous fournissent à l'envie le nécessaire, l'utile, et l'agréable! Grâces à l'industrie de ses habitans, l'Eu-

rope est la région de l'univers la plus fertilisée et la plus riante.

Mais il était à craindre que le lâche et le paresseux frélon n'enlevât à la diligente abeille le fruit de ses travaux ; c'est à quoi les lettres ont pourvu par l'établissement des lois entre les citoyens ; et pour repousser l'avide étranger, opposant la force à la force, elles ont formé les règles de l'art militaire. Laquelle des deux de la jurisprudence ou de la science des armes doit tenir le premier rang dans notre estime? c'est ce qu'il n'est point facile de décider, tant l'une et l'autre ont été fécondes en hommes illustres.

Mais comme leurs emplois et leurs fonctions n'occupent que peu de personnes en comparaison du grand nombre de ceux qui vivent sous leur double protection, par quel moyen les lettres ont-elles prévenu dans la multitude, l'oisiveté et les vices qui marchent à sa suite? Vous venez, Messieurs, d'admirer leur sagesse, louez à présent leur industrie. Elles ont inventé toutes sortes d'arts, qui concourent en différentes manières au bien public. Ils servent à étendre ou à exercer le génie, à conserver ou à rétablir la santé, à exciter dans tous une noble émulation. Ce

sont eux qui érigent aux actions vertueuses des monumens éternels, qui augmentent l'éclat du trône, enrichissent le citoyen, et fournissent à chacun, selon son état et ses talens, une occupation convenable.

On a raison d'admirer ce qui se passe dans une ruche d'abeilles : mais à la vue de l'ardeur inexprimable dont nos ouvriers sont animés, qui leur fait employer toutes les ressources de l'esprit, toute la dextérité de la main pour produire tant de chefs d'œuvre, quel est l'homme assez aveugle, assez stupide pour ne pas reconnaître le premier auteur de ces belles inventions, et pour lui refuser le tribut des louanges qui lui est dû? Aux yeux de tout homme qui sait penser, l'Europe est tout ensemble un jardin de délices, et l'objet d'une continuelle admiration; car ce n'est point une nouveauté de la voir enfanter chaque jour de nouveaux miracles.

Au milieu de ce jardin, dira-t-on, comme dans l'ancien Paradis terrestre, est placé l'arbre de vie, auquel il est défendu de toucher: c'est la religion. Cependant combien d'animaux féroces s'efforcent de lui nuire? Et d'où lui vient cette prodigieuse quantité d'adversaires, si ce n'est de la part des lettres,

que l'on regarde mal-à-propos comme le rempart de la foi ?

Il est aisé de prouver que les lettres ont effectivement l'honneur de servir à étendre et à maintenir la religion. Elle ne fut jamais en plus grand danger que lorsque les études furent languissantes. Au contraire, elle n'eut point de jours plus beaux, et ne remporta point de victoires plus signalées, que lorsque les lettres renaissantes l'accompagnèrent au combat. Faut-il en donner des preuves ? La chaire même où je suis m'en fournirait en foule ; mais je n'en veux point d'autre que ce trait de l'empereur *Julien*, le plus dangereux comme le plus politique d'entre les héritiques et les apostats. Il comprit que la religion parerait aisément tous les coups qu'il voulait lui porter, tant que les lettres veilleraient à sa défense. Inspiré par la malignité de son génie, il tenta d'abord de les anéantir. Mais DIEU sut les venger en les fesant servir à la vengeance de son culte. Il permit que les lettres détruisissent l'idolatrie par l'idolatrie même, dont elles dévoilèrent l'absurdité, et firent ainsi triompher la religion de la manière la plus glorieuse et la plus éclatante.

Fidelles

Fidelles à l'obligation où elles sont de suivre constamment la voix de la vérité et les étendards de la vertu, les lettres n'avouent pour disciples que les gens de bien qui combattent à leur côté contre la licence et l'irréligion. Ceux qui, séduits par les faux attraits de la volupté et du mensonge, abusent de leur génie et de leurs talens, pour faire tomber les autres dans les mêmes piéges, sont autant de déserteurs qu'elles méconnoissent, et dont elles abhorrent la perfidie.

Il est vrai que malgré tous leurs efforts, elles ne sauraient étouffer le dragon furieux, cet éternel ennemi de la religion, qui précipite du ciel les étoiles, et dont la bouche impure vomit sur la terre un torrent de livres impies : mais faut-il pour cela, dans l'accès d'une douleur aveugle, imputer aux lettres les crimes de ce monstre ? L'ignorance est-elle donc la seule compagne de l'innocence et de la probité ? Pourquoi charger les lettres de nos propres vices, nous qui savons qu'il n'est pas même permis de les flétrir en les appliquant à d'indignes usages ? Les traiter de séductrices, vouloir les condamner à périr, n'est-ce pas imiter l'égarement d'un furieux, qui prenant son médecin pour un empoison-

neur, se jete sur lui, et veut lui enfoncer le poignard dans le sein ? Quel pronostic moins équivoque de cette barbarie, dans laquelle on craint que nous ne soyons bientôt replongés !

On nous oppose l'exemple des Lacédémoniens. Excellens modèles, Messieurs ! Acheterons-nous comme eux, par le renoncement aux douceurs et aux commodités de la vie, le droit d'être ambitieux, injustes, adultères, ennemis de la liberté d'autrui, et nous ferons-nous gloire de ressembler à de vils gladiateurs ? Si les lois de *Lycurgue* contiennent quelque chose de bon, à qui en fut-on redevable si ce n'est aux lettres ? Ces anciens Romains, dont on évoque les ombres, comme pour nous faire rougir en nous confrontant avec eux, n'avoient-ils rien emprunté de *Pythagore* et des autres législateurs de la Grèce ? Les *Fabricius* eux-mêmes, les *Curius*, les *Fabius*, puisaient dans les lettres les notions de la vraie vertu. Cet amour de la patrie dont on leur fait tant d'honneur, qu'était-il chez eux, si vous en exceptez un très-petit nombre, sinon l'injuste conspiration d'un peuple de soldats, qui aspirait à la conquête de l'univers ; le sentiment d'une

ambition effrénée, qui, enivrée par ses succès, donnait aux nations vaincues autant de tyrans que Rome avait de citoyens ? Auraient-ils été capables de ce désintéressement dont notre auguste souverain a donné de si belles leçons à ses alliés et à ses ennemis mêmes ? Si les Spartiates, ainsi que les Romains, avaient eu autant d'amour que lui pour l'équité ; s'ils avaient cherché à commander aux hommes plutôt par la sagesse des lois que par la force des armes ; si leur sénat s'était constamment appliqué à devenir pour les autres nations un modèle de modestie et de bonne foi, nous leur accorderions volontiers les éloges que nous refusons au masque de la vertu : mais en supposant qu'ils auraient pris la vraie vertu pour guide, il ne faut pas croire qu'ils l'eussent fait sans le secours des lettres.

Ce sont les lettres qui donnent un lustre incomparable à la vertu : celle-ci a des charmes, il est vrai, qui lui sont propres, et qu'elle n'emprunte que d'elle-même ; mais semblable à l'aimant qui a besoin d'être armé pour développer toute sa force, la vertu ne peut guère se passer de la science. Seule et isolée, elle paraît l'effet d'un caractère dur, ou d'un génie stupide. Pour emporter tous

des lettres, le zèle d'un homme (*a*) également recommandable par sa conduite et par ses ouvrages. Il a assigné les premiers fonds pour la distribution de nos prix. Simple particulier, le plan qu'il forma n'avait pour but que le progrès de quelques arts ; quelle serait aujourd'hui sa joie, et combien se sentirait-il honoré de voir le sénat de la nation, le premier parlement du royaume, consacrer à l'utilité publique la source d'une si louable émulation, et répandre dans tout le monde par le moyen de l'université et le fruit du bienfait et la gloire du bienfaiteur!

Cette fondation s'est accrue par la libéralité d'un homme célèbre, (*b*) occupé pendant un grand nombre d'années à l'éducation de la jeunesse, qui, non content d'avoir formé ses élèves à la vraie éloquence et à la belle poésie dans lesquelles il excellait, entretient même après sa mort le goût des bonnes études.

On n'est pas moins redevable à ce zélé citoyen (*c*) le digne émule des *Elzevirs* et des *Etiennes*. Epris des charmes de la lan-

(*a*) L'abbé *le Gendre.*
(*b*) M. *Coffin.*
(*c*) M. *Coignard.*

gue et de l'éloquence latine, après nous avoir donné de magnifiques éditions de *Cicéron* et d'autres excellens auteurs, il retient par un prix considérable les Muses romaines prêtes à nous quitter. L'étude du latin ne sera plus négligée, consacrée d'une part à l'immortalité dans des livres parfaitement imprimés, et cultivée de l'autre par les bouches éloquentes qu'excite la générosisé du fondateur.

Tels sont les sentimens de ceux à qui vous devez les couronnes qui parent vos têtes, jeunesse chérie, votre sort fait des jaloux dans les provinces et au-delà des limites de a France. Je n'ai pas besoin de vous exhorter à ne jamais oublier ce jour, l'un des plus beaux de votre vie. L'ardeur et l'empressement que vous faites paraître, me sont de sûrs garants que vous en conserverez précieusement le souvenir. Mais ce que je ne puis assez vous recommander, c'est d'avoir sans cesse devant les yeux quelle est la fin qu'on se propose en vous couronnant de tant de gloire; pourquoi cette auguste cour suspend ses importantes fonctions; ce qu'elle attend de vous pour son service et pour celui de la patrie; ce qu'elle exige encore au nom de la religion dont elle est la proteotrice; pourquoi

tant d'illustres citoyens honorent votre triomphe de leur présence : enfin, quel est le juste retour que vous devez à l'université pour les soins multipliés que votre éducation lui a coûtés. Que la science dout cette tendre mère a déposé le germe dans votre esprit, n'y dégénère jamais en ostentation ridicule. Soyez savans sans orgueil, fuyez une curiosité téméraire, ayez de la douceur, de l'affabilité, et montrez par le bon emploi de vos veilles, que vous aspirez à la gloire et au titre de bons citoyens. Tels sont les devoirs que prescrit cette assemblée par ma bouche; voilà ce qu'attendent de vous nos provinces, qui ont les yeux fixés sur vous. Prouvez aux adversaires que nous avons combattus dans ce discours, non par l'autorité de nos maximes qu'ils ne veulent point reconnaître, mais bien par la sagesse de votre conduite, que l'université dans ses leçons ne se borne point à un vain arrangement de mots ; mais qu'elle vous a appris à ne chercher dans les écrits des anciens que ce qui peut contribuer à perfectionner les mœurs et éclairer la raison ; qu'ils apprennent enfin de vous, et que votre exemple soit contre eux un argument sans

réplique, qu'au lieu d'être des hommes frivoles ou dangereux, les gens de lettres sont les plus zélés défenseurs de la vertu, et que leurs connaissances contribuent infiniment à l'affermissement de son empire.

RÉFUTATION

Du Discours qui a remporté le prix de l'académie de Dijon en l'année 1750, lue dans une séance de la société royale de Nanci, par M. Gautier, chanoine-regulier, et professeur de mathématique et d'histoire (a)

L'ÉTABLISSEMENT que Sa Majesté a procuré pour faciliter le développement des talens et du génie, a été indirectement attaqué par un ouvrage où l'on tâche de prouver que nos ames se sont corrompues à mesure que nos sciences et nos arts se sont perfectionnés, et que le même phénomène s'est observé dans tous les temps et dans tous les lieux. Ce discours de M. *Rousseau* renferme plusieurs autres propositions, dont il est très-important de montrer la fausseté, puisque selon de savans journalistes, il paraît capable de faire une révolution dans les idées de notre siècle. Je conviens qu'il est écrit avec une chaleur peu

(a) M. *Rousseau* répondit à cette réfutation par sa lettre à M. *Grimm*.

commune, qu'il offre des tableaux d'une touche mâle et correcte; plus la manière de cet ouvrage est grande et hardie, plus il est propre à en imposer, à accréditer des maximes pernicieuses. Il ne s'agit pas ici de ces paradoxes littéraires, qui permettent de soutenir le pour ou le contre; de ces vains sujets d'éloquence, où l'on fait parade de pensées futiles, ingénieusement contrastées. Je vais, Messieurs, plaider une cause qui intéresse votre bonheur. J'ai prévu qu'en me bornant à montrer combien la plupart des raisonnemens (*b*) de M. *Rousseau* sont défectueux, je tomberais dans la sécheresse du genre polémique. Cet inconvénient ne m'a point arrêté, persuadé que la solidité d'une réfutation de cette nature fait son principal mérite.

Si, comme l'auteur le prétend, les sciences dépravent les mœurs, *Stanislas* le bienfesant

(*b*) Il y aurait de l'injustice à dire que tous les raisonnemens de M. *Rousseau* sont défectueux. Cette proposition doit être modifiée. Il mérite beaucoup d'éloges pour s'être élevé avec force contre les abus qui se glissent dans les arts et dans la république des lettres. (*Note de l'auteur de la Réfutation*).

sera donc blâmé par la postérité d'avoir fait un établissement pour les rendre plus florissantes ; et son ministre, d'avoir encouragé les talens et fait éclater les siens : si les sciences dépravent les mœurs, vous devez donc détester l'éducation qu'on vous a donnée, regretter amèrement le temps que vous avez employé à acquérir des connaissances, et vous repentir des efforts que vous avez faits pour vous rendre utiles à la patrie. L'auteur que je combats est l'apologiste de l'ignorance : il paraît souhaiter qu'on brûle les bibliothèques ; il avoue qu'il heurte de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, et qu'il ne peut s'attendre qu'à un blâme universel ; mais il compte sur les suffrages des siècles à venir. Il pourra les remporter, n'en doutons point, quand l'Europe retombera dans la barbarie ; quand sur les ruines des beaux-arts éplorés, triompheront insolemment l'ignorance et la rusticité.

Nous avons deux questions à discuter, l'une de fait et l'autre de droit. Nous examinerons dans la première partie de ce discours si les sciences et les arts ont contribué à corrompre les mœurs ; et dans la seconde, ce qui peut résulter du progrès des sciences et

des

des arts considérés en eux-mêmes : tel est le plan de l'ouvrage que je critique.

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT, dit M. *Rousseau*, que l'art eût façonné nos manières, et appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étaient rustiques, mais naturelles, et la différence des procédés marquait au premier coup-d'œil celle des caractères. La nature humaine au fond n'était pas meilleure ; mais les hommes trouvaient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement ; et cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnait bien des vices. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison, se cachent sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée, que nous devons aux lumières de notre siècle. Nous avons les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune.

Je réponds qu'en examinant la source de cette politesse qui fait tant d'honneur à notre

siècle, et tant de peine à M. *Rousseau*, on découvre aisément combien elle est estimable. C'est le désir de plaire dans la société, qui en a fait prendre l'esprit. On a étudié les hommes, leurs humeurs, leurs caractères, leurs désirs, leurs besoins, leur amour-propre. L'expérience a marqué ce qui déplaît. On a analysé les agrémens, dévoilé leurs causes, apprécié le mérite, distingué ses divers degrés. D'une infinité de réflexions sur le beau, l'honnête, et le décent, s'est formé un art précieux, l'art de vivre avec les hommes, de tourner nos besoins en plaisirs, de répandre des charmes dans la conversation, de gagner l'esprit par ses discours et les cœurs par ses procédés. Egards, attentions, complaisances, prévenances, respect, autant de liens qui nous attachent mutuellement. Plus la politesse s'est perfectionnée, plus la société a été utile aux hommes; on s'est plié aux bienséances, souvent plus puissantes que les devoirs; les inclinations sont devenues plus douces, les caractères plus lians, les vertus sociales plus communes. Combien ne changent de dispositions que parce qu'ils sont contraints de paraître en changer! Celui qui a des vices est obligé de les déguiser: c'est pour lui un

avertissement continuel qu'il n'est pas ce qu'il doit être ; ses mœurs prennent insensiblement la teinte des mœurs reçues. La nécessité de copier sans cesse la vertu, le rend enfin vertueux ; ou du moins ses vices ne sont pas contagieux, comme ils le seraient, s'ils se présentaient de front avec cette rusticité que regrette mon adversaire.

Il dit que les hommes trouvaient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement, et que cet avantage leur épargnait bien des vices. Il n'a pas considéré que la nature humaine n'étant pas meilleure alors, comme il l'avoue, la rusticité n'empêchait pas le déguisement. On en a sous les yeux une preuve sans réplique : on voit des nations dont les manières ne sont pas façonnées, ni le langage apprêté, user de détours, de dissimulations et d'artifices, tromper adroitement, sans qu'on puisse en rendre comptables les belles-lettres, les sciences, et les arts. D'ailleurs, si l'art de se voiler s'est perfectionné, celui de pénétrer les voiles a fait les mêmes progrès. On ne juge pas des hommes sur de simples apparences ; on n'attend pas à les éprouver, qu'on soit dans l'obligation indispensable de recourir à leurs bienfaits.

On est convaincu qu'en général il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise, ou qu'on ne leur soit utile, qu'ils n'aient quelque intérêt à nous rendre service. On sait évaluer les offres spécieuses de la politesse, et ramener ses expressions à leur signification reçue. Ce n'est pas qu'il n'y ait une infinité d'ames nobles, qui, en obligeant, ne cherchent que le plaisir même d'obliger. Leur politesse a un ton bien supérieur à tout ce qui n'est que cérémonial; leur candeur, un langage qui lui est propre : leur mérite est leur art de plaire.

Ajoutez que le seul commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant homme; on n'est donc pas fondé à en faire honneur aux sciences.

A quoi tendent donc les éloquentes déclamations de M. *Rousseau?* Qui ne serait pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune? Et pourquoi n'a-t-on plus de vertu? C'est qu'on cultive les belles-lettres, les sciences, et les arts. Si l'on était impoli, rustique, ignorant, Goth, Hun, ou Vandale, on serait digne des éloges de M. *Rousseau.* Ne se lassera-t-on jamais d'invectiver les

hommes ? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur disant qu'ils n'ont point de vertu ? Sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis? O doux nœuds de la société, charmes des vrais philosophes, aimables vertus, c'est par vos propres attraits que vous régnez dans les cœurs : vous ne devez vôtre empire ni à l'âpreté stoïque, ni à des mœurs barbares, ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.

M. *Rousseau* attribue à notre siècle des défauts et des vices qu'il n'a point, ou qu'il a de commun avec les nations qui ne sont pas policées ; et il en conclut que le sort des mœurs et de la probité a été régulièrement assujetti aux progrès des sciences et des arts. Laissons ces vagues imputations, et passons au fait.

Pour montrer que les sciences ont corrompu les mœurs dans tous les temps, il dit que plusieurs peuples tombèrent sous le joug, lorsqu'ils étaient les plus renommés par la culture des sciences. On sait bien qu'elles ne rendent point invincibles ; s'ensuit-il qu'elles corrompent les mœurs ? Par cette façon singulière de raisonner, on pourrait conclure aussi que l'ignorance entraîne leur dépravation,

puisqu'un grand nombre de nations barbares ont été subjuguées par des peuples amateurs des beaux-arts. Quand même on pourrait prouver par des faits que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les sciences, il ne s'ensuivrait pas que le sort de la probité dépendît de leurs progrès. Lorsqu'une nation jouit d'une tranquille abondance, elle se porte ordinairement aux plaisirs et aux beaux-arts. Les richesses procurent les moyens de satisfaire ses passions : ainsi ce seraient les richesses, et non pas les belles-lettres, qui pourraient faire naître la corruption dans les cœurs; sans parler de plusieurs autres causes, qui n'influent pas moins que l'abondance sur cette dépravation, l'extrême pauvreté est la mère de bien des crimes, et elle peut être jointe avec une profonde ignorance. Tous les faits donc qu'allégue notre adversaire, ne prouvent point que les sciences corrompent les mœurs.

Il prétend montrer par ce qui est arrivé en Egypte, en Grèce, à Rome, à Constantinople, à la Chine, que les arts énervent les peuples qui les cultivent. Quoique cette assertion sur laquelle il insiste principalement, paraisse étrangère à la question dont il s'agit,

il est à propos d'en montrer la fausseté. L'Egypte, dit-il, devint la mère de la philosophie et des beaux-arts, et bientôt après la conquête de *Cambyse ;* mais bien des siècles avant cette époque, elle avait été soumise par des bergers Arabes, sous le règne de *Timaüs*. Leur domination dura plus de cinq cents ans. Pourquoi les Egyptiens n'eurent-ils pas même alors le courage de se défendre ? Etaient-ils énervés par les beaux-arts qu'ils ignoraient ? Sont-ce les sciences qui ont efféminé les Asiatiques, et rendu lâches à l'excès tant de nations barbares de l'Afrique et de l'Amérique ?

Les victoires que les Athéniens remportèrent sur les Perses et sur les Lacédémoniens même, font voir que les arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Leur gouvernement, devenu vénal sous *Périclès*, prend une nouvelle face : l'amour du plaisir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables sont avilies, l'impunité multiplie les mauvais citoyens, les fonds destinés à la guerre sont employés à nourrir la mollesse et l'oisiveté ; toutes ces causes de corruption, quel rapport ont-elles aux sciences.

De quelle gloire militaire les Romains ne

se sont-ils pas couverts dans le temps que la littérature était en honneur à Rome ? Etaient-ils énervés par les arts, lorsque *Cicéron* disait à *César :* vous avez dompté des nations sauvages et féroces, innombrables par leur multitude, répandues au loin en divers lieux ? Comme un seul de ces faits suffit pour détruire les raisonnemens de mon adversaire, il serait inutile d'insister davantage sur cet article. On connaît les causes des révolutions qui arrivent dans les Etats. Les sciences ne pourraient contribuer à leur décadence, qu'au cas que ceux qui sont destinés à les défendre, s'occuperaient des sciences au point de négliger leurs fonctions militaires ; dans cette supposition, toute occupation étrangère à la guerre aurait les mêmes suites.

M. *Rousseau*, pour montrer que l'ignorance préserve les mœurs de la corruption, passe en revue les Scythes, les premiers Perses, les Germains, et les Romains dans les premiers temps de leur république ; et il dit que ces peuples ont, par leur vertu, fait leur propre bonheur, et l'exemple des autres nations. On avoue que *Justin* a fait un éloge magnifique des Scythes ; mais *Hérodote*, et des auteurs cités par *Strabon*, les repré-

sentent comme une nation des plus féroces. Ils immolaient au Dieu *Mars* la cinquième partie de leurs prisonniers, et crevaient les yeux aux autres. A l'anniversaire d'un roi, ils étranglaient cinquante de ses officiers. Ceux qui habitaient vers le Pont-Euxin se nourrissaient de la chair des étrangers qui arrivaient chez eux. L'histoire des diverses nations scythes offre par-tout des traits, ou qui les déshonorent, ou qui font horreur à la nature. Les femmes étaient communes entre les Massagètes; les personnes âgées étaient immolées par leurs parens, qui se régalaient de leurs chairs. Les Agatyrsiens ne vivaient que de pillage, et avaient leurs femmes en commun. Les anthropophages, au rapport d'*Hérodote*, étaient injustes et inhumains. Tels furent les peuples qu'on propose pour exemple aux autres nations.

A l'égard des anciens Perses, tout le monde convient sans doute avec M. *Rollin*, qu'on ne saurait lire sans horreur jusqu'où ils avaient porté l'oubli et le mépris des loix les plus communes de la nature. Chez eux toutes sortes d'incestes étaient autorisées. Dans la tribu sacerdotale on conférait presque toujours les premières dignités à ceux qui étaient

nés du mariage d'un fils avec sa mère. Il fallait qu'ils fussent bien cruels, pour faire mourir des enfans dans le feu qu'ils adoraient.

Les couleurs dont *Pomponius Mela* peint les Germains, ne feront pas naître non plus l'envie de leur ressembler : peuple naturellement féroce, sauvage jusqu'à manger de la chair crue, chez qui le vol n'est point une chose honteuse, et qui ne reconnaît d'autre droit que la force.

Que de reproches aurait eu raison de faire aux Romains, dans le temps qu'ils n'étaient point encore familiarisés avec les lettres, un philosophe éclairé de toutes les lumières de la raison ? Illustres Barbares, aurait-il pu leur dire, toute votre grandeur n'est qu'un grand crime. Quelle fureur vous anime et vous porte à ravager l'univers ? Tigres altérés du sang des hommes, comment osez-vous mettre votre gloire à être injustes, à vivre de pillage, à exercer la plus odieuse tyrannie ? Qui vous a donné le droit de disposer de nos biens et de nos vies, de nous rendre esclaves et malheureux, de répandre par-tout la terreur, la désolation, et la mort ? Est-ce la grandeur d'ame dont vous vous piquez ? O détestable grandeur, qui se repaît de misères et de ca-

lamités ! N'acquérez-vous de prétendues vertus, que pour punir la terre de ce qu'elles vous ont coûté ? Est-ce la force ? Les loix de l'humanité n'en ont donc plus ? Sa voix ne se fait donc point entendre à vos cœurs ? Vous méprisez la volonté des Dieux qui vous ont destinés, ainsi que nous, à passer tranquillement quelques instans sur la terre ; mais la peine est toujours à côté du crime. Vous avez eu la honte de passer sous le joug, la douleur de voir vos armées taillées en pièces, et vous aurez bientôt celle de voir la république se déchirer par ses propres forces. Qui vous empêche de passer une vie agréable dans le sein de la paix, des arts, des sciences, et de la vertu ? Romains, cessez d'être injustes ; cessez de porter en tous lieux les horreurs de la guerre et les crimes qu'elle entraîne.

Mais je veux qu'il y ait eu des nations vertueuses dans le sein de l'ignorance ; je demande si ce n'est pas à des loix sages, maintenues avec vigueur, avec prudence, et non pas à la privation des arts, qu'elles ont été redevables de leur bonheur ? En vain prétend-on que *Socrate* même et *Caton* ont décrié les lettres ; ils ne furent jamais les apologistes de

l'ignorance. Le plus savant des Athéniens avait raison de dire que la présomption des hommes d'Etat, des poëtes, et des artistes d'Athènes, ternissait leur savoir à ses yeux, et qu'ils avaient tort de se croire les plus sages des hommes; mais en blâmant leur orgueil et en décréditant les sophistes, il ne fesait point l'éloge de l'ignorance, qu'il regardait comme le plus grand mal. Il aimait à tirer des sons harmonieux de la lyre, avec la main dont il avait fait les statues des Grâces. La rhétorique, la physique, l'astronomie, furent l'objet de ses études; et selon *Diogène Laërce*, il travailla aux tragédies d'*Euripide*. Il est vrai qu'il s'appliqua principalement à faire une science de la morale, et qu'il ne s'imaginait pas savoir ce qu'il ne savait pas: est-ce là favoriser l'ignorance? Doit-elle se prévaloir du déchaînement de l'ancien *Caton* contre ces discoureurs artificieux, contre ces Grecs qui apprenaient aux Romains l'art funeste de rendre toutes les vérités douteuses? Un des chefs de la troisième académie, *Carnéade*, montrant en présence de *Caton* la nécessité d'une loi naturelle, et renversant le lendemain ce qu'il avait établi le jour précédent, devait naturellement prévenir l'esprit de ce censeur contre la littérature

des Grecs. Cette prévention, à la vérité, s'étendit trop loin; il en sentit l'injustice, et la répara en apprenant la langue grecque, quoiqu'avancé en âge; il forma son style sur celui de *Thucydide* et de *Démosthènes*, et enrichit ses ouvrages des maximes et des faits qu'il en tira. L'agriculture, la médecine, l'histoire, et beaucoup d'autres matières exercèrent sa plume. Ces traits font voir que si *Socrate* et *Caton* eussent fait l'éloge de l'ignorance, ils se seraient censurés eux-mêmes; et M. *Rousseau*, qui a si heureusement cultivé les belles-lettres, montre combien elles sont estimables, par la manière dont il exprime le mépris qu'il paraît en faire: je dis qu'il paraît, parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'il fasse peu de cas de ses connaissances. Dans tous les temps, on a vu des auteurs décrier leurs siècles et louer à l'excès des nations anciennes. On met une sorte de gloire à se roidir contre les idées communes; de supériorité, à blâmer ce qui est loué; de grandeur, à dégrader ce que les hommes estiment le plus.

La meilleure manière de décider la question de fait dont il s'agit, est d'examiner l'état actuel des mœurs de toutes les nations. Or il résulte de cet examen fait impartialement, que

les peuples policés et distingués par la culture des lettres et des sciences, ont en général moins de vices que ceux qui ne le sont pas. Dans la Barbarie, et dans la plupart des pays orientaux, règnent des vices qu'il ne conviendrait pas même de nommer. Si vous parcourez les divers Etats d'Afrique, vous êtes étonné de voir tant de peuples fainéans, lâches, fourbes, traîtres, avares, cruels, voleurs, et débauchés. Là, sont établis des usages inhumains; ici, l'impudicité est autorisée par les loix. Là, le brigandage et le meurtre sont érigés en professions; ici, on est tellement barbare, qu'on se nourrit de chair humaine. Dans plusieurs royaumes les maris vendent leurs femmes et leurs enfans; en d'autres on sacrifie des hommes au Démon; on tue quelques personnes pour faire honneur au roi, lorsqu'il paraît en public, ou qu'il vient à mourir. L'Asie et l'Amérique offrent des tableaux semblables. (*c*)

L'ignorance et les mœurs corrompues des

(*c*) Les bornes étroites que je me suis prescrites, m'obligent à renvoyer à l'Histoire des voyages et à l'Histoire générale par M. l'abbé *Lambert*. (*idem*).

nations qui habitent ces vastes contrées, font voir combien porte à faux cette réflexion de mon adversaire: » Peuples, sachez une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, et que la peine que vous trouvez à vous instruire, n'est pas le moindre de ses bienfaits. » J'aimerais autant qu'il eût dit: Peuples, sachez une fois que la nature ne veut pas que vous vous nourrissiez des productions de la terre; la peine qu'elle a attachée à sa culture, est un avertissement pour vous de la laisser en friche. Il finit la première partie de son discours par cette réflexion: » Que la probité est fille de l'ignorance, et que la science et la vertu sont incompatibles. » Voilà un sentiment bien contraire à celui de l'Eglise; elle regarda comme la plus dangereuse des persécutions la défense que l'empereur *Julien* fit aux chrétiens d'enseigner à leurs enfans la rhétorique, la poëtique, et la philosophie.

SECONDE PARTIE.

M. *Rousseau* entreprend de prouver dans la seconde partie de son discours, que l'origine des sciences est vicieuse, leurs objets vains, et leurs effets pernicieux. C'était, dit-il, une ancienne tradition passée de l'Egypte en Grèce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes était l'inventeur des sciences : d'où il infère que les Egyptiens, chez qui elles étaient nées, n'en avaient pas une opinion favorable. Comment accorder sa conclusion avec ces paroles : *Remèdes pour les maladies de l'ame* ; inscription qu'au rapport de *Diodore* de Sicile, on lisait sur le frontispice de la plus ancienne des bibliothèques, de celle d'*Osymandias* roi d'Egypte.

Il assure que l'astronomie est née de la superstition ; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flaterie, du mensonge ; la géométrie de l'avarice ; la physique, d'une vaine curiosité ; toutes, et la morale même, de l'orgueil humain. Il suffit de rapporter ces belles découvertes pour en faire connaître

toute l'importance. Jusqu'ici on avait cru que les sciences et les arts devaient leur naissance à nos besoins ; on l'avait même fait voir dans plusieurs ouvrages.

Vous dites que le défaut de l'origine des sciences et des arts ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Vous demandez ce que nous ferions des arts sans le luxe, qui les nourrit : tout le monde vous répondra que les arts instructifs et ministériels, indépendamment du luxe, servent aux agrémens, ou aux commodités ou aux besoins de la vie.

Vous demandez à quoi servirait la jurisprudence sans les injustices des hommes : on peut vous répondre qu'aucun corps politique ne pourrait subsister sans lois, ne fût-il composé que d'hommes justes. Vous voulez savoir ce que deviendrait l'histoire s'il n'y avait ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs : vous n'ignorez cependant pas que l'histoire universelle contient la description des pays, la religion, le gouvernement, les mœurs, le commerce, et les coutumes des peuples, les dignités, les magistratures, les vies des princes pacifiques, des philosophes, et des artistes célèbres. Tous ces sujets, qu'ont-ils

de commun avec les tyrans, les guerres, et les conspirateurs ?

Sommes-nous donc faits, dites-vous, pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée ? Cette seule vérité devrait rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercherait sérieusement à s'instruire par l'étude de la philosophie. Vous savez que les sciences dont on occupe les jeunes philosophes dans les universités, sont la logique, la métaphisique, la morale, la physique, les mathématiques élémentaires. Ce sont donc là, selon vous, de stériles spéculations. Les universités vous ont une grandé obligation de leur avoir appris que la vérité de ces sciences, s'est retirée au fond d'un puits ! Les grands philosophes qui les possèdent dans un degré éminent, sont sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien. Ils ignoreraient aussi, sans vous, les grands dangers que l'on rencontre dans l'investigation des sciences. Vous dites que le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons, et que la vérité n'a qu'une manière d'être : mais n'y a-t-il pas différentes routes, différentes méthodes pour arriver à la vérité ? Qui est-ce, d'ailleurs, ajoutez-vous, qui la cherche bien sincèrement ? A

quelle marque est-on sûr de la reconnaître ? Les philosophes vous répondront qu'ils n'ont appris les sciences que pour les savoir et en faire usage ; et que l'évidence, c'est-à-dire, la perception du rapport des idées est le caractère distinctif de la vérité, et qu'on s'en tient à ce qui paraît le plus probable dans des matières qui ne sont pas susceptibles de démonstration. Voudriez-vous voir renaître les sectes de *Pyrrhon*, d'*Arsécilas*, ou de *Lacyde* ?

Convenez que vous auriez pu vous dispenser de parler de l'origine des sciences, et que vous n'avez point prouvé que leurs objets sont vains. Comment l'auriez-vous pu faire, puisque tout ce qui nous environne nous parle en faveur des sciences et des arts ? Habillemens, meubles, bâtimens, bibliothèques, productions des pays étrangers, dues à la navigation dirigée par l'astronomie. Là, les arts mécaniques mettent nos biens en valeur ; les progrès de l'anatomie assurent ceux de la chirurgie ; la chimie, la botanique nous préparent des remèdes ; les arts libéraux, des plaisirs instructifs ; ils s'occupent à transmettre à la postérité le souvenir des belles actions, et immortalisent les grands-hommes

et notre reconnaissance pour les services qu'ils nous ont rendus. Ici, la géométrie, appuyée de l'algèbre, préside à la plupart des sciences ; elle donne des leçons à l'astronomie, à la navigation, à l'artillerie, à la physique. Quoi ! tous ces objets sont vains ? Oui, et selon M. *Rousseau*, tous ceux qui s'en occupent sont des citoyens inutiles ; et il conclut que tout citoyen inutile peut être regardé comme pernicieux. Que dis-je ? selon lui, nous ne sommes pas même des citoyens. Voici ses propres paroles : Nous avons des physiciens, des géomètres, des chimistes, des astronomes, des poëtes, des musiciens, des peintres, nous n'avons plus de citoyens ; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens et méprisés. Ainsi Messieurs, cessez donc de vous regarder comme des citoyens. Quoique vous consacriez vos jours au service de la société, quoique vous remplissiez dignement les emplois où vos talens vous ont appelés, vous n'êtes pas dignes d'être nommés citoyens. Cette qualité est le partage des paysans, et il faudra que vous cultiviez tous la terre pour la mériter. Comment ose-t-on insulter ainsi

une nation qui produit tant d'excellens citoyens dans tous les états ?

O *Louis le Grand !* quel serait votre étonnement, si rendu aux vœux de la France et à ceux du monarque qui la gouverne en marchant sur vos traces glorieuses, vous appreniez qu'une de nos académies a couronné un ouvrage où l'on soutient que les sciences sont vaines dans leur objet, pernicieuses dans leurs effets ; que ceux qui les cultivent ne sont pas citoyens ! Quoi ! pourriez-vous dire, j'aurais imprimé une tache à ma gloire pour avoir donné un asile aux Muses, établi des académies, rendu la vie aux beaux-arts ; pour avoir envoyé des astronomes dans les pays les plus éloignés, récompensé les talens et les découvertes, attiré les savans près du trône ! Quoi ! j'aurais terni ma gloire pour avoir fait naître des *Praxitèles* et des *Sysippes*, des *Appelles* et des *Aristides*, des *Amphions* et des *Orphées !* Que tardez-vous de briser ces instrumens des arts et des sciences, de brûler ces précieuses dépouilles des Grecs et des Romains, toutes les archives de l'esprit et du génie ? Replongez-vous dans les ténèbres épaisses de la barbarie, dans les préjugés qu'elle consacre sous les fu-

nestes auspices de l'ignorance et de la superstition. Renoncez aux lumières de votre siècle ; que des abus anciens usurpent les droits de l'équité ; rétablissez des loïs civiles contraires à la loi naturelle ; que l'innocent qu'accuse l'injustice, soit obligé, pour se justifier, de s'exposer à périr par l'eau ou par le feu ; que des peuples aillent encore massacrer d'autres peuples sous le manteau de la religion ; qu'on fasse les plus grands maux avec la même tranquillité de conscience, qu'on éprouve à faire les plus grands biens : telles, et plus déplorables encore, seront les suites de cette ignorance où vous voulez rentrer.

Non, grand Roi, l'academie de Dijon n'est point censée adopter tous les sentimens de l'auteur qu'elle a couronné. Elle ne pense point, comme lui, que les travaux des plus éclairés de nos savans et de nos meilleurs citoyens ne sont presque d'aucune utilité. Elle ne confond point comme lui les découvertes véritablement utiles au genre-humain, avec celles dont on n'a pu encore tirer des services, faute de connaître tous leurs rapports et l'ensemble des parties de la nature ; mais elle pense, ainsi que toutes les académies de l'Europe, qu'il est important d'étendre

de toutes parts les branches de notre savoir, d'en creuser les analogies, d'en suivre toutes les ramifications. Elle sait que telle connaissance qui paraît stérile pendant un temps, peut cesser de l'être par des applications dues au génie, à des recherches laborieuses, peut-être même au hazard. Elle sait que pour élever un édifice, on rassemble des matériaux de toute espèce : ces pièces brutes, amas informe, ont leur destination ; l'art les dégrossit et les arrange ; il en forme des chefs-d'œuvre d'architecture et de bon goût.

On peut dire qu'il en est, en quelque sorte, de certaines vérités détachées du corps de celles dont l'utilité est reconnue, comme de ces glaçons errans au gré du hasard sur la surface des fleuves, ils se réunissent, ils se fortifient mutuellement, et servent à les traverser.

Si l'auteur a avancé sans fondement que cultiver les sciences est abuser du temps, il n'a pas eu moins de tort d'attribuer le luxe aux lettres et aux arts. Le luxe est une somptuosité que font naître les biens partagés inégalement. La vanité, à l'aide de l'abondance, cherche à se distinguer, et procure à quelques arts les moyens de lui fournir le

superflu; mais ce qui est superflu par rapport à certains états, est nécessaire à d'autres, pour entretenir les distinctions qui caractérisent les rangs divers de la société. La religion même ne condamne point les dépenses qu'exige la décence de chaque condition. Ce qui est luxe pour l'artisan, peut ne pas l'être pour l'homme de robe ou l'homme d'épée. Dira-t-on que des meubles ou des habillemens d'un grand prix dégradent l'honnête homme, et lui transmettent les sentimens de l'homme vicieux? *Caton* le grand, solliciteur des lois somptuaires, suivant la remarque d'un politique, nous est dépeint avare et intempérant, même usurier et ivrogne; au-lieu que le somptueux *Lucullus*, encore plus grand capitaine et aussi juste que lui, fut toujours libéral et bienfesant. Condamnons la somptuosité de *Lucullus* et de ses imitateurs; mais ne concluons pas qu'il faille chasser de nos murs les savans et les artistes. Les passions peuvent abuser des arts; ce sont elles qu'il faut réprimer. Les arts sont le soutien des Etats; ils réparent continuellement l'inégalité des fortunes, et procurent le nécessaire physique à la plupart des citoyens. Les terres, la guerre, ne peuvent occuper

qu'une

qu'une partie de la nation: comment pourront subsister les autres sujets, si les riches craignent de dépenser, si la circulation des espèces est suspendue par une économie fatale à ceux qui ne peuvent vivre que du travail de leurs mains ?

Tandis, ajoute l'auteur, que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent et que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent, et c'est encore l'ouvrage des sciences et de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Ne dirait-on pas, Messieurs, que tous nos soldats sont occupés à cultiver les sciences, et que tous leurs officiers sont des *Maupertuis* et des *Réaumur ?* S'est-on apperçu sous les règnes de *Louis XIV* et de *Louis XV* que les vertus militaires se soient évanouies ? Si on veut parler des sciences qui n'ont aucun rapport à la guerre, on ne voit pas ce que les académies ont de commun avec les troupes; et s'il s'agit des sciences militaires, peut-on les porter à une trop grande perfection ? A l'égard de l'abondance, on ne l'a jamais vu régner davantage dans les armées françaises, que durant le cours de leurs victoires. Com-

ment peut-on s'imaginer que des soldats deviendront plus vaillans, parce qu'ils seront mal vêtus et mal nourris.

M. *Rousseau* est-il mieux fondé à soutenir que la culture des sciences est nuisible aux qualités morales ? C'est, dit-il, dès nos premières années, qu'une éducation insensée orne notre esprit et corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on élève à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs.

Peut-on attaquer de la sorte tant de corps respectables, uniquement dévoués à l'instruction des jeunes gens, à qui ils inculquent sans cesse les principes de l'honneur, de la probité, et du christianisme ? La scienee, les mœurs, la religion, voilà les objets que s'est toujours proposés l'université de Paris, conformément aux réglemens qui lui ont été donnés par les rois de France. Dans tous les établissemens faits pour l'éducation des jeunes gens, on emploie tous les moyens possibles pour leur inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice, pour en former d'excellens citoyens ; on met continuellement sous leurs yeux les maximes et les exemples

des grands-hommes de l'antiquité. L'histoire sacrée et profane leur donne des leçons soutenues par les faits et l'expérience, et forme dans leur esprit une impression qu'on attendrait en vain de l'aridité des préceptes.

Comment les sciences pourraient-elles nuire aux qualités morales ? Un de leurs premiers effets est de retirer de l'oisiveté, et par conséquent du jeu et de la débauche qui en sont les suites. *Sénèque*, que M. *Rousseau* cite pour appuyer son sentiment, convient que les belles-lettres préparent à la vertu. (*Senec. Epist.* 88).

Que veulent dire ces traits satiriques lancés contre notre siècle ? Que l'effet le plus évident de toutes nos études est l'avilissement des vertus ; qu'on ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens ; que la vertu reste sans honneur ; qu'il y a mille prix pour les beaux discours, aucuns pour les belles actions. Comment peut-on ignorer qu'un homme qui passe pour manquer de probité, est méprisé universellement ? La punition du vice n'est-elle pas déjà la première récompense de la vertu ? L'estime, l'amitié de ses concitoyens, des distinctions honorables : voilà des prix bien

supérieurs à des lauriers académiques. D'ailleurs celui qui sert ses amis, qui soulage de pauvres familles, ira-t-il publier ses bienfaits? ce serait en anéantir le mérite. Rien de plus beau que les actions vertueuses, si ce n'est le soin même de les cacher.

M. *Rousseau* parle de nos philosophes avec mépris; il cite les dangereuses rêveries des *Hobbes* et des *Spinosa*, et les met sur une même ligne avec toutes les productions de la philosophie. Pourquoi confondre ainsi avec les ouvrages de nos vrais philosophes, des systêmes que nous abhorrons? Doit-on rejeter sur l'étude des belles-lettres les opinions insensées de quelques écrivains, tandis qu'un grand nombre de peuples sont infatués de systêmes absurdes, fruit de leur ignorance et de leur crédulité? L'esprit humain n'a pas besoin d'être cultivé pour enfanter des opinions monstrueuses. C'est en s'élevant avec tout l'essor dont elle est capable, que la raison se met au-dessus des chimères. La vraie philosophie nous apprend à déchirer le voile des préjugés et de la superstition. Parce que quelques auteurs ont abusé de leurs lumières, faudra-t-il proscrire la culture de la raison? Eh! de quoi ne peut-on pas abuser? Pou-

voir, lois, religion, tout ce qu'il y a de plus utile, ne peut-il pas être détourné à des usages nuisibles? Tel est celui qu'a fait M. *Rousseau* de sa puissante éloquence pour inspirer le mépris des sciences, des lettres, et des philosophes. Au tableau qu'il présente de ces hommes savans, opposons celui du vrai philosophe. Je vais le tracer, Messieurs, d'après les modèles que j'ai l'honneur de connaître parmi vous. Qu'est-ce qu'un vrai philosophe? C'est un homme très-raisonnable et très-éclairé. Sous quelque point de vue qu'on le considère, on ne peut s'empêcher de lui accorder toute son estime, et l'on n'est content de soi-même que lorsqu'on mérite la sienne. Il ne connaît ni les souplesses rampantes de la flatterie, ni les intrigues artificieuses de la jalousie, ni la bassesse d'une haine produite par la vanité, ni le malheureux talent d'obscurcir celui des autres; car l'envie qui ne pardonne ni les succès, ni ses propres injustices, est toujours le partage de l'infériorité. On ne le voit jamais avilir ses maximes en les contredisant par ses actions, jamais accessible à la licence que condamnent, la religion qu'elle attaque, les lois qu'elle élude, la vertu qu'elle foule

aux pieds. On doute si son caractère a plus de noblesse que de force, plus d'élévation que de vérité. Son esprit est toujours l'organe de son cœur, et son expression l'image de ses sentimens. La franchise, qui est un défaut quand elle n'est pas un mérite, donne à ses discours cet air aimable de sincérité, qui ne vaut beaucoup que lorsqu'il ne coûte rien. Quand il oblige, vous diriez qu'il se charge de la reconnaissance, et qu'il reçoit le bienfait qu'il accorde ; et il paraît toujours qu'il oblige, parce qu'il désire toujours d'obliger. Il met sa gloire à servir sa patrie qu'il honore, à travailler au bonheur des hommes qu'il éclaire. Jamais il ne porta dans la société cette raison farouche, qui ne sait pas se relâcher de sa supériorité; cette inflexibilité de sentiment, qui sous le nom de fermeté, brusque les égards et les condescendances ; cet esprit de contradiction, qui secouant le joug des bienséances se fait un jeu de heurter les opinions qu'il n'a pas adoptées, également haïssable soit qu'il défende les droits de la vérité, ou les prétentions de son orgueil. Le vrai philosophe s'enveloppe dans sa modestie, et pour faire valoir les qualités des autres, il n'hésite pas

à cacher l'éclat des siennes. D'un commerce aussi sûr qu'utile, il ne cherche dans les fautes que le moyen de les excuser, et dans la conversation que celui d'associer les autres à son propre mérite. Il sait qu'un des plus solides appuis de la justice que nous nous flattons d'obtenir, est celle que nous rendons au mérite d'autrui : et quand il l'ignorerait, il ne monterait pas sa conduite sur des principes différens de ceux que nous venons d'exposer ; persuadé que le cœur fait l'homme, l'indulgence, les vrais amis ; la modestie, des citoyens aimables. Je sais bien que par ces traits je ne rends pas tout le mérite du philosophe, et sur-tout du philosophe chrétien ; mon dessein a été seulement d'en donner une légère esquisse.

RÉFUTATION

Du Discours qui a remporté le prix à l'académie de Dijon en l'année 1750, par un académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage. (a).

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR

DU DISCOURS,

AVEC LES REMARQUES CRITIQUES.

LA littérature a ses comètes comme le ciel. Le Discours du citoyen de Genève doit être mis au rang de ces phénomènes singuliers, et même sinistres pour les observateurs cré-

(a) Cette réfutation parut imprimée en 1751 en un volume *in*-8° de 132 pages en deux colonnes, dont l'une contenait le discours de M. *Rousseau* et l'autre la réfutation. M. *Rousseau* y répondit par

dules. J'ai lu, comme tout le monde, ce célébre ouvrage. Comme tout le monde, j'ai été charmé du style et de l'éloquence de l'auteur ; mais j'ai cru trouver dans cette pièce plus d'art que de naturel, plus de vraisemblance que de réalité, plus d'agrément que de solidité ; en un mot, j'ai soupçonné que ce Discours était lui-même une preuve qu'on peut abuser de talens, et qu'on peut faire dégénérer l'art de développer la vérité, et de la rendre aimable, en celui de séduire et de faire passer pour vraies les propositions les plus paradoxes et même les plus fausses.

une lettre qui se trouve à la page 216 du quatrième volume des Mélanges. Cet académicien de Dijon supposé se trouva être M. *le Cat* secrétaire perpétuel de l'académie de Rouen ; et c'est ce qui occasionna le désaveu de l'académie de Dijon, que l'on trouvera ci-après. Cette réfutation, non plus que les deux pièces suivantes, n'ont été insérées dans aucun recueil des écrits de M. *Rousseau* : mais elles nous ont paru si essentielles pour l'éclaircissement de cette fameuse dispute, que nous avons jugé convenable de les joindre à toutes les autres pièces qui parurent sur cette matière.

chef-d'œuvre de l'aveuglement, et de la barbarie même....

Barbarus hic ego sum,

Mais l'auteur couronné par la respectable académie de Dijon, m'assure que cette barbarie n'est qu'apparente, que je ne la crois telle, que parce je n'entends pas la question....

quia non intelligor illis.

J'avoue que j'avais déjà été fort surpris que ce corps célèbre eût proposé cette question ; car toute question proposée est censée problématique ; mais l'hommage rendu aujourd'hui au Discours par la même société, met le comble à mon étonnement, et m'en impose ; à peine osé-je examiner. Il est un moyen d'éclaircir mes doutes, plus décent, plus sûr, plus conforme à la défiance que j'ai de mes lumières. J'ai l'honneur d'être lié d'amitié avec l'un des membres du savant aréopage de Dijon, avec l'un des juges qui a dû concourir au

triomphe

triomphes de l'orateur genevois. Consultons-le. Il est homme à ne rien faire à la légère ; il nous fera part des raisons qui ont emporté son suffrage, et elles décideront sans doute le mien. J'ai suivi ce projet, et j'ai reçu de mon illustre correspondant la lettre suivante.

» Oui, Monsieur, j'ai été l'un des juges » du Discours qui a remporté le prix en » 1750, mais non pas un de ceux qui lui » ont donné son suffrage. Loin d'avoir pris » ce dernier parti, j'ai été le zélé défenseur » de l'opinion contraire, parce que je pense » que celle-ci a la vérité de son côté, et que » le vrai seul a droit de prétendre à nos » lauriers. J'ai même poussé le zèle jusqu'à » apostiller le Discours par des notes criti- « ques, dont la collection est plus consi- » dérable que le texte même ; j'ai cru que » l'honneur de la vérité, celui de toutes les » académies, de la nôtre particulièrement, » l'exigeaient de moi : ces mêmes motifs » m'engagent à vous en envoyer la copie, » et à vous permettre de les rendre publi- » ques. Dans cette vue, j'ai lu l'édition que

» l'auteur en a faite, et j'ai ajouté à mon
» manuscrit quelques remarques nouvelles,
» auxquelles ses additions ont donné lieu.
» Ne perdez point de vue, s'il vous plaît,
» Monsieur, que ce ne sont que des apos-
» tilles, des notes que je vous envoie, et non
» un discours fleuri ; que mon dessein n'a
» jamais été d'opposer éloquence à élo-
» quence, paradoxe à paradoxe ; j'aurais
» peut-être tenté le premier en vain, et le
» dernier n'aurait pas été de mon goût ; j'ex-
» pose naturellement à mes confrères ce que
» je pense d'une pièce dont je suis examina-
» teur, en opposant, selon mes faibles lu-
» mières, le raisonnement juste aux figures
» oratoires, la vérité claire au paradoxe.
» J'applaudis avec le public au génie et aux
» talens de notre auteur ; mais j'ose penser
» que sa pièce n'est qu'un élégant badinage,
» un jeu d'esprit, et que sa thèse est fausse.
» Si je puis vous en convaincre, j'ai gagné
» ma cause. Je préfererai toujours l'art d'é-
» clairer et d'instruire à celui d'amuser et

» de plaire quand il ne me sera pas possible » de les réunir. J'ai l'honneur d'être etc. «

A Dijon, *ce* 15 *août* 1751.

La générosité de M.*** combla mes vœux; je m'applaudis du parti que j'avois pris; je dévorai ses notes; je m'y retrouvai, pour ainsi dire, par-tout. Pour sentir combien cette conformité me flatte, il faudrait savoir tout ce que vaut M.*** Je suis persuadé que tous les amateurs des siences et des arts se trouveront aussi flattés que moi, et par les mêmes raisons de la lecture de ses réflexions. J'userai donc dans toute son étendue du pouvoir qu'il me donne de les publier; ses motifs me paraissent aussi justes que ses remarques. Elles nous conservent enfin le droit si doux, si flatteur de penser avec *Horace*, que.... *le philosophe n'a dans toute la nature que les Dieux au-dessus de lui*....

Ad summam, sapiens uno minor est Jove, *dives*, *Liber*, *honoratus*, *pulcher*, *rex denique regum*.

REFUTATION

Decipimur specie recti.

. . . *sunt certi denique fines,*
Quos ultrà citràque nequit consistere rectum. (a)

Le rétablissement—qui ne s'en estime pas moins. L'auteur est très-savant, et joue par conséquent ici un personnage feint et accommodé à la scène. Mais en général sur quel fondement un honnête homme qui ne saurait rien, ne s'en estimetait-il pas moins ? Qui peut disconvenir que si cet honnête homme

(a) L'épigraphe, *Decipimur specie recti...* choisie par l'auteur de ce discours, pour nous annoncer que notre prévention en faveur des sciences est une erreur ; cette épigraphe, dis-je, est la seule excuse qu'on puisse lui prêter à lui-même, encore n'est-elle pas fort bonne : car on peut être quelquefois trompé par les apparences et s'égarer ; mais il faut pourtant convenir que le chemin du vrai a des marques distinctives, des limites, des bornes, *certi denique fines ;* qu'il y a des règles pour s'y conduire : et en vérité elles me paraissent si évidentes dans l'opinion contraire à celle de l'auteur, que je soupçonne qu'il a moins été séduit par les simples apparences du vrai, que par l'esprit de les réaliser à nos yeux à force de génie.

était savant, il aurait toujours un talent de plus, et qu'ainsi il en serait d'autant plus estimable? Mais est-il bien vrai qn'on puisse être parfaitement honnête homme et parfaitement ignorant tout ensemble? Ne faut-il pas au moins connaître ses devoirs pour les remplir? Ne faut-il pas les avoir appris par une éducation qui nous ait inculqué les principes d'une saine morale? Une science aussi essentielle que celle-ci vaut bien, ce me semble, qu'on ne la compte pas pour *rien*, et que celui qui la possède, ne se regarde pas comme un *homme qui ne sait rien*. Si l'auteur entend par *ne rien savoir*, n'être point géomètre, astronome, physicien, médecin jurisconsulte, etc.; je conviendrai qu'on peut être honnête homme sans tous ces talens; mais n'est-on engagé dans la société qu'à être honnête homme? Et qu'est-ce qu'un honnête homme ignorant et sans talens? un fardeau inutile, à charge même à la terre, dont il consume les productions sans les mériter, un de ces hommes auxquels *Horace* fait dire....

Nos numerus sumus, et fruges consumere nati.

Il y a bien loin de cet honnête homme-là, à

l'homme de bien, vrai citoyen, qui pénétré de ses devoirs envers les autres hommes, envers l'Etat, cultive dès l'enfance toutes les sciences, tous les arts par lesquels il peut les servir, et par lesquels il les sert en effet, dès qu'il lui est possible.

. . . Quod si
Frigida curarum fomenta relinquere posses,
Quò te cælestis sapientia duceret, ires.
Hoc opus, hoc studium, parvi properemus et ampli,
Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.

HORAT. epist. 3, l. 1, v. 25.

Il sera difficile, — ne m'ont point rebuté. La solution de ce problême est rendue très-curieuse et très-intéressante par le génie supérieur et le style séduisant de l'auteur; mais il n'a point concilié les contrariétés qu'il sent lui-même.

Ce n'est point la science — devant des hommes vertueux. Défendre la vertu contre la science qu'on regarde comme incompatible avec la première, n'est-ce point maltraiter cette science? Et quand tout le discours de l'auteur tend à prouver l'incompatibilité de ces deux qualités, la vertu et la science, comment peut-il composer chaque académi-

cien de Dijon de deux hommes, l'un *vertueux* et l'autre *docte?* Cette distinction subtile, par laquelle il a cru échapper aux contrariétés qu'il a lui-même remarquées dans son procédé, n'est-elle pas des plus frivoles?

La probité est—pour le sentiment de l'orateur. Le sentiment de l'orateur, si je ne me trompe, fait la pièce principale de la constitution du discours. Si le premier n'est point juste, l'autre ne saurait être solide, et un discours sans justesse et sans solidité a beau être séduisant, il n'aura point mon suffrage.

Les souverains—juge en sa propre cause. L'auteur convient donc qu'il attaque les sciences, et que par-là nous devenons ses parties. Il ne nous regarde plus ici que comme savans; mais nous nous souviendrons d'une chose qu'il a déjà oubliée, qui est que nous sommes gens de bien, et par-là nous serons ses partisans contre la science, et des premiers à y renoncer, s'il prouve bien que celle-ci est contraire à la vertu.

PREMIERE PARTIE.

C'est un grand et beau spectacle — depuis peu de générations. Voilà sans doute ce que l'auteur appelle le renouvellement des sciences et des arts, il a raison de trouver ce spectacle grand, beau, merveilleux ; on peut ajouter hardiment, sur cette seule description, que cette admirable révolution, le triomphe, l'apothéose de l'esprit humain, est encore de la plus grande utilité pour les mœurs, pour le bien de la société, puisque notre orateur reconnaît lui-même qu'une partie de ces sciences renferme la connaissance *de l'homme, de sa nature, de ses devoirs, et de sa fin.*

L'Europe — que l'ignorance. L'ignorance est donc déjà un état bien pitoyable ; c'est pourtant là le sujet des éloges de ce discours, la base de la probité, et le grand ressort de la félicité selon notre auteur.

Je ne sais quel jargon — au sens commun. La barbarie, l'état sauvage, la privation des sciences et des arts, met donc les hommes hors du sens commun, puisque cette merveilleuse révolution les y a ramenés.

Elle vint enfin du côté — naturelle. Il n'y a ici rien d'étrange qu'une petite tournure énigmatique dans le style ; défaut qui n'est peut-être aussi que *trop naturel* aux écrivains de notre siècle. *Les sciences suivirent les lettres ;* cela est très-naturel, ce me semble : on apprend les langues ; on apprend à les parler, à les écrire poliment avant de pénétrer dans les sciences. *A l'art d'écrire se joignit l'art de penser.* Comment ! ne penserait-on qu'à l'académie des sciences ? Et celle des belles-lettres serait-elle composée *d'écrivains automates ?* L'auteur est trop intéressé à n'être pas de cet avis. Il veut dire seulement que la science des belles-lettres qui ne demande qu'une contention d'esprit médiocre, que des réflexions superficielles et légères, a été suivie de l'étude des sciences abstraites, profondes, où les génies les plus transcendans trouvent de quoi épuiser leurs efforts ; et il a mieux aimé exprimer cette différence des belles-lettres aux sciences, d'une façon fine que juste.

Et l'on commença — leur approbation mutuelle. Cet avantage du commerce des muses est très-réel et très-important. Inspirer le plaisir de plaire aux hommes, c'est con-

courir au grand œuvre de la félicité commune ; car avec ces dispositions, non-seulement on n'a garde de rien faire qui leur soit contraire, mais encore on emploie tous ses talens à leur être utile et agréable. Songez à tous les ressorts qu'un amant fait jouer pour plaire à sa maîtresse, et souvenez-vous dans la suite de ce discours, que l'auteur convient que, par le commerce des muses, l'homme devient l'amant de la société, et celle-ci sa maîtresse. Je crois qu'il aura de la peine à concilier sa thèse avec ses principes qui sont très-bons.

L'esprit a ses besoins — dont ils sont chargés. Ces portraits sont plus jolis que justes. Il s'en faut bien que les sciences et les arts soient de pur *agrément.* Leurs utilités sont sans nombre. Il n'est point vrai qu'ils ne fassent que couvrir de fleurs nos chaînes de fer : de telles chaînes, par-tout où elles se trouvent, mettent des entraves au génie, et éteignent les sciences et les arts.

Etouffent en eux -- des peuples policés. Loin que les sciences étouffent en nous le sentiment de la liberté originelle, c'est elles au contraire qui nous apprennent que la nature a fait tous les hommes égaux, et que

l'esclavage est le fruit d'une tyrannie établie par la violence, *par la raison du plus fort*, suite inévitable de la *barbarie*. Mais c'est déshonorer la vraie idée d'un *peuple policé*, que de nous le représenter comme une bête féroce à demi-apprivoisée, comme un esclave sans sentimens pour sa *liberté originelle*, et assujetti à un joug honteux qu'il chérit encore, tant sa stupidité est extrême. L'homme policé est celui que les lumières de la raison et de la morale, ont convaincu que les lois et la subordination établie dans un Etat ont pour principe l'équité, et pour but sa propre félicité et celle de ses pareils. Persuadé de ces vérités, il est le premier à exécuter, à aimer, à défendre ces lois qui ont enlevé son suffrage, et qui font sa sureté et son bonheur. Une société d'hommes qui pensent et qui agissent ainsi, forme ce qu'on appelle vraiment *un peuple policé*.

Il y a toujours dans les sociétés des *individus pervers*, qui n'ont ni les lumières, ni la raison, ni l'éducation nécessaires pour ressembler à l'homme sociable que je viens de décrire; ce sont-là ceux qu'on ne tient dans l'ordre d'un peuple policé que par des chaînes, que sous un joug; mais on voit que ces hom-

féroces sont ceux de notre espèce qu'on n'a pu apprivoiser; c'est la partie non policée du peuple, et celle que le reste de la société est intéressée à retenir dans une sorte d'esclavage. C'est cet esclave que l'orateur nous donne ici pour un peuple policé; esclave qui est précisément cette portion honteuse de l'humanité, qui est sans aucune des vertus sociales, sans aucune des qualités d'un peuple policé.

Le besoin -- les arts les ont affermis. Le besoin et la raison ont élevé les trônes des vrais rois. Les sciences et les arts qui sont à leur tour le trône de la raison, deviennent par-là le plus ferme appui des souverains légitimes, par les heureux effets de la raison et de la justice, tant sur le souverain que sur les sujets.

Puissance de la terre -- heureux esclaves. L'auteur sacrifie toujours la justesse à l'agrément et à la nouveauté. Le trône d'un peuple policé n'en fait point des esclaves, mais des pupilles heureux sous la tutelle d'un père tendre.

Vous leur devez — de toutes les vertus sans en avoir aucune. C'est ici que notre orateur commence à lever le masque. Il veut que la

douceur du caractère, l'urbanité des mœurs; le commerce liant et facile ne soient que des appâts pour tromper les hommes. Il nous a dépeints, occupés du desir de plaire à ces mêmes hommes; ici notre unique soin est de les tromper: là nous étions les amans de la société; ici nous sommes de ces amans suborneurs et perfides, qui n'ont d'amant que les apparences, et dont le cœur scélérat n'a d'autre but que de déshonorer l'infortunée assez faible pour en être la dupe. Le portrait n'est pas flatteur, mais est-il vrai? c'est ce que nous allons examiner en suivant l'auteur.

C'est par cette sorte de politesse — le commerce du monde. La décence est déjà une espèce de vertu, ou tout au moins un ornement à la véritable vertu quand on la possède, un grand acheminement vers elle quand on n'a point encore atteint sa perfection.

Si nos maximes nous servaient de règles. On veut dire si notre conduite était conforme à nos maximes et à nos règles. Il arrive souvent sans doute qu'elle n'y est pas conforme; mais combien plus souvent ce désordre n'arrivera-t-il pas à ceux qui n'ont ni règles ni

maxime, aux ignorans, aux rustres, aux barbares ?

Si la véritable philosophie — du titre de philosophe! Par la même raison il y a bien des philosophes qui n'en ont que le nom ; mais qu'il y aurait encore bien moins de philosophes, s'il n'y avait point du tout de philosophie !

Mais tant de qualités — en si grande pompe. S'il y a de la pompe ici, c'est dans le discours de notre orateur, et non pas dans la décence et dans le *titre de philosophe*, qui décorent l'homme sage, vertueux, et simple tout ensemble. D'ailleurs

> . . . . *aut virtus nomen inane est,*
> *Aut decus et pretium rectè petit experiens vir.*
>
> HORAT. epist.

L'auteur du discours voudrait-il qu'on crût qu'il renonce à la vertu, parce qu'il aspire au *titre* de grand orateur, et à la *pompe* d'une victoire sur tous ses concurrens ?

La richesse de la parure — se reconnaît à d'autres marques. Le sage, comme l'homme robuste, se reconnaît à ses actions ; mais

l'un et l'autre peut être paré et élégant, sans que cette circonstance dégrade leur mérite; au contraire elle le relevera, si la décence préside à leur parure.

C'est sous l'habit rustique—la vigueur du corps.

Cela n'est pas toujours vrai à la lettre. M. le maréchal de *Saxe*, et tant d'autres auraient fait mal passer leur temps aux plus rustiques laboureurs : la dorure des habits n'ôte ni la santé ni la force, elle ne peut qu'en relever l'éclat.

La parure—qui se plaît à combattre nu. L'homme de bien est un brave, prêt à combattre sous toutes les formes que le hasard ou le sort le forceront de prendre, nu, bien paré, mal équipé; tous ces accessoirs lui sont indifférens.

Il méprise tous ces vils ornemens—quelque difformité. Il est des ornemens et des armes qui tendent à rendre la victoire et plus sure et plus brillante. Le sage ne les néglige pas contre le vice et l'erreur; il se plie aux circonstances, aux temps, pour en supporter ou en rectifier les événemens; il s'accommode à ce que les mœurs de son siècle ont de décent, pour mieux réussir à corriger ce qu'elles

ont de défectueux; il se fait ami des hommes pour les rendre amis de la vertu.

Omnis Aristippum decuit color, et status, et res.

Avant que l'art eût—épargnait bien des vices. Jamais les hommes n'ont été moins vicieux qu'ils le sont, par la raison que jamais les sciences et les arts n'ont été tant cultivés. La nature abandonnée à elle-même fait de l'homme un assemblage de tant de vices, que le faible germe de vertu que son auteur y a mis, se trouve bientôt étouffé. La terre n'a pas plutôt vu deux hommes sur sa surface, et encore deux frères, seuls maîtres de l'univers, qu'elle a vu aussi l'un des deux massacrer l'autre par un principe de jalousie. En vain un Dieu préside à la première peuplade, l'instruit, l'exhorte, la menace, elle continue comme elle a débuté; le crime se multiplie avec les hommes; ils le portent à un tel comble d'horreur, que l'être souverainement bon, infiniment sage, se repent d'avoir créé une race aussi perverse, et ne sait de meilleur remède aux abominations qu'il lui voit commettre, que de l'exterminer. Il

n'est dans le monde entier qu'une seule famille vertueuse et exceptée du supplice. Voilà un échantillon de ce dont est capable la nature humaine, abandonnée à elle-même, à ses passions, sans le frein des lois, sans les lumières des lettres, des sciences, et des arts.

Reprenons l'histoire de cette race; quelques siècles après ce châtiment terrible, nous la retrouverons bientôt aussi criminelle qu'auparavant; nous la trouverons escaladant le ciel même, et se révoltant en quelque sorte contre son auteur. Dispersés enfin, par une seconde punition, dans toutes les parties de la terre, ils y portent tous leurs vices. Bientôt l'adroit et robuste *Nemrod* lève l'étendart de la tyrannie, et fait de tous ceux de ses frères qui ne sont ni si forts ni si méchans que lui, autant d'esclaves et de ministres de ses passions et de sa violence. Sous cette troupe assemblée par le crime et pour le crime, succombent des nations entières, que ces malheurs n'instruisent que pour les porter à leur tour dans d'autres climats. Je vois la terre entière livrée à ces leçons de barbarie; chaque particulier devient un *Nemrod*, s'il le peut; les nations conjurées contre les nations s'entr'égorgent

ou se chargent de chaînes; elles forment aujourd'hui des empires qui s'écroulent d'eux-mêmes le lendemain ; ils cédent au tumulte et au torrent fougueux des mêmes passions qui les ont élevés. Que peut-on attendre de durable d'un principe plus déréglé et plus impétueux qu'une mer en fureur ? Dieu tout-puissant, quand vous lasserez-vous de voir la nature entière en proie à tant d'horreurs ? Je vois votre miséricorde s'attendrir sur l'état infortuné de la plus faible et de la moins coupable partie du genre-humain, le jouet et l'esclave de l'autre. Que fait votre sagesse infinie pour donner une face nouvelle à l'univers ? Elle fait naître ces hommes rares, avec lesquels elle semble partager son essence ineffable. Source de lumière, vous ouvrez vos trésors à ces ames choisies ; les sciences, les arts, l'urbanité, la raison, et la justice, sortent du sein de ces génies créateurs, et se répandent sur la terre. Les hommes s'aiment, s'unissent, et font des lois pour contenir ceux que le sort prive de ces lumières, et que les passions gouvernent encore. La terre jouit d'une félicité qu'elle ne connoissait point : elle est étonnée elle-même de ce prodige; elle en déifie les auteurs, et attribue à miracle

l'effet naturel de la culture des sciences et des arts. *Apollon* est adoré comme un dieu. *Orphée* est un homme divin, dont les accords inspirent aux lions, aux tigres, la douceur de l'agneau; dont l'art enchanteur anime et donne des sentimens d'admiration et de concorde aux arbres, aux rochers mêmes. *Amphion* n'est plus un orateur savant et un profond politique, qui par la force de son éloquence transforme les Thébains féroces et barbares en un peuple doux, sociable et policé; c'est un *demi-dieu*, qui par les accens magiques de sa lyre donne aux pierres mêmes le mouvement et l'intelligence nécessaires pour s'arranger elles-mêmes, et former l'enceinte d'une ville. (*a*) Ce que les premiers génies de l'Arabie, de l'Egypte, et de la Grèce, ont

(*a*) Avant que la raison s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humain, eût enseigné les lois,
Tous les hommes suivaient la grossière nature;
Dispersés dans les bois couraient à la pâture.
La force tenait lieu de droit et d'équité:
Le meurtre s'exerçait avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse;
Rassembla les humains, dans les forêts épars;
Enferma les cités de murs et de remparts;

fait jadis; ceux qu'ont vû naître les règnes des *Augustes*, des *Médicis*, des *François I*; des *Louis XIV*, l'ont répété dans les siècles postérieurs. De-là sont sortis ces grands ressorts de la sage politique, ces alliances raisonnées et salutaires, cette balance de l'Europe, le soutien des Etats qui la composent. Enfin les sages de l'Orient n'avaient été que des législateurs des peuples; ceux de l'Occi-

De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De-là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Trace,
Les tigres amollis dépouillaient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,
Et sur les murs Thébains en ordre s'élevaient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles (*).
BOIL. *Art poët. chap. IV.*

(*) *Silvestres homines sacer interpresque Deorum*
Cædibus et victu fædo deterruit Orpheus;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.
Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blandâ
Ducere quò vellet. Fuit hæc sapientia, &c.
HOR. Art. poët. v. 390.

dent ont poussé les progrès de la sagesse jusqu'à devenir les législateurs des souverains mêmes, parce qu'aucun siècle n'a poussé si loin les sciences et les arts, et par conséquent la raison et la sagesse.

Dans tous les siècles néanmoins ces chaînes si salutaires et si raisonnables établies entre les rois, entre les peuples, se sont souvent trouvées rompues. Ces malheurs n'arriveraient point, si tout un peuple était savant, si tous les rois étaient philosophes. Quelque éclairé, quelque policé que soit un Etat, le philosophe y est beaucoup plus rare, que ne sont dans une digue les pilotis de ces boulevards qui s'opposent au débordement d'un fleuve rapide, aux fureurs d'une mer agitée : les peuples sont ces flots impétueux qui renversent quelquefois et les pilotis et la digue qu'ils soutiennent; et malheureusement les rois eux-mêmes sont quelquefois peuple en cette partie.

Mais avons-nous besoin de remontrer aux premiers siècles du monde, et d'en parcourir tous les âges, pour prouver que les hommes instruits, policés, sont meilleurs ? N'avons-nous pas actuellement sur la terre, dans nos climats même, des échantillons des hommes de toutes les espèces. Dites-moi, je vous

prie, illustre orateur, est-ce dans des royaumes où fleurissent les universités et les académies, qu'on rencontre la galante nation des anthropophages; ce peuple plein d'humanité et de sentiment, chez lequel les enfans sont honorés pour avoir bien battu leurs mères, et où l'on regarde comme une loi d'Etat, et un devoir envers ses parens chargés d'années, de les laisser mourir de faim? (*b*)

(*b*) Nous ne voyons point la galante nation des anthropophages, dira-t-on, mais nous avons celle des *Cartouches*, des *Nivets*, des *Raffiats*, etc. Parlons plus noblement, nous voyons celle des braves qui s'égorgent pour un léger affront, malgré la loi et la religion.

La loi et la religion sont donc contraires à ces crimes, et en empêchent sans doute un grand nombre; tandis que de massacrer et de manger des hommes est une coutume, une loi de la nation dont je viens de parler. Il y a quelques Cartouches parmi nous; la férocité est un vice à l'unisson chez tous les anthropophages. Nos scélérats sont abhorrés, on les saisit dès qu'on les connaît, et ils expirent dans les supplices; les anthropophages font toute leur vie l'horrible commerce dont ils portent le nom, et sont applaudis de leurs compatriotes.

Le duel en particulier est un accident dépendant de la férocité guerrière, et il ne subsisterait point non plus que son principe, si l'empire des lettres

N'allons pas chercher si loin des exemples de la barbarie et du vice attachés aux ténèbres de l'ignorance; parcourons seulement les campagnes de France les moins cultivées par les arts, les moins policées, et comparons leurs mœurs avec celles des habitans des grandes villes. Que trente jeunes paysans de différens villages de la Thiérache, ou de la Bretagne, etc. se trouvent rassemblés à une fête de village pour la danse, vous aurez plus de combats, plus de blessures, plus de meurtres de la grossièreté passionnée et farouche de ces trente rustres, que vous n'en aurez dans cent bals de l'opéra qui rassembleront cinq cents personnes; que vous n'en aurez en trois mois dans une ville peuplée

et des beaux arts était plus étendu, si tous les hommes étaient philosophes. Mais dans la supposition que cette férocité soit un mal nécessaire, quelque funeste, quelque blamable que soit le duel, on peut en quelque sorte l'excuser par la délicatesse des sentimens qu'il suppose et qu'il entretient dans notre jeunesse guerrière, par la décence et le respect réciproque qu'il leur inspire. Il résulte donc de ce désordre même une espèce d'ordre et d'harmonie. Rien de semblable ne peut être allégué en faveur des anthropophages et des hottentots, peuples cruels sans nécessité, par habitude, et par le seul plaisir d'être cruels.

d'un million d'habitans. Avez-vous une ferme, une terre dans ces cantons policés ? votre fermier en est autant propriétaire que vous-même. Il vous paye, il est vrai, le contenu de votre bail ; mais il ne vous laisse pas la liberté d'être encore mieux payé par un autre. Vos biens passent de pere en fils aux descendans du fermier comme à ceux du propriétaire ; et si vous vous avisez de prouver que vous êtes le maître d'en disposer en faveur d'une autre race, ou celle-ci ne sera pas assez hardie pour l'accepter, ou vous verrez bientôt votre terre réduite en cendres, et votre nouveau fermier assassiné. Vous êtes en france, les lois vous vengeront, elles vous prouveront, comme moi, que la vertu ne réside et ne trouve de défense que dans un Etat bien policé, et que vous seriez perdu sans ressources, si votre terre était placée dans des climats où les lois sont inconnues, excepté celles des passions et de la violence, si enfin vous étiez dans ces premiers siècles où la nature seule gouvernait les hommes, vrais siècles de fer, quoi qu'en disent la fable et les poëtes ses ministres.

Tel est l'abrégé très-succinct des preuves que l'histoire des siècles passés, et celle du nôtre

nôtre même, nous fournit de l'union intime du crime avec la barbarie, avec l'ignorance; et au contraire de la liaison nécessaire de la vertu, de la raison avec les sciences, les arts, l'urbanité : mais quand l'histoire n'en dirait pas un mot, n'avons-nous pas dans les principes physiques de ces choses mêmes, dans leur nature, de quoi prouver ce que ces événemens viennent de nous apprendre ?

La propre constitution de l'homme le rend sujet à mille besoins. Il a des sens qui l'en avertissent, et chacune de ses sensations de besoins est accompagnée d'une action de la volonté, d'un désir d'autant plus violent que le besoin en est plus grand, ou l'organe qui en instruit, plus sensible. Ce même acte de la volonté fait jouer tous les ressorts du mouvement de la machine, propres à satisfaire les besoins, à remplir les désirs. Voilà la marche naturelle de la nature humaine, et une suite d'effets aussi attachés à son mécanisme, que l'est à celui d'une pendule le partage du jour en 24 heures. Par elle-même, le bien-être de l'individu est son unique objet, l'unique fin à laquelle cet individu rapporte toutes ses actions. S'il n'y avait qu'un homme dans l'univers, il serait à même de se con-

tenter, sans le faire aux dépens d'aucun être qui pût s'y opposer ou s'en plaindre, mais dès que l'objet de ses désirs se trouve partagé entre plusieurs hommes, il arrive souvent qu'il faut qu'il apprenne à s'en passer, ou qu'il le ravisse à celui qui le possède. Qu'est-ce que lui dicte la nature en pareil cas? Elle ne balance pas; elle n'a rien de plus cher qu'elle-même, et de plus pressé que de se satisfaire; elle lui dit très-positivement que, si le possesseur de l'objet désiré est plus faible, il faut le lui ravir sans façon; et que s'il est capable d'une résistance qui rende l'acquisition douteuse, il faut y suppléer par l'art, lui tendre une embuscade, ou imaginer un arc et une flèche qui l'atteigne de loin, et qui nous défasse de l'inquiétude où nous met ce désir, ou la crainte d'être troublé dans la possession de l'objet, quand nous l'avons acquis. Ainsi parle la nature; ainsi a-t-elle conduit les premiers hommes; ainsi a-t-elle produit ces siècles d'horreurs que nous avons ci-devant parcourus.

Qu'a fait la culture des sciences et des arts? Qu'a fait la nature perfectionnée par la réflexion? Qu'a fait la raison enfin pour sauver à la nature humaine toute brute, le des-

honneur où elle se plongeait? Ecoute, a-t-elle dit à cet individu, tu veux enlever à ton voisin un bien qui est à lui; mais que penserais-tu, s'il te ravissait le tien? Pourquoi te crois-tu autorisé à faire contre lui ce que tu serais bien fâché qu'il fît contre toi? Et qui t'a dit que son autre voisin ne se joindra point à lui pour te punir de ta violence? Réprime donc un désir injuste, et qui peut avoir des suites funestes pour toi-même. Ne désire que ce qui t'appartient, ou que tu peux obtenir légitimement. Tu es adroit et vigoureux, emploie tes talens à te défendre et non à attaquer: emploie-les à défendre tes voisins; ils t'aimeront; ils te regarderont comme leur protecteur, leur chef; et tu auras d'eux, par cette voie généreuse, et leur amitié et tout ce que tu n'aurais pu leur ravir qu'avec injustice, et en essuyant des dangers. Réponds-moi, dit-elle, à un second; toi qui joins au génie un caractère laborieux, je t'ai vu construire ta cabane avec plus d'adresse et plus d'art qu'aucun autre; que n'en fais-tu une pareille, ou une plus belle même à ton voisin, qui n'a pas l'adresse de s'en construire une? Il est meilleur chasseur que toi, il fournira abondamment à des besoins que

tu as peine à satisfaire, et il te payera encore de sa reconnoissance et de son amitié. Tu dors, dit-elle à un troisième, et tu imites ton troupeau rassasié et fatigué des pâturages où tu l'as promené tout le jour; je te connais capable des plus vastes réflexions; peux-tu ne pas lever les yeux sur ces astres brillans dont le ciel est paré dans cette belle nuit? Reconnais-les, observe leurs cours, *tires-en* les moyens de connaître les régions de la terre, le plan de l'univers, et de *déterminer* l'année, ses saisons. Tu deviendras l'admiration des autres hommes, et l'*objet* de leurs hommages et de leurs tributs. Que fais-tu, paresseux, dit-elle à un quatrième? tu es ingénieux, et tu passes les journées entières dans l'oisiveté et la rêverie. Prends-moi ce roseau, vides-en la moëlle, perces-y des trous, souffle contre le premier, et remue avec art les doigts sur les autres, tu vas produire des sons qui feront accourir autour de toi tous les humains de la contrée; ravis de t'entendre, ils t'estimeront par-dessus les autres, et il n'y a point de *pré*sens qu'il ne te fassent pour t'engager à leur procurer ce plaisir. Vois-tu, dit- elle à *un* cinquième, ce que viennent de faire tes voi-

sins pour le bien général de l'habitation Quelle émulation et quelle estime réciproque a mis parmi eux le génie inventif? Quelle union résulte des services mutuels qu'ils se rendent, ou des plaisirs qu'ils se font par-là? Quelle sureté produit dans cette union cette estime, cette amitié réciproque, et l'équité dont se piquent la plupart de ses membres? Toi qui sens mieux qu'un autre l'utilité et le bonheur d'un pareil état, et qui es un des plus sages et des plus éloquens de l'habitation, persuade-leur à tous de se faire une loi de vivre toujours, comme le font les meilleurs d'entr'eux, de punir ceux qui s'en écarteront, et d'exciter par des hommages et des récompenses les hommes vertueux et habiles, auxquels ils doivent ces précieux avantages, à les porter encore à une plus grande perfection.

Ainsi parla la raison; ainsi le génie, en prenant l'essor, developpa le germe de l'équité et de l'urbanité, étouffé par la barbarie. Mais sans cette raison, premier effort du génie, que devenait la vertu? Sans l'éducation, sans la culture des sciences et des arts, que deviennent les mœurs? Quels sont les objets essentiels de cette éducation? Que mon ora-

teur me suive ici, et qu'il n'élude pas la question par le brillant de ses sophismes ; ne sont-ce pas nos devoirs envers l'Etre suprême et envers le prochain ? C'est à des enfans qu'on inculque ces devoirs, c'est sur de la cire molle qu'on en imprime l'obligation : ils croîtront donc, non-seulement bien instruits, mais encore convaincus de la nécessité de ces devoirs. Comment ne les rempliraient-ils pas, dès qu'ils en sont bien convaincus ? Comment feraient-ils faux-bond à la vertu, à la probité qu'ils estiment, qu'ils aiment et qu'ils révèrent ? Et s'il en est encore quelques-uns, dont la nature perverse, malgré tant de circonstances propres à les ranger sous l'étendard de l'honneur, les engage à se dégrader, à se livrer au vice, que n'eussent-ils pas fait, et en combien plus grand nombre n'eussent-ils pas été, s'ils eussent manqué de tous ces secours de l'éducation et des lettres (*c*) ?

(*c*) Vous faites faire, dira quelqu'un..... aux sciences, aux arts, à la raison, ce qu'à toujours fait la loi naturelle, puisque vous leur attribuez même ce premier principe si simple, *alteri ne fec ris quod tibi fieri non vis*.

Qu'entend-on par la loi naturelle ? Sont-ce les instincts, les mouvemens que tous les hommes

Aujourd'hui—jetés dans un même moule.
Tant mieux si la forme est bonne.

reçoivent de la nature toute brute ? Dans ce cas-là je dis que la loi naturelle ne nous dicte que de satisfaire nos désirs, quelque effrénés qu'ils soient, qu'elle est le principe de la barbarie, et qu'elle ne fait rien de ce que nous venons de voir faire à la raison, aux sciences, et aux arts, ainsi que je viens de le prouver. Veut-on appeler loi naturelle celle qui ordonne aux hommes de se chérir réciproquement ? alors je soutiens que cette loi est une suite de la réflexion et de l'expérience; que c'est une loi naturelle réduite en art, en science, par des raisonnemens qui nous font voir que l'empire sur nos passions, la privation de plusieurs de nos désirs, nous sont souvent plus avantageux que la jouissance illégitime des biens désirés; et que quand même nous n'y trouverions pas notre propre avantage, la justice exigerait de nous que nous agissions ainsi. Or, ces progrès de la raison vers l'équité, sont les premiers fondemens qu'elle a jetés de la morale; ils sont déjà un commencement du grand art de se conduire parmi les autres hommes; mais cette science qui tend au bien de la société, contrarie en même-temps les mouvemens naturels du particulier.

D'où vient, je vous prie, accorde-t-on tant d'estime à la vertu, tant d'admiration à ces actions généreuses, par lesquelles des particuliers se sont sacrifiés pour leurs amis, pour leurs concitoyens ? C'est que toutes ces belles actions ne sont pas dans

Sans cesse la politesse -- propre génie. On fait fort bien de ne pas suivre son propre génie, quand il est conforme à une nature perverse; alors on doit prendre pour règle les réformes qu'y ont fait faire les réflexions des

la simple nature; c'est que pour en former le projet, le système, il a fallu des efforts du génie; et pour les exécuter, de plus grands efforts encore de la part de l'ame, peut-être même un peu d'un certain enthousiasme, pour renoncer à ses propres intérêts et leur préférer celui de ses amis, de ses citoyens, de sa patrie. Qu'est-ce que la générosité, sinon ce sacrifice de son bien particulier à celui des autres? Or, tous ces procédés sont supérieurs à la loi purement naturelle, supérieurs à ces instincts dont nous parlions tout-à-l'heure; c'est même par cette raison et par l'intérêt particulier que nous avons que les autres hommes fassent beaucoup de pareilles actions, que nous leur accordons tant d'éloges. Ainsi, quand on dit communément que ce principe, *ne fais à autrui que ce que tu voudrais qu'on te fît*, est une loi naturelle, on entend que c'est la première conséquence que la raison a tirée de ses réflexions, et de l'expérience, le premier principe enfin de la science de la morale naturelle, de la morale établie indépendamment des lumières de la révélation; mais cette morale est vraiment un de ces arts, une de ces sciences auxquelles j'ai attribué l'heureuse révolution arrivée dans le genre-humain.

sages ; mais quand on possède un bon génie, on peut hardiment se donner carrière ; on se fera tout-à-la-fois et admirer et aimer.

On n'ose plus paraître ce qu'on est. Oh ! nous y voilà : on est naturellement méchant ; l'éducation nous a appris qu'il ne faut point l'être. Nous sommes honteux de sentir en nous que cette éducation n'a pas encore déraciné ces vices ; nous nous efforçons au moins de paraître vertueux. Cet effort est un premier pas à la vertu ; *initium sapientiæ timor Domini ;* et la preuve du bien qu'a fait chez nous l'éducation. Sans elle cet homme-là aurait été méchant sans honte et fort ouvertement. Plus il sera honteux d'être vicieux, moins succombera ; et plus il aura eu d'éducation, toutes choses égales d'ailleurs, plus cette honte sera grande, et moins il osera être vicieux. L'auteur convient par-là, malgré lui, de l'utilité des sciences, des arts, de l'éducation.

On peut rapporter au même principe ce que nous appelons l'honneur, le point-d'honneur, ce tyran magnanime dont le pouvoir despotique et souvent salutaire, gouverne tous les peuples civilisés, ce grand mobile

des actions de tous les hommes, de ceux mêmes qui n'ont ni religion ni vertus réelles. Or, ce frein le plus puissant, le plus universel contre les actions basses, honteuses, vicieuses, d'où nous vient-il, sinon de l'éducation ? Pourquoi une Sauvage se prostitue-t-elle publiquement et sans façon, tandis que ce que nous appelons une femme d'honneur, perdrait la vie plutôt que la réputation qui lui fait donner cette épithète, et que celles qui l'ont perdue, cachent encore avec soin leurs faiblesses ? C'est que la Sauvage suit le seul instinct de la nature, et qu'on ne lui a jamais dit qu'il y avait du mal à se laisser aller au torrent de ses passions : au lieu qu'on a inculqué dès l'enfance à nos femmes des règles de morale divine et humaine sur cet article, et qu'on les a persuadées qu'il est honteux de s'abandonner aux vices contre les lumières et les préceptes de cette morale.

Ce point-d'honneur, ce frein plus général que la religion même, et qui lui est souvent fort utile, sera donc d'autant plus puissant, qu'on aura mieux inculqué ces vérités, ces préceptes de morale, et qu'on aura donné

plus d'éducation. Les hommes seront donc d'autant moins vicieux, qu'ils seront moins ignorans, mieux instruits.

Et dans cette contrainte — qu'il eût été essentiel de le connaître. Qui est-ce qui est la dupe des politesses que l'usage a établies, et qui les confondra avec les offres sincères de services que vous fait un ami ? La simple urbanité et l'urbanité échauffée par une amitié vive et sincère, ont des tons si différens, que le moins versé dans le commerce du monde ne s'y méprend pas. Le fourbe même, qui s'étudie à jouer le personnage de celui-ci, n'est guère plus difficile à pénétrer, qu'il n'est embarassant de distinguer une coquette d'une véritable amante. Au reste, si les hommes se trahissent dans un siècle où l'éducation, l'honneur, et les sentimens, règnent plus que jamais, à quoi a-t-on dû s'attendre dans les siècles d'ignorance et de barbarie ? Croit-on que les hommes plus vicieux alors aient été moins malins, moins trompeurs, parce qu'ils étaient moins savans ? c'est une erreur très-grossière que de croire que les sciences et les arts rendent les hommes plus fins, plus artificieux. Je pourrais citer cent traits de la plus naïve simplicité, pris dans les grands

hommes, depuis *la Fontaine* jusqu'à *Newton.* Celui qui raconte avec tant d'art les fourberies du renard et du loup, ne garde pour lui que la simplicité de l'agneau. Celui dont la sagacité étonne l'univers, quand il s'agit de sonder les profondeurs de la nature, quand il s'agit de donner la torture à la lumière, de lui extorquer ses secrets par des ruses physiques aussi fines que cette matière est subtile; celui-là même n'a plus vis-à-vis d'une femme, d'un homme du monde, qu'une timidité, une ingénuité rustique, qui se trouve primée par la frivolité même. L'aigle des académies devient le butor des cercles. Ce sera bien pis, s'il est question de l'art de pénétrer les petits détails d'intérêt, d'affaires de commerce, les finesses, les stratagèmes qui font partie de cet art si connu du commun des hommes. J'ose avancer, sans craindre d'être contredit par aucun homme raisonnable; qu'en cette partie, une douzaine de ces hommes transcendans, va être le jouet d'un rustre Bas-Normand ou Manceau; et la raison en est aussi simple qu'eux; leur sublime génie est entièrement occupé des sujets qui leur sont proportionnés; il n'est jamais descendu dans ces petits détails des usages et des affaires de la

la vie commune ; il en ignore tous les replis, tous les petits détours, dont le rustre fait son unique étude.

S'il est donc dans le monde poli de ces hommes artificieux en grand nombre, c'est que le plus grand nombre des membres de la société préfère la science du monde, de ses manières, de ses ruses, de ses intérêts, à la science de la nature et des beaux-arts ; et pourquoi dans cette société, la partie la plus aimable et la plus à craindre, la plus faible et la plus séduisante, passe-t-elle pour la plus artificieuse ? c'est que par son genre de vie elle est la moins instruite, la moins savante. Aujourd'hui qu'on revient de la prévention contre les femmes savantes, qu'on les reconnaît autant et plus propres que nous aux belles connoissances, qu'elles s'y appliquent ; quoi de plus aimable et de plus sûr tout-à-la-fois que leur commerce ? Si donc vous cherchez de l'artifice, adressez-vous dans les deux sexes à cette partie frivole, dont l'éducation aussi futile qu'elle, n'admet aucune science, aucun art solide, qui ne connaît que de nom ces flambeaux de la vérité, ces remparts de la vertu. Vous ne trouverez point l'homme artificieux parmi les savans, parmi les gens

livrés en entier aux beaux-arts; ou, s'il est possible qu'il s'en trouve, ce sera un entre dix mille, que n'aura pas préservé de ce penchant trop naturel l'art le plus capable de le faire.

Quel cortège de vices — aux lumières de notre siècle. Nous venons de répondre à cette déclamation.

On ne profanera plus — on le calomniera avec adresse. Notre auteur convient que nos gens à éducation, que nos gens polis, lettrés, ne sont pas capables *d'outrager grossièrement leurs ennemis*; mais qu'en revanche, la dissimulation adroite, la calomnie, la fourberie, font le partage de cette partie civilisée.

C'est déjà un grand avantage pour la société que les lettres aient extirpé les vices grossiers; mais quand l'auteur croit que les défauts moins importans se sont multipliés et ont fait une compensation, c'est une erreur dans laquelle personne ne donnera. A qui pourra-t-on persuader qu'un homme assez féroce pour exécuter le vol, le meurtre, tel qu'on en trouve tant dans la lie du peuple et des paysans, etc. se fera un scrupule d'être dissimulé, fourbe? Ce sont-là de belles bagatelles pour des scélérats capables de tremper

leurs mains dans le sang humain ! Convenons donc que la partie grossière des hommes de ce siècle même, la partie peu civilisée, à demi barbare, est la plus méchante ; et nous concevrons que quand tout le genre-humain était sauvage, barbare, pire encore que la grossière espèce dont nous venons de parler, tous les hommes étaient beaucoup plus méchans qu'ils ne sont aujourd'hui.

Les haines nationales s'éteindront — que leur artificieuse simplicité. Notre orateur copie ici le Misantrope de *Molière* : il ne lui manque plus que de dire avec lui....

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entr'eux les hommes comme ils font ;
Je ne trouve par-tout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage ; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre-humain.

Nous lui répondrons avec *Ariste*....

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès où je vous envisage.

Telle est la pureté — devinerait exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles

sont. Un Sauvage, sans doute, qui prendrait à la lettre toutes nos politesses, et qui croirait bonnement que tout le monde est son *serviteur*, parce que tout le monde le lui dit, serait fort étonné de ne trouver aucun laquais à ses gages parmi ses honnêtes *serviteurs*. Mais quand il comparerait ensuite le fond de la vie et des mœurs de nos peuples avec ce qui se passe dans sa nation barbare; quand il serait en état de comparer les prodiges que les sciences et les arts ont inventés pour la sureté, les besoins, et les commodités de la vie, pour l'amusement et le bonheur des hommes, avec la pauvreté et la misère affreuse de ses compatriotes exposés aux injures de toutes les saisons, vivans de chasse, de pêche, et de ce que la terre donne d'elle-même, et mourans de faim, de froid, ou des maladies les plus aisées à guérir, lors que le hasard et la nature, leurs seules ressources, leur manquent au besoin; quand il serait assez instruit pour comparer notre jurisprudence, cette police admirable qui met le faible et l'orphelin à l'abri des violences du plus fort et du plus méchant, qui fait vivre ensemble des millions d'hommes avec douceur, politesse, égards, services réciproques, comme le dit si élégamment

notre orateur ; quand il serait, dis-je, en état de comparer cette harmonie admirable avec les désordres affreux annexés à la barbarie, aux mœurs sauvages ; alors il se croirait transporté dans le séjour des dieux, et il le serait en effet, par comparaison avec son premier état.

Où il n'y a nul effet -- nos arts se sont avancés à la perfection. On dit aller à la perfection, et non pas *s'avancer à la perfection*, mais bien s'avancer *vers* la perfection ; comme on dit, *aller à Paris*, et non pas *s'avancer à Paris*, mais bien s'avancer *vers* Paris ; et la raison en est simple, c'est que celui qui va à un lieu, est censé l'atteindre, aller jusque-là ; au lieu que celui qui s'avance vers quelque chose, peu fort bien ne faire que quelques pas vers elle, et en rester là. En fait de sciences, je n'y regarderais pas de si près, j'y sacrifie volontiers la pureté du langage à une expression plus nette et plus forte; mais un orateur doit être scrupuleux sur la langue.

Dira-t-on que c'est un malheur --- et dans tous les lieux. Voilà une déclaration bien formelle du paradoxe que l'auteur ose soutenir ; suivons-le dans les prétendues preuves

qu'il va donner de propositions aussi révoltantes et aussi fausses.

Voyez l'Egypte -- et enfin des Turcs. Ces faits historiques prouvent-ils le moins du monde que l'Egypte polie par les sciences et les arts en fût devenue moins vertueuse pour être devenue plus faible ? Cette preuve, au contraire, ramenée à la vérité, nous apprend que l'Egypte conquérante est l'Egypte barbare et féroce ; que l'Egypte conquise est l'Egypte savante, civilisée, vertueuse, assaillie par des peuples aussi barbares et aussi féroces qu'elle l'était elle-même autrefois. Qu'y a-t-il là qui ne soit conforme à la nature et à notre thèse ? N'est-il pas dans le cours ordinaire de cette nature, toutes choses égales d'ailleurs....

Que la férocité terrasse la vertu.

Voyez la Grèce — que le luxe et les arts avaient énervé. Enervé, passe, mais de mœurs corrompues, c'est une question que notre orateur n'a pas même effleurée, et que j'ose le défier de prouver.

C'est au temps des Ennius — le titre d'arbitre du bon goût. Tout le monde sait que

Rome doit son origine à une troupe de brigands rassemblés par le privilége de l'impunité, dans l'enceinte formée par son fondateur. Voilà le germe des conquérans de la terre, objet des éloges de ce discours, en voilà l'échantillon ; des scélérats réunis *par le crime et pour le crime*. Je conseille à notre orateur de placer ces héros que nous verrions aujourd'hui expirer par divers supplices bien mérités, de les placer, dis-je, vis-à-vis des *Ovides* et des *Catulles*, etc.

Que dirai-je de cette Métropole — peut-être par sagesse que par barbarie. Voilà un *peut-être* bien prudent, et bien nécessaire à cette phrase ; car comment croire que les peuples de l'Europe encore barbares, aient refusé avec connaissance de cause d'admettre les sciences chez eux ? Ils n'avaient pas lu le discours de notre orateur.

Tout ce que la débauche — les lumières dont notre siècle se glorifie. Toutes ces horreurs prouvent que dans l'empire le mieux policé, le plus savant, il y a des ignorans, il y a des barbares. Tout un peuple peut-il être savant dans le royaume où les sciences sont le plus cultivées ? Tous les hommes ont-ils des mœurs dans les Etats où la morale

la plus pure règne avec le plus de vigueur ? La plus nombreuse partie des sujets d'un pareil Etat, est toujours privée de la belle éducation ; et il est, sans doute, encore parmi l'autre, des natures assez rebelles pour conserver leurs passions, leur méchanceté, malgré le pouvoir des sciences et des arts. Un siècle éclairé, policé, est plus frappé qu'un autre de ces anecdotes honteuses au genre-humain. Il est fécond en historiens qui ne manquent pas de les transmettre à la postérité ; mais combien de mille volumes contre un, n'aurait-on pas rempli des noirceurs qui se sont passées dans les siècles barbares, dans les siècles de fer, s'ils n'y avaient pas été trop communs pour mériter attention, ou s'il s'y était trouvé des spectateurs, gens de probité, et en état d'écrire ?

Mais pourquoi chercher — libres et invincibles. Epurer les mœurs, et donner ce que l'auteur entend ici par *courage*, sont deux choses tout-à-fait différentes ; et peut-être même opposées.

La valeur guerrière est de deux sortes; l'une que j'appellerai avec l'auteur *courage*, a son principe dans les passions vives de l'ame ; et un peu dans la force du corps, celle-ci nous

est donnée par la nature, c'est elle qui distingue le dogue d'Angleterre du barbet et de l'épagneul ; le propre nom de ce courage est la *férocité*, et il est par conséquent un vice. La valeur guerrière de la deuxième espèce, et celle qui merite vraiment le nom de *valeur*, est la vertu d'une ame grande et éclairée tout ensemble, qui, pénétrée de la justice d'une cause, de la nécessite et de la possibilité de la défendre, et la croyant supérieure aux avantages de sa vie particulière, expose celle-ci pour obtenir l'autre, en fesant servir toutes ses lumières au choix des moyens prudens qui conduisent à son but. Le courage feroce est la valeur ordinaire du soldat ; c'est un mouvement impétueux et aveugle que donne la nature, et qui sera d'autant plus violent, d'autant plus puissant, que les passions seront plus vives, plus mutines, qu'elles auront été moins domptées ; en un mot, moins l'individu aura eu d'éducation, plus il sera barbare. Voilà pourquoi les rustres des provinces éloignées du centre d'un Etat policé, et les montagnards sont plus courageux que les artisans des grandes villes. Il est hors de doute que la culture des sciences et des arts éteint cette espèce de courage, cette férocité ;

parce que la soumission, la subordination perpétuelle qu'impose l'éducation, la morale qui dompte les passions, les accoutument au joug, en étouffent le feu, les incendies. De-là naît la douceur des mœurs, l'équité, la vertu ; mais aux dépens de la férocité qui fait le bon soldat. L'art de raisonner, peut devenir un très-grand mal dans celui qui ne doit avoir que le talent d'agir. Que deviendraient la plupart des expéditions guerrières, si le soldat y raisonnait aussi juste que l'âne de la fable....

Et que m'importe à qui je sois ?
Battez-vous, et me laissez paître :
Notre ennemi, c'est notre maître,
Je vous le dis en bon français.

LA FONTAINE, *fabl.* 8, *l. VI.*

Rois de la terre, dont la segesse doit employer utilement jusqu'aux vices, ne travaillez pas à conserver à vos peuples la férocité, mais choisissez les bras de vos armées dans la partie de vos sujets la moins polie, la plus barbare, la moins vertueuse, vous n'aurez encore que trop à choisir, quelque protection que vous accordiez aux sciences et aux arts ; mais cherchez la tête qui doit con-

duire ces bras, cherchez-la au temple de *Minerve*, déesse des armes et de la sagesse tout ensemble, parmi ces sujets dont l'ame aussi éclairée que forte, ne connaît plus les grandes passions que pour les transformer en grandes vertus, ne ressent plus ces mouvemens impétueux de la nature, que pour les employer à entreprendre et à exécuter les plus grandes choses.

Des notions que je viens de donner du courage, (et je les crois très-saines, et prises dans la nature) il résulte qu'une armée toute faite d'un peuple policé, une armée toute composée de bourgeois, d'artians, de grammairiens, de rhéteurs, de musiciens, de peintres, de sculpteurs, d'académiciens du premier mérite même et de la vertu la plus pure, serait une armée fort peu redoutable. Telle était apparemment en partie celle que les Chinois, les Egyptiens, très-savans et très-policés, ont opposée aux incursions des Barbares : mais cette armée, toute pitoyable qu'elle est, n'est telle que parce qu'elle est composée dun trop grand nombre d'honnêtes gens, d'un trop grand nombre de gens humains et raisonnables, de gens qui disent....

Est un grand fou qui de la vie
Fait le plus petit de ses soins :
Aussitôt qu'on nous l'a ravie,
Nous en valons de moitié moins.

. . . .

Par ma foi c'est bien peu de chose
Qu'un demi-Dieu quand il est mort,
Du moment que la frère parque
Nous a fait entrer dans la barque,
Où l'on ne reçoit point le corps;
Et la gloire et la renommée
Ne sont que songe et que fumée,
Et ne vont point jusques aux morts.

VOITURE, *tome II.*

Au moins nous serons en droit de croire, que ces guerriers devenus lâches à force de savoir et de politesse, n'en étaient pas moins remplis de raison, d'humanité, et de vertu, jusqu'à ce que l'auteur du discours nous ait bien prouvé qu'on ne peut être à-la-fois honnête homme et poltron.

Mais s'il n'y a point de vice—pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre. * L'auteur confond par-tout la vertu guerrière du soldat, la férocité avec la véritable vertu, la probité, la justice. En suivant ses principes, on croirait les soldats plus vertueux que leurs

officiers ; les paysans plus gens de bien que leurs seigneurs ; et l'on crierait à l'injustice, de voir que nos tribunaux ne sont occupés que de la punition de ces plus honnêtes gens-là. Je ne présume pas que le discours de notre orateur fasse réformer ces dénominations universellement reçues, et vraisemblablement bien fondées, par lesquelles on distingue communément les hommes de la société en deux classes ; l'une sans naissance, sans éducation, et qu'en conséquence on désigne par des épithètes qui marquent qu'elle a peu de sentimens, peu d'honneur et de probité ; l'autre bien née, et instruite de toutes les parties des sciences et des arts qui entrent dans la belle éducation, et que pour cette raison on regarde comme la classe des *honnêtes gens*.

* *Je n'ose parler de ces nations heureuses — ils ne portent point de chausses !* Quand on a vu le portrait que notre orateur fait des désordres que cause l'art de polir les nations, et d'y établir l'harmonie, on sait ce qu'on doit penser des portraits flatteurs que *Montagne* nous a laissés des Barbares.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.
BOILEAU, *art. poëtique*

Mais que tous ces raisonnemens s'évanouissent bientôt dès qu'on les approfondit ! Les mots de *pure nature, de simple nature*, de *Sauvages gouvernés* uniquement par elle ; le règne d'Astrée, les mœurs du siècle d'or, sont des expressions qui présentent à l'imagination les plus belles idées ; c'est grand dommage qu'il n'y ait dans tous ces tours fleuris que de l'imagination. Il n'est point dans la vraie nature que la race humaine toute brute soit meilleure que quand elle est cultivée ; je l'ai déjà prouvé ; je vais confirmer cette vérité par une nouvelle preuve qui aurait trop chargé la note, déjà forte ample, donnée sur cet article. Toute la question de la prééminence entre les anciens et les modernes étant une fois bien entendue, M. de *Fontenelle*, se réduit à savoir si les arbres qui étaient autrefois dans nos campagnes, sont plus grands que ceux d'aujourd'hui. J'ose croire encore plus juste l'application de cette analogie à notre question, et qu'on peut assurer qu'elle se réduit

à savoir, si les productions de la terre sans culture, sont préférables à celles qu'elle fournit lorsqu'elle est bien cultivée ? Qu'est-ce que la pure nature, la simple nature, je vous prie, dans les arbres, dans les plantes en général ? Que sont-ils dans cet état ? Des sauvageons indignes, incapables même de fournir à nos alimens ; et il a fallu que le génie de l'homme inventât l'agriculture, le jardinage, pour rendre ces productions de la terre propres à servir de pâture aux hommes. Il a fallu greffer sur ces sauvageons de ces espèces heureuses qui étaient sans doute les plus rares, et qu'on peut comparer à ces grands génies, à ces ames peu communes, qui ont inventé les sciences et les arts. Il a fallu les placer en certains terrains, à certaines expositions, les élaguer, les émonder de certaines superfluités, de certaines parties nuisibles : donner à la terre qui les environne une certaine préparation, une certaine façon, dans certaines saisons. Je ne crois pas qu'il se trouve de mortel qui ose dire que toutes ces parties de l'agriculture ne sont pas utiles, nécessaires à la production et à la perfection des fruits de

la terre ; (*d*) comment donc pourrait-il s'en trouver d'assez peu raisonnables pour avancer que cet art, loin d'être utile à ces fruits, tend au contraire à les rendre moins abondans et moins bons ? Voilà pourtant exactement le cas de ceux qui soutiennent que les sciences et les arts, la culture de l'esprit et du cœur, introduisent chez nous la dépravation des mœurs.

On peut penser qu'il y a des hommes nés avec tant de lumières, tant de talens, une si belle ame, que la culture leur devient inutile. Si vous y réfléchissez, vous conviendrez que les plus heureux naturels, ces hommes mêmes qu'on doit choisir pour greffer sur les autres, si l'on peut dire ; ceux-là, dis-je, ont encore besoin de culture, ou au moins on ne saurait nier qu'ils ne deviennent encore plus vertueux, plus capables, plus utiles, s'ils sont cultivés par les sciences et les arts, comme

(*d*) Quod nisi et assiduis terram insectabere rastris,
Et sonitu terribis aves, et ruris opaci
Falce premes umbras, votisque vocaberis imbrem;
Heu, magnum alterius frustra spectabis acervum,
Concussâque famem in silvis solabere quercu.
Virgil. georg. l. 1, v. 155.

l'arbre du meilleur *acabit* devient plus fertile et plus excellent encore, s'il est placé dans un terrain qui lui est plus convenable, dans l'espalier le mieux exposé, et s'il est, pour ainsi dire, traité par le jardinier le plus habile.

Fortes creantur fortibus et bonis.
. . . .
Doctrina sed vim promovet insitam,
Rectique cultus pectora roborant.
HORAT. *od. IV, l. IV.*

Appuyons ces raisonnemens du suffrage d'un homme dont les lumières et le jugement méritent des égards. » J'avoue, dit *Cicéron*, » qu'il y a eu plusieurs hommes d'un mérite » supérieur, sans science, et par la seule force » de leur naturel presque divin; j'ajouterai » même qu'un bon naturel sans la science, a » plus souvent réussi que la science sans un » bon naturel: mais je soutiens aussi, que » quant à un excellent naturel on joint la » science, la culture, il en résulte ordinaire- » ment un homme d'un mérite tout-à-fait » supérieur. Tels ont été, ajoute-t-il, *Sci-* » *pion* l'Africain, *Lilius*, le très-savant *Ca-* » *ton* l'ancien, etc. qui ne se seraient point

» avisés de développer leurs vertus par la
» culture des sciences, s'ils n'avaient été
» bien persuadés qu'elle les conduisait à cette
» fin louable. » (e)

. . . . *Alterius sic*
Altera poscit opem res, et conjurat amicè.
HORAT. art. poët. v. 409.

Ce n'est point par stupidité — à dédaigner leur doctrine. On est tenté de croire que

(e) Ego multos homines excellenti animo ac virtute fuisse, et sine doctrinâ, naturæ ipsius habitu prope divino, per se ipsos, et moderatos et graves extitisse fateor. Etiam illud adjungo, sæpiùs ad laudem atque virtutem naturam sine doctrinâ, quàm sine naturâ valuisse doctrinam. Atque idem ego contendo, quum ad naturam eximiam atque illustrem accesserit ratio quædam, confirmatioque doctrinæ; tum illud nescio quid præclarum ac singulare solere existere. Et hoc esse hunc numero, quem patres nostri viderunt divinum hominem africanum; ex hoc *C. Lælium*, *L. Furium*, moderatissimos homines et constantissimos: ex hoc fortissimum virum, et illis temporibus doctissimum M. *Catonem* illum senem; qui profectò, si nihil ad percipiendam colendamque virtutem litteris adjuvarentur, nunquam se ad earum studium contulissent.

Cicero, pro Arc. poët. p. ex edit. Glasg.

l'auteur plaisante quand il donne ces anecdotes historiques pour des traits de sagesse. Celle des Romains qui chassent les médecins est bonne à joindre au Médecin malgré lui, et aux autres badinages de *Molière* contre la faculté. Si les Dieux mêmes n'appellaient pas du tribunal intègre des Athéniens, c'était donc dans ses accès de folie que ce peuple s'en écartait. On n'a jamais rapporté sérieusement, pour décrier des choses regardées comme excellentes, divines, les incartades et les insultes d'un peuple plus tumultueux et plus orageux que la mer. Passerait-on pour raisonnable, si l'on voulait prouver qu'*Alcibiade* et *Thémistocle*, les plus grands hommes de la Grèce, étaient des lâches et des traîtres, parce que les Athéniens les ont exilés et condamnés à mort? Qu'*Aristide*, surnommé *le juste, le plus homme de bien que la république ait jamais eu*, dit *Valère Maxime*, ait été un infâme, parce que cette même république l'a banni? Ces trames séditieuses, ces bourrasques du peuple, dont la jalousie, l'inconstance, et l'étourderie, sont les seuls mobiles, ne prouvent-elles pas plutôt le mérite supérieur et l'excellence de l'objet de leur fureur? Que t'a fait *Aristide*, dit ce sage lui-même à un

Athénien de l'assemblée qui le condamnait ? Rien, lui répondit le conjuré, je ne le connais pas même ; mais je m'ennuie de l'entendre toujours appeler le *juste*. Voilà de ces raisonnables sur lesquels notre orateur fonde ses preuves.

Oublierais-je que ce fut—et les artistes, *les sciences et les savans*. Le but de *Lycurgue* était moins de faire des honnêtes gens que des soldats, dans un pays qui en avait grand besoin, parce qu'il était peu étendu, peu peuplé. Par cette raison toutes les lois de Sparte visaient à la barbarie, à la férocité, plutôt qu'à la vertu. C'est pour arriver à ce but qu'elles étaignaient dans les pères et dans les mères les germes de la tendresse naturelle, en les accoutumant à faire périr leurs propres enfans, s'ils avaient le malheur d'être nés malfaits, faibles, où infirmes. Que de grands-hommes nous aurions perdus, si nous étions aussi barbares que les Spartiates ! C'est pour le même dessein qu'ils enlevaient les enfans à leurs parens, et les fesaient élever dans les écoles publiques, où ils les instruisaient à être voleurs et à expirer sous les coups de fouets, sans donner le moindre signe de repentir, de crainte ou de douleur. Ne croirait-

ou pas voir l'illustre *Cartouche*, ce *Lycurgue* des scélérats de Paris, donner à ces sujets des leçons d'adresse dans son art, et de patience dans les tortures qui les attendent ? *O Sparte ! ô opprobre éternel* de l'humanité ! Pourquoi t'occupes-tu à transformer les hommes en tigres ? Ta politique, digne des *Titans* tes fondateurs, (*) te donne des soldats ! D'où vient donc les Athéniens, tes voisins, si humains, si policés, t'ont-ils battu tant de fois ? D'où vient as-tu recours à eux dans les incursions des Perses ? D'où vient les oracles te forcent-ils à leur demander un général ? Insensée, tu mets tout le corps de ta république en bras, et ne lui donnes point de tête. Tu ne saurais mettre tes chefs en parallèle avec les deux *Aristomènes*, les *Alcibiades*, les *Aristides*, les *Thémistocles*, les *Cimons*, etc. enfans d'Athènes, enfans des beaux-arts, et les principaux auteurs des plus éclatantes victoires qu'ait jamais remportées la Grèce. Tu ignores donc que c'est du conducteur d'une armée que dépendent principalement ses exploits, que le général fait le soldat, et que le hasard seul a pu rendre

(*) Selon le père *Pezron.*

quelquefois heureux des généraux barbares, contre des nations surprises et sans discipline. (*f*) Mais ce héros immortel qui vous a tous effacés, qui vous a tous subjugués, et avec vous ces Perses, ces peuples de l'Orient qui vous avaient tant de fois fait trembler, ceux mêmes que vous ne connaissiez pas, et jusqu'aux Scythes si renommés pour leur ignorance, leur rusticité, et leur bravoure ; ce conquérant aussi magnanime que courageux, était-il un barbare comme vous ? était-il un disciple de *Lycurgue ;* non, certes, la férocité n'est pas capable d'une si grande élévation d'ame, elle est réservée à l'élève d'*Homère* et d'*Aristote*, au protecteur des *Appelles* et des *Phidias ;* comme on voit dans notre siècle qu'elle est encore annexée aux princes élèves des *Descartes*, des *Newtons*, les *Volfs ;* aux princes fondateurs et protecteurs des académies ; aux princes amis des savans, et savans eux-mêmes. Toute l'Europe m'entend, et je ne crains pas qu'elle désavoue ces preuves récentes, actuelles même, de l'union intime et naturelle du savoir, de la vraie valeur, et de l'équité.

(*f*) Le czar *Pierre I* est une preuve récente de cette vérité.

L'évènement marqua cette différence— qu'Athènes nous a laissés ? Il sied bien à *Socrate*, fils de sculpteur, grand sculpteur lui-même, et plus grand philosophe encore, de dire que personne n'ignore plus les arts que lui, de faire l'éloge de l'ignorance, de se plaindre que tous les gens à talens ne sont rien moins que sages. N'est-il pas lui-même une preuve du contraire ? Prêcherait-il si bien la vertu, aurait-il été le père de la philosophie, et un des plus sages d'entre les hommes, au jugement de l'oracle même, s'il avait été un ignorant ? *Socrate* fait ici le personnage de nos prédicateurs, qui trouvent leur siècle le plus corrompu de tous ceux qui l'ont précédé, *ô tempora*, *ô mores*, et qui par zèle pour les progrès de la vertu, exagèrent et les vices du temps, et l'opinion modeste qu'ils ont d'eux-mêmes.

Croit-on que s'il ressucitait—C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes ! Nous convenons que les beaux-arts amollissent cette espèce de courage qui dépend de la férocité, mais ils nous rendent d'autant plus vertueux, d'autant plus humains.

Mais les sciences—et on oublia la patrie. Rome a tort de négliger la discipline mili-

taire, et de mépriser l'agriculture, et notre orateur d'attribuer ce malheur aux sciences et aux arts. L'ignorance et la paresse en sont des causes bien naturelles.

Caton avait raison de se déchaîner contre des Grecs artificieux, subtils, corrupteurs des bonnes mœurs; mais les sciences et les arts n'ont aucune part, ni à cette corruption, ni à la colère de *Caton*, qui, lui-même était très-savant, et aussi distingué par son ardeur pour les lettres et les sciences, que par sa vertu austère, selon le témoignage de *Cicéron* cité.

Aux noms sacrés de liberté — de conquérir le monde, et d'y faire règner la vertu. Le talent de Rome a été dans les commencemens d'assembler des gens sans mœurs, des scélérats, de tendre des embûches aux peuples voisins par des fêtes et des cérémonies religieuses, que tous ces honnêtes gens ont toujours fait servir à leurs vues, et de perpétuer par-là l'espèce et les maximes de ces brigands. Devenus plus célèbres et plus connus dans le monde, il a fallu se montrer sur ce théâtre avec des couleurs plus séduisantes, sous les apparences au moins de l'honneur et de la vertu. Le peuple romain se donna donc pour le protecteur

protecteur de tous les peuples qui recherchaient son alliance, et imploraient son secours; mais le traître se fit bientôt le maître de ceux qui ne l'avaient voulu que pour ami. Voilà la vertu de Rome et de *Caton*. Qui dit conquérant, dit pour l'ordinaire injuste et barbare; cette maxime est surtout vraie pour Rome; et si cette fameuse ville a produit de grands-hommes, a montré des vertus rares, elle les a dégradées en les employant à commettre les injustices et les cruautés sans nombre, par lesquelles elle a désolé et envahi l'univers.

Quand Cynéas prit notre sénat—de commander à Rome et de gouverner la terre. On vient de voir de quelle espèce était cette vertu. Quant au particulier, s'il y avait des hommes vertueux, on a vu, au rapport de *Cicéron* même, que cette vertu était due, au moins en partie, à la culture des lettres et des sciences, puisqu'il donne le nom de très-savant à *Caton l'ancien*, et qu'il cite *Scipion l'africain*, *Lélius*, *Furius*, *etc.* les sages de Rome, comme gens distingués dans les sciences.

Mais franchissons la distance des lieux —et le mépris pire cent fois que la mort.

Cela est bon pour le discours. Il n'y a rien de pire que la ciguë, et il n'est que de vivre. On fait l'él ge de notre siècle, en le croyant assez humain pour ne point faire avaler ce breuvage mortel à *Socrate ;* mais on ne lui rend pas justice en ne le croyant pas assez raisonnable pour ne point mépriser *Socrate.* Au moins on peut être sûr que le mépris n'aurait pas été général.

Voilà comment le luxe—s'ils avaient eu le malheur de naître savans. Ils seraient nés tels qu'ils se sont rendus à force de travail ; ils seraient nés en même-temps humains, compatissans, polis et vertueux.

Que ces réflexions sont humiliantes—être mortifié ! Je ne vois pas ce qui doit nous humiler ou mortifier notre orgueil, en pensant, selon les principes de l'auteur, que nous sommes nés dans une heureuse et innocente ignorance, par laquelle seule nous pouvons être vertueux ; qu'il ne tient qu'à nous de rester dans cet état fortuné, et que la nature même a pris des mesures pour nous y conserver. Il me semble au contraire qu'une si belle prérogative que celle d'être naturellement vertueux, qu'une si grande attention de la part de la nature à nous la conserver,

doivent extrêmement flatter notre orgueil ; mais si nous pensons que nous sommes nés brutes, que nous sommes nés barbares, méchans, injustes, coupables, et que nous avons besoin d'une étude et d'un travail de plusieurs années, de toute notre vie même, pour nous rendre bons, justes et humains ; oh ! c'est alors que nous devons être humiliés de voir que par nous-mêmes nous sommes si pervers, et de ne pouvoir parvenir à être des hommes que par un travail toujours pénible, et souvent douteux.

Quoi ! la probité=de ces préjugés ? Des conséquences très-désavantageuses à l'auteur même, et à toutes nos académies ; mais heureusement les prémices du raisonnement sont très-fausses.

Mais pour concilier ces contrariétés — avec les inductions historiques. Ainsi l'auteur, pour concilier des contrariétés apparentes entre la science et la vertu, va prouver que la contrariété est réelle, ou que ces deux qualités sont incompatibles. Voilà une singulière concilation.

SECONDE PARTIE.

C'*ÉTAIT une ancienne -- l'inventeur des sciences* * La sience est *ennemie du repos* ; sans doute ; c'est par-là qu'elle est *amie de l'homme* que le repos corrompt ; c'est par-là qu'elle est la source de la vertu, puisque l'*oisiveté* est la mère de tous les vices.

* *On voit aisément l'allégorie de la fable--c'est le sujet du frontispice.* Dans la fable dont parle l'auteur, *Jupiter* jaloux des lumières et des talens de *Prométhée*; l'attache sur le Caucase. Ce fait allégorique, loin de désigner l'horreur des Grecs pour le savoir, est au contraire une preuve de l'estime infinie qu'ils fesaient des sciences et du genie inventif, puisqu'ils égalent en quelque sorte *Proméhée* à *Jupiter*, en rendant celui-ci jaloux de cet homme divin, auteur apparamment des premiers arts, de l'ébauche des sciences, l'effet du génie, de ce feu qu'il semble que l'homme ait dérobé aux Dieux. Les Romains mêmes, ces enfans de *Mars*, n'ont pu s'empêcher de rendre aux beaux-arts les hommages qui leur sont dus, et le prince de leurs poëtes défère

aux hommes qui s'y sont distingués, les premiers honneurs dans les champs Elysées.

Quique pii vates et Phœbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.
VIRGIL. ÆNEID. l. VI, v. 662.

A l'égard du frontispice, je ne vois pas la finesse de cette allégorie. Il est tout simple que le feu brûle la barbe. L'auteur veut-il dire qu'il ne faut pas plus se fier à l'homme qu'au feu ? mais il le représente nu et sortant des mains de *Prométhée*, de la nature ; et c'est, selon lui le seul état dans lequel on puisse s'y fier. Veut-il dire qu'on ne connaît pas toute la finesse de sa thèse, de son discours, qu'il faut le respecter comme le feu ? Ne pourrait-on pas, par une allégorie beaucoup plus naturelle, faire dire à l'homme céleste qui approche une torche allumée de la tête de l'homme-statue : satyre, tu l'admires, tu en es épris, parce que tu ne le connais pas ; apprends, imbécille, que l'objet de tes transports n'est qu'une vaine idole que ce flambeau va réduire en cendres.

Quelle opinion fallait-il—qu'on aime à s'en former. J'aurais conseillé à l'orateur de

substituer un autre mot à celui de *feuillette.*

L'astronomie est née de la superstition. L'Astronomie est fille de l'oisiveté et du désir de connaître ce qui est dans l'univers le plus digne de notre curiosité. Cette simple curiosité déjà bien noble par elle-même, et capable de préserver l'homme de tous les vices attachés à l'oisiveté, a encore produit dans la société mille avantages que nos calendriers, nos cartes géographiques, et l'art de naviguer attestent à quiconque ne veut pas fermer les yeux. Voyez sur l'utilité de toutes les sciences la célèbre préface que M. de *Fontenelle* a mise à la tête de l'histoire de l'académie,

L'éloquence—du mensonge. Est-ce à soutenir tous ces vices que *Démosthène* et *Cicéron* ont employé leur éloquence? Est-ce à ce détestable usage que nos orateurs, nos prédicateurs l'emploïent? Il en est qui en abusent j'en croirai l'auteur du discours sur sa parole; mais combien plus s'en trouve-t-il qui la font servir à éclairer l'esprit, et à diriger les mouvemens du cœur à la vertu? Au moins, c'est ainsi qu'en pensait l'orateur romain. Il s'y connaissait un peu. Ecoutons-le un moment sur cette matière. Il a examiné à fond la

question qui est agitée dans ce discours, par rapport à l'éloquence. Il a aussi reconnu qu'on en pouvait faire un très-mauvais usage; mais, tout bien pesé, il conclut que, de quelque côté qu'on considère le principe de l'éloquence, on trouvera qu'elle doit son origine aux motifs les plus honnêtes, aux raisonnemens les plus sages. (*g*) » Quant à » ses effets; quoi de plus noble, dit-il, de » plus généreux, de plus grand, que de se- » courir l'innocent, que de relever l'opprimé, » que d'être le salut, le libérateur, des hon- » nêtes gens, de leur sauver l'exil? Quel » autre pouvoir que l'éloquence a été capable » de rassembler les hommes jadis dispersés » dans les forêts, et les ramener de leur genre » de vie féroce et sauvage à ces mœurs hu- » maines et policées qu'ils ont aujourd'hui? » Car il a été un temps où les hommes étaient

(*g*) Sæpè et multum hoc mihi cogitavi, boni ne an mali plus attulerit hominibus et civitatibus copia dicendi, ac summum eloquentiæ studium.... si voluntas hujus rei quæ vocatur eloquentia, sive artis, sive studii, sive exercitationis cujusdam, sive facultatis à naturâ profectæ considerare principium; reperiemus id ex honestissimis causis natum, atque optimis rationibus profectum. *De Inventione.* 1, p. 5, 6, *ex edit. Glasg.*

» comme dispersés et vagabonds dans les
» champs, et y vivaient comme les bêtes
» féroces. Alors ce n'était point la raison qui
» réglait leur conduite, mais presque tou-
» jours la force, la violence. Il n'était point
» question de religion, ni de devoirs envers
» les autres hommes; on n'y connaissait point
» l'utilité de la justice, de l'équité. Ainsi
» *par l'erreur et l'ignorance, les passions*
» *aveugles et téméraires étaient seules do-*
» *minantes, et abusaient, pour s'assouvir,*
» *des forces du corps, dangereux ministres*
» *de leurs violences.* Enfin, il s'éleva des
» hommes sages, grands, dont l'éloquence ga-
» gna ces hommes sauvages; et de féroces et
» cruels qu'ils étaient, les rendit doux et vrai-
» ment humains. « (*h*) Voilà une origine et

(*h*) Quid tam porrò regium, tam liberale, tam munificum, quàm opem ferre supplicibus, excitare afflictos, dare salutem, liberare periculis, retinere homines in civitate? Quæ vis alia potuit aut dispersos homines unum in locum congregare, aut à ferâ agrestique vitâ ad hunc humanum cultum civilemque deducere? *Cicero de oratore p.* 14. Nam fuit quoddam tempus, quum in agris homines passim bestiarum more vagabantur, et sibi victu ferino vitam propagabant; nec ratione animi quidquam, sed pleraque viribus corporis

une fin de l'éloquence bien différente de celle que leur donne notre orateur français.

La géométrie, de l'avarice. Fixer les bornes de son champ, le distinguer d'avec celui du voisin ; faire, en un mot, une distribution exacte de la terre à ceux à qui elle appartient ; voilà les fonctions et l'origine de la géométrie ordinaire et pratique, et il n'y a là rien que de très-juste, et que nos tribunaux n'ordonnent tous les jours pour remédier à l'avarice et à l'usurpation. C'est donc de l'équité et de la droiture qu'est née la géométrie.

La physique, d'une vaine curiosité. La physique est née de la curiosité, soit ; mais que cette curiosité soit vaine, c'est ce que

administrabant. Nondum divinæ religionis, non humani officii ratio colebatur..... Non jus æquabile quod utilitatis haberet, acceperat. Ità propter errorem et inscitiam cæca ac temeraria dominatrix animi cupiditas, ad se explendum, viribus corporis abutebatur, perniciosissimis satellitibus... Deinde propter rationem atque orationem studiosiùs audientes, ex feris ex immanibus mites reddidit et mansuetos (vir quidam magnus et sapiens). CICERO *de Inventione*, *ibid.* *p.* 6, 7. *Edition de Glasgow.*

je ne crois pas que l'auteur pense. La société est redevable à cette science de l'invention et de la perfection de presque tous les arts qui fournissent à ses besoins et à ses commodités ; et ce qui ne doit pas être oublié, en étalant aux yeux des hommes les merveilles de la nature, elle élève leur ame jusqu'à son auteur.

Toute, et la morale même, de l'orgueil humain. Etait-ce donc par orgueil que les sages de la Grèce, les *Catons*, et ce que j'aurais dû nommer avant tous, les divins missionnaires de la morale chrétienne, prêchaient l'humilité, la vertu ?

Les sciences et les arts—devaient à nos vertus. Comme il n'y a point de doute sur l'origine des sciences et des arts, dont la plupart sont des actes ou de vertu, ou tendant à la vertu; leurs avantages sont aussi évidents.

Le défaut de leur origine—sans le luxe qui les nourrit? Le luxe est un abus des arts, comme un discours fait pour persuader le faux, est un abus de l'éloquence, comme l'ivrognerie est un abus du vin. Ces défauts ne sont pas dans la chose, mais dans ceux qui s'en servent mal.

Sans les injustices des hommes, à quoi

servirait la jurisprudence ? C'est-à-dire, si les hommes étaient nés justes, les lois auraient été inutiles ; s'ils étaient nés vertueux, on n'aurait pas eu besoin des règles de la morale. L'auteur convient donc que toutes ces sciences ont été imaginées pour corriger l'homme né pervers, pour le rendre meilleur.

Que deviendrait l'histoire—ni conspirateurs ? Elle en serait bien plus belle et bien plus honorable à l'humanité ; elle serait remplie de la sagesse des rois, et des vertus des sujets ; des grandes et belles actions des uns et des autres, et ne contenant que des faits dignes d'être admirés, et imités des lecteurs, jamais de crimes, jamais d'horreurs, elle ne pourrait jamais que plaire et conduire à la vertu, véritable but de l'histoire.

Qui voudrait, en un mot—pour les malheureux et pour ses amis ? Il n'est aucune science de contemplation stérile ; toutes ont leur utilité, soit par rapport à celui qui les cultive, soit à l'égard de la société.

Sommes-nous donc faits—par l'étude de la philosophie. Il ne faut point rester sur le bord du puits où s'est retirée la vérité, il faut y descendre et l'en tirer, comme ont fait tant de grands-hommes ; ce qu'ils ont

fait, un autre le peut faire. Cette réflexion doit encourager quiconque en a sérieusement envie.

Que de dangers ! — l'investigation des sciences ? Investigation. Je ne saurais passer à un orateur aussi châtié at aussi poli que le nôtre un terme latin de *Clénard* francisé. *Investigatio thematis.*

Par combien d'erreurs—qui de nous en saura faire un bon usage. Si tant de difficultés et d'erreurs environnent ceux qui cherchent la vérité avec les secours que leur prêtent les sciences et les arts, que deviendront ceux qui ne la cherchent point du tout ? L'auteur nous persuadera-t-il qu'elle va chercher qui la fuit, et qu'elle fuit qui la cherche ? C'est tout ce qu'on pourrait croire de l'aveugle fortune. A l'égard du bon usage de la vérité, il n'est pas, ce me semble, beaucoup plus embarassant que le bon usage de la vertu ; mais une chose qui me paraît plus embarassante, c'est le moyen de faire un bon usage de l'erreur et du vice où nous sommes plongés, sans les lumières des scieces et les instructions de la morale.

Si nos sciences sont vaines—comme un homme pernicieux. Quoi de plus laborieux qu'un

qu'un savant ? La première utilité des sciences est donc d'éviter l'oisivetè, l'ennui, et les vices qui en sont inséparables. N'eussent-elles que cet usage, elles deviennent nécessaires, puisqu'elles sont la source des vertus et du bonheur de celui qui les exerce. » Quand » les sciences ne seraient pas aussi utiles » qu'elles le sont, dit *Cicéron*, et qu'on ne » s'y appliquerait que pour son plaisir, vous » penserez, je crois, qu'il n'y a point de » délassement plus noble et plus digne de » l'homme ; car les autres plaisirs ne sont pas » de tous les temps, de tous les âges, de » tous les lieux ; celui de l'étude fait l'ali- » ment de la jeunesse, la joie des vieillards, » l'ornement de ceux qui sont dans la pros- » périté, la ressource et la consolation de » ceux qui sont dans l'adversité ; il fait nos » délices à la maison, ne nous embarasse » point quand nous sommes dehors, passe la » nuit avec nous, et ne nous quitte point » en voyage, à la campagne. « (*i*)

(*i*) Quod si non his tantus fructus ostenderetur, et si ex his studiis delectatio sola peteretur, tamen, ut opinor, hanc animi remissionem humanissimam et liberalissimam judicaretis ; nam caeterae neque temporum sunt, neque aetatum om-

Voilà la première, et pourtant la moindre utilité des sciences ; point d'oisiveté, point d'ennui, un plaisir doux et tranquille, mais perpétuel ; je dis que c'est-là leur moindre utilité ; car celle-ci ne regarde que celui qui s'y applique, et nous avons fait voir que les sciences sont l'ame de tous les arts utiles à la société, et qu'ainsi le savant le plus contemplatif en apparence est occupé du bien public.

Répondez-moi donc, — moins florissans ou plus pervers ? Oui, sans doute. L'astronomie cultivée par les géomètres, rend la géographie et la navigation plus sures ; on tire des insectes des secrets pour les arts, pour nos besoins. L'anatomie des animaux nous conduit à une plus parfaite connaissance du corps humain, et par conséquent à des principes plus surs pour le guérir ou pour le conserver en santé. La science de la physique et de la morale fait que nous sommes mieux gouvernés et moins pervers, et l'har-

nium, neque locorum. Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.

CICERO, *pro Art. poët. p.* 12.

monie d'un gouvernement où brillent toutes ces sciences, tous ces arts, est ce qui le rend florissant et redoutable.

Revenez donc sur l'importance—la substance de l'État. Il est naturel que nous en pensions encore moins mal que de ceux qui occupent leur loisir à décrier des lumières et des talens auxquels la France a peut-être encore plus d'obligation qu'à ses armes.

Que dis-je, oisif ? — O fureur de se distinguer ! que ne pouvez-vous point ? L'auteur s'attache encore ici à l'abus que des sujets pervers font d'une excellente chose. Mais s'il y a quelques-uns de ces malheureux, quelle foule d'ouvrages divins n'a-t-on pas à leur opposer, par lesquels on a renversé les idoles des païens, démontré le vrai Dieu, et la pureté de la morale chrétienne, anéanti les sophismes des génies dépravés dont parle l'orateur ? peut-on citer sérieusement, contre l'utilité des sciences, les extravagances de quelques écervelés qui en abusent ? Et faudra-t-il renoncer à bâtir des maisons, parce qu'il y a des gens assez fous pour se jeter par les fenêtres ?

C'est un grand mal—jamais ils ne vont sans lui. Le luxe et la science ne vont point

du tout ensemble. C'est toujours la partie ignorante d'un Etat qui affecte le luxe ; celui-ci est l'enfant des richesses, et son correctif est le savoir, la philosophie qui montre le néant de ces bagatelles.

Je sais que notre philosophie, — les nôtres ne parlent que de commerce et d'argent. Le luxe est un abus des richesses que corrigent les sciences et la raison ; mais il ne faut pas confondre cet abus, comme le fait l'auteur, avec le commerce, partie des arts la plus propre à rendre un Etat puissant et florissant, et qui n'entraîne pas nécessairement le luxe après elle, comme le croit l'auteur ; nous en avons la preuve dans nos illustres voisins. L'Angleterre et la Hollande ont un commerce beaucoup plus étendu et plus riche que le nôtre ; portent-ils le luxe aussi loin que nous ? Pourquoi ? c'est que le commerce, loin de favoriser le luxe, comme le croit notre orateur, le réprime au contraire. Quiconque est livré à l'art de s'enrichir et d'agrandir sa fortune, se garde bien de la perdre en folles dépenses. D'ailleurs cette passion de s'enrichir par le commerce n'est pas incompatible avec la vertu. Quelle probité, quelle fidélité admirables

règnent parmi les négocians qui, sans s'être jamais vus, et qui étant situés quelquefois aux extrémités de l'univers, se gardent une foi inviolable dans leurs engagemens ! Comparez cette conduite avec les ruses, les fourberies, les scélératesses des sauvages, entre les mains desquels ils tombent quelquefois dans leurs voyages.

L'un vous dira qu'un homme — fit trembler l'Asie. On convient avec l'auteur que les richesses dont l'usage est perverti par le luxe et la molesse, corrompent le courage. Mais tous ces défauts n'ont aucun rapport aux sciences et aux arts ; ils n'en sont pas les suites, ainsi que nous l'avons montré ci-devant. *Alexandre*, qui subjugua tout l'Orient avec trente mille hommes, était le prince le plus savant et le mieux instruit dans les beaux-arts de tout son siècle ; et c'est avec ce savoir supérieur qu'il a vaincu ces Scythes si vantés, qui avaient résisté tant de fois aux incursions des Perses, lors même que leurs armées étaient aussi nombreuses que féroces, lors même qu'elles étaient commandées par ce *Cyrus* le héros de cette monarchie.

L'empire romain — hormis des mœurs et

des citoyens. l'auteur confond par-tout la barbarie, la férocité, avec la valeur et la vertu; c'était apparemment de bien honnêtes gens que ces Goths, ces Vandales, ces Normands etc. qui ont désolé toute l'Europe qui ne leur disait mot? On voudrait nous faire entendre ici que c'est par leurs bonnes mœurs et par leurs vertus que ces peuples ont vaincu les peuples policés; mais toutes les histoires attestent que c'étaient des brigands, des scélérats, qui se fesaient un jeu, une gloire du crime, pour lesquels il n'y avait rien de sacré, et qui ont profité des divisions, des révoltes élevées au centre de ces royaumes polis, dont le moindre réuni et prévenu aurait écrasé ces misérables.

De quoi s'agit-il donc — avec celui de l'honnête. Est-ce qu'il n'est pas possible d'être honnête-homme sous un habit galonné? et faudra-t-il en porter un de toile pour obtenir cette qualité? N'ayez donc peur dans nos forêts que quand vous y rencontrerez un homme bien doré, bien monté, muni d'armes brillantes, et suivi d'un domestique en aussi bon équipage; tremblez alors pour votre vie; vous voilà au pouvoir d'un homme de l'espèce la plus corrompue, abondonné au luxe,

aux vices de toutes les espèces : mais quand vous y trouvez seul à seul un rustre vêtu de bure, chargé d'un mauvais fusil, et sortant des broussailles où il semblait cacher sa misère, alors ne craignez rien ; cette pauvreté évidente vous est un signe assuré que vous rencontrez la vertu même.

Non, il n'est pas possible—le courage leur manquerait. Sont-ce les savans qui s'occupent de *soins futiles ?* Sont-ce les gens occupés aux arts ? non certes, ce sont les riches ignorans. Cet argument prouve donc contre son auteur.

Tout artiste veut être applaudi.—Entraîne à son tour la corruption du goût. Je connais une infinité de gens qui sont passionnés pour les desseins baroques, pour la difficultueuse musique italienne qui est du même genre, pour les ouvrages connus sous le nom de gentillesses ; et qui sont néanmoins les plus honnêtes gens du monde. Leurs mœurs ne se ressentent point du tout de leur mauvais goût. Il me semble même que je ne vois aucune liaison entre le goût et les mœurs, parce que les objets en sont tous différens

Le goût se corrompt, parce que n'y ayant

qu'une bonne façon de penser et d'écrire ; de peindre, de chanter etc., et le siècle précédent l'ayant, pour ainsi dire, épuisée, on ne veut ni le copier, ni l'imiter; et par la fureur de se distinguer, on s'écarte de la belle nature, on tombe dans le ridicule et dans le baroque.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
Du cœur, de la nature, on perd l'heureux langage,
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.

GRESSET.

Dans un genre plus sérieux, les génies transcendans du siècle passé ayant enfanté et exécuté le sublime, le hardi projet de ruiner les folles imaginations des Péripatéticiens, leurs facultés, leurs vertus occultes de toutes les espèces; on a passé un demi-siècle à établir la connoissance des effets physiques sur les propriétés connues et évidentes de la matière, sur leurs causes mécaniques; comment se distinguer par du nouveau après l'établissement de principes aussi solides, aussi universels ? Il faut dire qu'ils sont trop simples et absolument insuffisans; que ces grands-hommes étaient de bonnes gens, un peu timbrés, et aussi mécaniques que leurs principes;

et que notre siècle spirituel voit, ou au moins soupçonne dans la matière des propriétés nouvelles qu'il faut toujours poser pour base de la physique, en attendant qu'on les conçoive : propriétés qui ne dépendent ni de l'étendue, ni de l'impénétrabilité, ni de la figure, ni du mouvement, ni d'aucune autre vieille modification de la matière ; propriétés, non pas *occultes*, mais *cachées*, qui élèvent cette matière à quelque chose d'un peu au-dessus de la matière, qu'on n'ose dire tout haut, et qui, dans le vrai, abaissent le physicien beaucoup au-dessous de cette qualité. Enfin nos aïeux étoient gothiques, nos pères amis de la nature, nous sommes singuliers et baroques; nous n'avions que ce parti à prendre pour ne ressembler à aucun des deux.

Mais la morale n'a aucune part à ce désordre ; on se fait un plaisir et un honneur de copier, d'imiter les vertus des grands-hommes de tous les siècles ; plus il s'en sera écoulé, plus nous en aurons d'exemples ; et tant que l'art de les inculquer, c'est-à-dire, tant que les sciences et les beaux-arts seront en vigueur, les siecles les plus reculés seront toujours les plus vertueux.

Je suis bien éloigné de penser — et de

défendre une si grande cause. L'auteur se contredit étrangement. Il veut qu'on donne de l'éducation aux femmes ; il veut qu'on les fasse sortir de l'ignorance. Il a raison, sans doute ; mais c'est contre ses principes, selon lesquels, instruire quelqu'un, et le rendre plus méchant, sont des expressions synonymes.

Que si par hasard—ou il faudra qu'elle demeure oisive. Les ouvrages admirables des le *Moine*, des *Bouchardon*, des *Adams*, des *Slodtz*, pour perpétuer la mémoire des plus grands hommes ; pour décorer les places publiques, les palais et les jardins qui les accompagnent, sont des monumens qui nous rassurent contre les vaines déclamations de notre orateur.

On ne peut réfléchir — enfin pour s'y établir eux-mêmes C'est un joli conte de fée que ce siécle d'or, et ce mélange des dieux et des hommes ; mais il n'y a plus guère que les enfans et les rhéteurs plus fleuris que solides qui s'en amusent,

Ou du moins les temples des dieux—des chapiteaux corinthiens. Les anciens n'avoient garde de penser que la culture des sciences et des arts dépravât les mœurs ; que

le talent de bâtir des villes, d'élever des temples et des palais, mît le comble aux vices; quand il nous ont représenté *Amphion* construisant les murs de Thèbes par les seuls accords de sa lyre; quand ils nous parlent avec tant de vénération des peuples qui élèvent des temples aux immortels, et des palais à la majesté des souverains légitimes.

Tandis que les commodités—dans l'ombre du cabinet. Que les sciences et les arts énervent le courage féroce, nous en convenons avec l'auteur, et c'est autant de gagné pour l'humanité et la vertu. Mais que la vraie valeur s'éteigne par les lumières des sciences et la culture des arts, c'est ce qu'on a réfuté amplement.

Quand les Goths — qu'à les affermir et les animer. C'est-à-dire, à les rendre moins féroces, à la bonne heure; mais en même temps plus humains et plus vertueux.

Les Romains ont avoué—il y a quelques siècles. L'auteur remet ici sur le tapis précisément les mêmes preuves rapportées à la première partie. Nous renvoyons donc le lecteur à la réfutation que nous y avons placée. Nous y ajouterons seulement que les Génois ont bien fait voir dans la dernière guerre que

la valeur n'était pas si éteinte en Italie, que se l'imagine l'orateur, et qu'il ne faut à ces peuples que des occasions et de grands capitaines pour faire voir à toute l'Europe qu'ils sont toujours capables des plus grandes choses.

Les anciennes républiques — la vigueur de l'ame. C'est-à-dire, la férocité.

De quel œil — la force de voyager à cheval? Et quel rapport cette vigueur du corps a-t-elle avec la vertu? Ne peut-on pas être faible, délicat, peu propre à la fatigue, à la guerre, et vertueux tout ensemble.

Qu'on ne m'objecte point — la meilleure de nos armées. Tout ce que dit là notre auteur, est très-vrai, à un peu d'exagération près, qui est une licence de l'éloquence comme de la poésie. Il est certain qu'on néglige trop l'exercice du corps en France, et qu'on y aime trop ses aises. On n'y voit plus de courses de chevaux, on n'y donne plus de prix aux plus adroits à différens exercices, on y détruit tous les jeux de paume; et c'est là l'époque des vapeurs qui ont gagné les hommes, et les ont mis de niveau avec les femmes, parce qu'ils ont commencé par s'y mettre par la nature de leurs occupations.

Oh ! que notre orateur frappe sur cet endroit-là de notre façon de vivre, je l'appuierai de mon suffrage : mais qu'il prétende en conclure que ces hommes, pour être aussi faibles, aussi vaporeux que des femmes, en sont plus dépravés, plus vicieux; c'est ce que je ne lui accorderai pas ; et fussent-ils femmes tout-à-fait, pourvu que ce soit de la bonne espèce, qui est la plus commune, sans doute, je n'en aurais que meilleure opinion de leur vertu. Qui ne sait pas que ce sexe est le dévot et le vertueux par excellence ?

Guerriers intrépides—que l'autre eût vaincu vos aïeux. Par malheur pour notre orateur, cette petite exagération vient un peu trop près de notre dernière guerre d'Italie, où tout le monde sait que nos troupes, sous M. le prince de *Conti*, ont traversé les Alpes, après avoir forcé sur la cime de ces montagnes un ennemi puissant commandé par l'un des plus braves rois du monde ; et il est plus que vraisemblable que les Alpes du temps d'*Annibal*, n'étaient pas plus escarpées qu'elles le sont aujourd'hui.

Les combats ne font pas toujours—par le fer de l'ennemi. Oh ! l'auteur a raison ; nous ne sommes pas assez robustes. Qu'on

renouvelle les jeux olympiques de toutes les espèces, qu'on renouvelle les courses de chevaux, les courses à pied, les combats d'une lutte un peu plus humaine que l'ancienne, les jeux de paume, les jeux de l'arc, de l'arbalète, de l'arquebuse, du fusil; qu'on les protège, qu'on les ordonne, qu'on y attache des privilèges, des récompenses; qu'on ajoute à cela des lois pour la sobriété; nous aurons des citoyens, des soldats aussi robustes que courageux: et si l'on continue, avec ces réformes, la culture des sciences et des arts; toutes choses fort compatibles, nous aurons des officiers capables de commander à de bons soldats; deux parties essentielles à une bonne armée.

Si la culture des sciences—au moins le corps en serait plus dispos. Fort bien. J'applaudis à la censure de l'orateur contre la plupart des éducations mal dirigées: mais gardons-nous de regarder un abus particulier, comme une dépravation générale et annexée aux sciences. *La culture des sciences est nuisible aux qualités morales?* Quelle absurdité! J'ai démontré dans plusieurs notes ci-devant placées, que la perfection des mœurs était le principal effet de cette cul-

ture des sciences : malheur aux directeurs de l'éducation de la jeunesse qui perdent de vue cet objet ! Je crois que ce désordre est très-rare ; mais fût-il encore plus commun, ce n'est pas la faute des sciences, mais celle des personnes destinées à les montrer. Les langues mêmes, la partie la moins utile de l'éducation, ne doivent jamais nous écarter de ce but. Les mots étrangers qu'on apprend, expriment sans doute des choses ; ces choses doivent être des sciences solides, et, avant tout, celle de la morale ; c'est ce qu'on a grand soin de faire dans tous les colléges, dans toutes les pensions, et ce qu'on a fait dans tous les siècles policés...

Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ,
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter silvas Academi quærere verum.

HORAT. *Epist.* 2, *l. II*, *v.* 43.

Je sais qu'il faut occuper—et non ce qu'ils doivent oublier. L'auteur a raison, et c'est ce que font aussi les maîtres, et sur-tout les pères et les mères qui ont à cœur, comme ils le doivent, l'éducation de leurs enfans. Mais si notre siècle n'est pas encore aussi parfait qu'il pourrait être; s'il est encore parmi

nous des causes de la corruption des mœurs, de la faiblesse du corps, de la mollesse; certes c'est la passion qui y règne pour les jeux sédentaires; passion que nous tenons principalement de la fréquentation des femmes frivoles qui font heureusement le plus petit nombre, et qui naît de notre complaisance pour ce sexe enchanteur; passion, qui est fille de l'oisiveté et de l'avarice, et assez amie de toutes les autres, qui remplit la tête de trente mots baroques, et vides de sens, et pour l'ordinaire aux dépens de la science, de l'histoire, de la morale, et de la nature, qu'on se fait là un honneur d'ignorer. Des esprits si mal nourris, n'ont rien à se dire, que, *baste*, *ponte*, *manille*, *comète*, etc. Les conversations en cercle, si en usage, si estimées chez nos pères, et si propres à faire paraître les talens, les bonnes mœurs, et à les former chez les jeunes personnes, sont dans ces jolies assemblées, ou muettes, ou employées à faire des réflexions sur tous les colifichets qui décorent ces dames, sur toutes les babioles rares que possèdent ces messieurs; à conter de jolies aventures, ou inventées, ou au moins bien brodées, sur le compte de son prochain.

Là vous trouvez toujours des gens divertissans,
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche,
Des oisifs de métier, et qui toujours chez eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux.

Le Joueur de REGNARD.

On sacrifie à ce plaisir perfide les spectacles les mieux ordonnés, les plus châtiés, et les plus propres à inspirer des mœurs et du goût; on y sacrifie même quelquefois ses devoirs et sa fortune. Et quelle est l'origine de ce reste de poison que les lois trop peu sévères souffrent encore dans la société? Les exercices du corps trop négligés, les sciences et les arts trop peu cultivés encore.

* *Telle était l'éducation des Spartiates— à le rendre bon, aucun à le rendre savant.* L'auteur ne met donc pas au nombre des sciences celle de la religion et de la morale; car voilà ce qu'on enseignait aux enfans des rois de Perse, et qu'on ne néglige pas d'apprendre en France aux derniers des paysans mêmes.

Astyage, en Xénophon, demande à Cyrus—qu'il me persuadât que son école vaut celle-là. Le bon *Montagne* radotait, quand il nous donnait cette histoire comme

une grande merveille. On donne tous les jours le fouet dans nos écoles aux jeunes gens qui se font entr'eux de plus petites injustices que celles-là, et l'on n'en fait pas tant de bruit; l'on ne s'avise pas d'en faire une histoire mémorable, et digne de trouver place dans un livre aussi relevé que celui de *Xénophon.*

Nos jardins sont ornés—avant même que de savoir lire. Tout ceci est encore exagéré. Les grands-hommes de la Grèce et de Rome, leurs actions vertueuses, telles que la piété d'*Enée*, la chasteté de *Lucrèce*, font partie des ornemens de nos jardins et de nos galeries, aussi bien que les métamorphoses d'*Ovide*; dans celles-ci mêmes, combien d'allégories de la meilleure morale! et ce sont pour l'ordinaire ces sujets qu'on choisit pour exposer en public.

D'ailleurs ces décorations des jardins et des galeries ne sont pas faites pour les enfans. Leurs galeries ordinaires sont les figures de la Bible, et il y là une abondante collection d'exemples des vertus.

D'où naissent tous ces abus,—d'un livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Ce texte est une pure déclamation. On ne fait point de cas d'un homme de talent qui n'est

pas honnête homme, ni d'un livre bien écrit, si l'objet en est frivole. On n'estimerait point par exemple, ce discours, quelque séduisant qu'il soit, si l'on ne sentait que le véritable but de l'auteur est, non pas d'anéantir la culture des sciences et des arts, mais d'obtenir de ceux qui s'y appliquent, de ne point en abuser, et d'être encore plus vertueux que savans.

Les récompenses—aucun pour les plus belles actions. La proposition n'est pas exactement vraie. Il y a en France beaucoup de récompenses, beaucoup de croix de chevaliers, de pensions, de titres de noblesse, etc. pour les belles actions; malgré cela je trouve, comme l'auteur, qu'il n'y en a pas encore assez, et qu'il devrait y avoir réellement des prix de morale pratique, comme il y a des prix de physique, d'éloquence, etc. Pourquoi ne pas faire marcher toutes ces sciences ensemble, comme elles y vont naturellement, et comme on le pratique dans les petites écoles, dans l'éducation donnée chez les parens? On dira, à l'honneur de ce siècle, que la vertu est plus commune que les talens; que tout le monde a de la probité, et ne fait en cela que ce qu'il doit. Ce que je sais, c'est que tout le monde s'en pique.

Qu'on me dise, — le renouvellement des sciences et des arts. L'auteur manque encore ici d'exactitude. Nous convenons qu'on caresse un peu trop en France les talens agréables; qu'une jolie voix de l'opéra, par exemple, y sera souvent plus fêtée qu'un physicien de l'académie. J'avoue qu'on y a trop d'égards pour une autre espèce d'hommes agréables, beaucoup moins utiles encore, pour ne pas dire, tout-à-fait inutiles, nuisibles même à la société. Je veux parler de cette partie du beau monde, oisive, inappliquée, ignorante, dont le mérite consiste dans la science de la bonne grâce, *des airs, des manières, et des façons;* qui se croirait deshonorée d'approfondir quelque science utile, sérieuse; qui fait consister l'esprit *à voltiger sur les matières, dont elle ne prend que la fleur;* qui met toute son étude à jouer le rôle *d'homme aimable, vif, léger, enjoué, amusant, les délices de la société, un beau parleur, un railleur agréable*, etc. (*) et jamais celui d'homme occupé du bien public, de bon citoyen, d'ami essentiel. Si l'on ne regardait le Français que de ce mauvais côté,

(*) Le Français à Londres.

somme ont la bonté de le faire quelquefois nos voisins, on pourrait dire avec M. *Gresset.*

Que nos arts, nos plaisirs, nos esprits font pitié;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties,
Et qu'à force d'esprit et de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon sens.

Le Méchant, comédie de M. GRESSET.

Mais il faut avouer que ces hommes futiles, et qui ne sont tels que parce qu'ils négligent la culture des sciences, sont beaucoup plus rares en France, que ne le croient les nations rivales de la nôtre; et qu'en général ils y sont peu estimés. . . .

Sans ami, sans repos, suspect, et dangereux,
L'homme frivole et vague est déjà malheureux,

dit le même M. *Gresset.* Enfin toute l'Europe rend cette justice à la France, qu'on y voit tous les jours honorer par des récompenses éclatantes les talens utiles, nécessaires. La remarque précédente le prouve déja; mais quoi de plus propre à convaincre là-dessus les incrédules, que ces bienfaits du roi répandus sur les membres les plus laborieux de l'aca-

démie des sciences de Paris, ces écoles publiques, ces démonstrations d'anatomie et de chirurgie fondées dans les principales villes de France; ces titres de noblesse donnés à des personnes distinguées dans l'art de guérir? Est-il quelque pays dans l'univers dont le souverain marque plus d'attention à récompenser et encourager les hommes utiles et vertueux?

Nous avons des physiciens — nous n'avons plus de citoyens; il y a là un peu de mauvaise humeur. Peut-il y avoir de meilleurs citoyens que des hommes qui passent leur vie, et altèrent même quelquefois leur santé à des recherches utiles à la société, tels que sont les physiciens, les géomètres, les astronomes? les poétes et les peintres rappellent aux hommes la mémoire de la vertu et de ses héros; et exposent les préceptes de la morale, ceux des arts et des sciences utiles, d'une façon plus propre à les faire goûter. . . .

Bientôt ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages.
Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.

En mille écrits fameux la sagesse tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
Et par-tout des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille entrèrent dans les cœurs.

BOIL.

Le musicien nous délasse de nos travaux, pour que nous y retournions avec plus d'ardeur, et souvent il célèbre ou les grandeurs de l'Etre suprême, ou les belles actions des grands-hommes, au moins voilà son véritable objet. Tous ces arts concourent donc au bien public et à nous rendre plus vertueux et meilleurs.

Ou s'il ne nous reste encore,—qui donnent du lait à nos enfans. Il est sans doute un grand nombre d'honnêtes gens à la campagne : mais il est pourtant vrai de dire que c'est là où l'on trouve en plus grand nombre le faux témoin, le rusé chicaneur, le fourbe, le voleur, le meurtrier. Nos prisons en contiennent des preuves sans réplique.

Je l'avoue, cependant—et du dépôt sacré des mœurs. La politique de ces souverains serait bien mauvaise, si la thèse de notre auteur était bonne, d'aller choisir des savans pour former une société destinée à remédier aux déréglemens des mœurs causés

par les sciences. C'était des ignorans, des rustres, des paysans, qu'il fallait composer ces académies.

Par l'attention—qu'elles reçoivent. Les académies ont cela de commun avec tous les corps d'un Etat policé, et elles ont certainement peu besoin de ces précautions ; tant les sciences et les bonnes mœurs ont coutume d'aller de compagnie.

Ami du bien, de l'ordre, et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.

M. Gresset, *ibid.*

Ces sages instructions—mais aussi des instructions salutaires. Les gens de lettres et les académies doivent bien des remercîmens à l'auteur, de la bonne opinion qu'il a des uns, et des avis qu'il donne aux autres. Mais il me semble que s'il raisonnait conséquemment à ses principes, le véritable frein des gens de lettres, des gens appliqués à des arts qui dépravent les mœurs, ne doit pas être l'espoir d'entrer dans une académie qui augmentera encore leur ardeur pour ces sources de leur dépravation; mais que ce doit être au contraire l'ignorance, et l'abandon des lettres et des académies.

académies. En indiquant à ces sociétés les objets de morale dont ils doivent faire le sujet de leur prix, l'auteur convient tacitement que c'est-là un des principaux objets des lettres; qu'ainsi il ne s'est déchaîné jusqu'ici que contre des abus qui sont étrangers à la véritable destination, et à l'usage ordinaire, des belles-lettres.

Qu'on ne m'oppose donc—à des maux qui n'existent pas. Ceci est un peu énigmatique. Selon moi, les maux qui existent sont l'ignorance et les passions déréglées, avec lesquelles les hommes naissent; les remèdes employés sont les instructions, les écoles, les académies.

Pourquoi faut-il—de tourner les esprits à leur culture. Que devient donc le compliment fait dans la page précédente à nos académies ? Je me doutais bien que notre orateur y aurait regret : il n'était pas dans ses principes.

Il semble, aux précautions—de manquer de philosophes. Il est un peu rare de voir les paysans passer dans nos académies. Il est plus commun de les voir quitter la charrue pour venir être laquais dans les villes, et y

augmenter le nombre des ignorans inutiles ; et des esclaves du luxe.

Je ne veux point hasarder — ne la supporterait pas. On la supporterait à merveille, mais elle ne serait pas favorable à l'auteur. L'agriculture n'est pas plus nécessaire pour tirer de la terre d'excellentes productions, que la philosophie pour faire faire à l'homme de bonnes actions, et pour le rendre vertueux.

Je demanderai seulement, — dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs. Notre auteur appelle ici de *grands philosophes*, ce que tout le monde appelle des monstres. Si sa thèse a besoin d'une pareille ressource, je ne puis que plaindre celui qui la soutient.

Voilà donc les hommes — l'immortalité réservée après leur trépas. Voilà les hommes qui ont éte en exécration parmi leurs concitoyens, et qui n'ont échappé à la vigilance des tribunaux, que par leur fuite et par leur retraite dans des climats où règne une licence effrénée.

Voilà les sages maximes — en âge à nos descendans. J'ai trop bonne opinion de notre orateur pour croire qu'il pense ce qu'il dit ici,

Le paganisme, — extravagance de l'esprit humain. On n'avait pas non plus éternisé sa sagesse ; et comme les bonnes choses que perpétue l'imprimerie surpassent infiniment les mauvaises, il est hors de tout doute que cette invention est une des plus belles et des plus utiles que l'esprit humain ait jamais enfantées.

Mais, grâce aux caractères — Hobbes et des Spinosa resteront à jamais. Et leurs réfutations aussi, lesquelles sont aussi solides et aussi édifiantes, que les monstrueuses erreurs de ces écrivains sont folles et dignes du nom de *rêveries.*

* *A considérer les désordres — ce serait peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre pontife.* Le parti qu'ont pris les Turcs est digne des sectateurs de *Mahomet* et de son Alcoran. Une religion aussi ridicule ne peut, sans doute, se soutenir que par l'ignorance. Le savoir est le triomphe de la vraie religion. *Origène* l'a bien fait voir aux païens ; et les *Arnauld*, les *Bossuet* aux hérétiques. L'évangile est le premier de tous les livres, sans doute ; mais ce n'est pas le seul nécessaire, et *Grégoire* le grand aurait perdu son

nom, s'il eût été capable d'une pareille sottise.

Allez, écrits célèbres, — corruption des mœurs de notre siècle. On a vu ci-devant que les siècles anciens étaient beaucoup plus corrompus. Il est vrai qu'ils n'en disent rien à la postérité ; mais la pratique presque générale des vices passait de race en race comme par tradition. Peut-on comparer ce torrent débordé et universel des passions déréglées, des siècles barbares, avec quelques poëtes libertins que laisse encore échapper notre siècle ?

Et portez ensemble — qui soient précieux devant toi. Que le Dieu tout-puissant ôte les lumières et les talens à ceux qui en abusent, qu'il anéantisse les *arts funestes* à la vertu, qu'il donne la pauvreté à ceux qui font un mauvais usage des richesses; mais qu'il répande abondamment les lumières, les talens, et les richesses, sur ceux qui savent les employer utilement : voilà la prière d'un bon citoyen et d'un homme raisonnable.

Mais si le progrès des sciences — des forces de ceux qui seraient tentés de savoir? Comme la majeure de cet argument est fausse, ces au-

teurs sont dignes de toute la reconnaissance du public, et de l'auteur même du discours, qui a mieux profité qu'un autre de leurs travaux.

Que penserons-nous — populace indigne d'en approcher. Le mot de *Sanctuaire* convient-il à un lieu où, selon l'auteur, on va corrompre ses mœurs et son goût ; je me serais attendu à toute autre expression ; et en ce cas-là qu'est-ce que l'auteur entend par cette *populace indigne d'en approcher ?* Les plus indignes d'approcher d'un lieu de corruption, sont ceux qui sont les plus capables de porter fort loin cette corruption ; ceux qui sont les plus capables de se distinguer dans ce prétendu sanctuaire ; par exemple, ceux qui ont plus d'aptitude aux sciences, plus de sagacité, plus de génie : car tous ces gens-là en deviendront d'autant plus mauvais, d'autant plus dangereux au reste de la société, selon les principes de l'auteur ; à moins qu'ici la vérité ne lui échappe malgré lui, et qu'il ne rende aux sciences l'hommage qu'il leur doit à tant d'égards. Cette dernière conjecture est très-vraisemblable.

Tandis qu'il serait à souhaiter — que la

nature destinait à faire des disciples. Oh! ma conjecture devient ici plus que vraisemblable. L'auteur reconnaît formellement la dignité et l'excellence des sciences ; il n'y veut admettre que ceux qui y sont réellement propres, et il a raison au fond ; cet abus dans les vocations est réel dans les bons principes et dans les principes ordinaires. Mais 1°. le citoyen de Genève ne raisonne pas conséquemment à sa thèse ; car puisque les sciences sont pernicieuses aux mœurs, plus ceux qui les cultiveront seront spirituels, subtils, plus ils seront méchans et à craindre ; et dans ce cas, pour le bien de la société, les stupides seuls doivent être destinés aux sciences. 2°. Cet auteur a oublié ici qu'il enveloppe les arts aussi bien que les sciences dans son anathème, et que ce fabricateur d'étoffe est un ministre du luxe. Qu'il aille donc labourer la terre. A quoi bon les étoffes ? *L'homme de bien est un athlète qui se plaît à combattre à nu.* Nous en ressemblerons mieux à la vertu dans cette simplicité ; et pourquoi tout le reste du corps ne supporterait-il pas les injures des saisons, aussi bien que le visage et les mains? Ce serait le moyen d'avoir des *guerriers ca*

pables de supporter l'excès du travail et de résister à la *rigueur des saisons et aux intempéries de l'air.*

Les Vérulams, les Descartes, et les Newtons—l'espace immense qu'ils ont parcouru. Premièrement, il n'est point vrai que les *Vérulams*, les *Descartes*, les *Newtons*, n'aient point eu de maîtres; ces grands-hommes en ont d'abord eu comme tous les autres, et ont commencé par apprendre tout ce qu'on savait de leur temps. En second lieu, de ce que des génies transcendans, tels que ceux-ci, et tant d'autres que l'antiquité n'a point nommés, ont été capables d'inventer les sciences et les arts, l'auteur veut que tous les hommes apprennent d'eux-mêmes, et sans maîtres, afin de rebuter ceux qui ne seront pas transcendans comme ces premiers; mais ce qui est possible à des génies de cette trempe, ne l'est pas pour tout autre; et si les sciences sont bonnes, ces grands-hommes ont très-bien mérité de la société de lui avoir communiqué leurs lumières; et ceux qui en éclairent les autres hommes, participent à cette action. Si au contraire les sciences sont pernicieuses, ces hommes ne sont plus dignes de l'admiration de l'auteur. Ce sont des monstres qu'il

fallait étouffer dès les premiers *efforts* qu'ils ont faits pour *franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru.* Or, ce dernier parti aurait mis le comble à l'extravagance et à la barbarie, et l'auteur a raison de regarder ces hommes divins comme les dignes *précepteurs du genre-humain.* On est charmé de voir que la vérité perce ici, comme à l'insçu de l'orateur ; il est fâcheux seulement qu'elle ne soit point d'accord avec le reste du discours.

S'il faut permettre à quelques hommes — à la gloire de l'esprit humain. Les sciences et les arts sont donc des monumens élevés à la gloire de l'esprit humain ; l'auteur ne pense donc plus qu'il sont la source de la dépravation de nos mœurs ; car assurément ils mériteraient, dans ce cas, d'être regardés comme les monumens de sa honte ; et ils n'arrachent de l'auteur un aveu tout opposé, que parce qu'ils sont les sources de la lumière et de la droiture qui fait le parfait honnête homme et le vrai citoyen.

Mais si l'on veut que — encouragement dont ils ont besoin. Voilà, ce me semble, bien des louanges épigrammatiques en faveur des génies destinés à perdre notre innocence, notre probité.

L'ame se proportionne—chancelier d'Angleterre. L'éloquence, selon l'auteur, tire son origine de l'ambition, de la haine, de la flatterie, et du mensonge ; la physique, d'une vaine curiosité ; la morale même, de l'orgueil humain ; toutes les sciences et les arts, de nos vices. Voilà de belles sources pour des consuls et des chanceliers, actuellement des objets de l'admiration de l'auteur ; ou Rome et l'Angleterre étaient là dans de bien mauvaises mains, ou les principes de l'orateur sont bien étranges.

Croit-on que si l'un n'eût occupé—l'art de conduire les peuples est plus difficile que celui de les éclairer. Toute cette page est de la plus grande beauté, comme de la plus exacte vérité ; et elle est malheureusement une contradition perpétuelle du reste de l'ouvrage.

Comme s'il était plus aisé—les peuples continueront d'être vils, corrompus, et malheureux. Voilà donc l'auteur revenu aux vérités que nous avons établies dans nos premières remarques. Les lumières et la sagesse vont donc ensemble ; les savans possèdent l'un et l'autre, puisqu'il n'est plus question que de leur donner du pouvoir, pour qu'ils

entreprennent et fassent de grandes choses. Donc la science ne dégrade pas les mœurs et le goût. Donc le parti que l'orateur a pris n'est pas juste, ni son discours solide.

Pour nous, hommes vulgaires, — nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage. Les soins que coûte l'éducation des enfans, ne prouvent que trop les peines et l'appareil, et j'ajoute les stratagêmes, qu'il faut mettre en usage pour inculquer aux hommes les principes de la morale, et former leurs mœurs. Non pas que la théorie de cette morale, de cette éducation, soit si épineuse ; mais c'est que la pratique en est des plus pénibles, et qu'on échoue encore souvent sur certains caractères, avec tout l'art que ce siècle éclairé a imaginé pour y réussir.

Tes principes ne sont-ils pas gravés — dans le silence des passions ? La supposition du silence des passions est charmante ; mais qui leur imposera silence à ces passions ? sinon des lumières bien vives sur leur perversité, sur leurs suites funestes, sur les moyens de les dompter, ou même de les éviter, en élevant l'ame à des objets plus dignes d'elle ; enfin en devenant philosophes et savans.

Voilà la véritable philosophie, — que l'un savait bien dire, et l'autre, bien faire. Pourquoi serait-il défendu de mériter ces deux couronnes à la fois ? Bien faire et bien penser sont inséparables, et il n'est pas difficile de bien dire à qui pense bien ; mais comme on n'agit pas sans penser, sans réfléchir, l'art de bien penser doit précéder celui de bien faire. Celui qui aspire donc à bien faire, doit, pour être plus sûr du succès, avoir *les lumières et la sagesse* de son côté, ce que la culture des sciences, de la philosophie, peut seule lui donner. » Si vous voulez, dit *Cicéron*, vous » former des règles d'une vertu solide ; c'est » de l'étude de la philosophie que vous devez » les attendre, ou il n'y a point d'art capable » de vous les procurer. Or, ce serait une erreur » capitale, et un manque de réflexion, de » dire qu'il n'y a point d'art pour acquérir les » talens les plus sublimes, les plus essentiels, » pendant qu'il y en a pour les plus subal- » ternes. Si donc il y a quelque science qui » enseigne la vertu ; où la chercherez-vous, » sinon dans la philosophie ? »

Sive ratio constantiæ, virtutisque ducitur, aut hæc ars est (philosophia) aut nulla omninò, per quam eas assequamur.

Nullam dicere maximarum rerum artem esse, quam minimarum sine arte nulla sit, hominum est parùm consideratè loquentium, atque in maximis rebus errantium. Si quidem est aliqua disciplina virtutis; ubi ea quæretur, quum ab hoc discendi genere discesseris. Cicero de offic. l. II, p. 10 de l'édit. de *Glasgow*.

ADDITION

ADDITION

A LA

RÉFUTATION PRÉCÉDENTE.

A Dijon, ce 15 octobre 1751.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir de Paris une brochure, où M. Rousseau réplique à une réponse faite à son discours par la voie du Mercure. Cette réponse a plusieurs chefs communs avec nos remarques, et par conséquent la réplique nous intéresse. Notre réfutation du discours en deviendra complète, en y joignant celle de cette réplique que je vous envoie, et j'espère qu'elle arrivera encore assez à temps pour être placée à la suite de nos remarques.

J'ai l'honneur d'être etc.

P. S. *Vous avez trouvé singulier qu'on ait mis en question...* Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.... *L'académie française confirme*

authentiquement votre opinion, Monsieur, en proposant pour le sujet du prix d'éloquence de l'année 1752 cette vérité à établir. .... L'amour des belles-lettres inspire l'amour de la vertu.... *C'est le droit et le devoir des cours souveraines, Monsieur, de redresser les décisions hasardées par les autres jurisdictions. M. Rousseau a senti toute la force de l'autorité de ce programme publié par la première académie du monde, en fait de belles-lettres; il a tâché de l'affaiblir, en disant que* cette sage compagnie a doublé dans cette occasion le temps qu'elle accordait ci-devant aux auteurs, même pour les sujets les plus difficiles..... *Mais cette circonstance n'infirme en rien le jugement que ce tribunal suprême porte contre la thèse du citoyen de Genève; elle peut seulement faire penser que ce sujet exige beaucoup d'érudition, de lecture, et par conséquent de temps; ce qui est vrai. D'ailleurs,* cette sage compagnie *suit l'usage de toutes les académies, quand elle propose en 1751 le sujet des prix qu'elle doit donner en 1752. Il en est même plusieurs qui mettent deux ans d'intervalle entre la publication du programme et la distribution du prix.*

RÉFUTATION

Des Observations de M. J. J. Rousseau de Genève, sur une réponse qui a été faite à son discours dans le Mercure de septembre 1751 (*).

Nous sommes d'accord avec l'illustre auteur de la réfutation insérée au Mercure, en ce que nous avons trouvé comme lui.....
1. Que M. *Rousseau*, savant, éloquent, et homme de bien tout à-la-fois, fait un contraste singulier avec le citoyen de Genève, l'orateur de l'ignorance, l'ennemi des sciences et des arts qu'il regarde comme une source constante de la corruption des mœurs.

2. Comme le respectable anonyme, nous avons pensé que le discours couronné par l'académie de Dijon est un tissu de contradictions qui décèlent, malgré son auteur, la vérité qu'il s'efforce en vain de trahir.

3. Comme le prince philosophe, aussi puissant à protéger les lettres qu'à défendre leur

(*) La réponse en question est celle du roi de Pologne que l'on trouvera ci-après.

N 2

cause ; (*a*) nous avons dit que l'orateur génevois avait prononcé un anathême trop général contre les sciences et les arts, et qu'il confondait quelques abus qu'on en fait, avec leurs effets naturels et leurs usages légitimes.

I.

Au premier article, M. *Rousseau* répond; qu'il a étudié les belles-lettres sans les connaître ; que dès qu'il s'est *apperçu du trouble*

(*a*) Voici comme l'auteur anonyme de la *réponse* au discours du citoyen de Genève se trouve désigné dans le Mercure de septembre, p. 62. » Nous « sommes fâchés qu'il ne nous soit pas permis de « nommer l'auteur de l'ouvrage suivant. Aussi « capable d'éclairer que de gouverner les peuples, « et aussi attentif à leur procurer l'abondance des « biens nécessaires à la vie, que les lumières et « les connaissances qui forment à la vertu, il a « voulu prendre en main la défense des sciences, « dont il connaît le prix. Les grands établisse- « mens qu'il vient de faire en leur faveur étaient « déjà comme une réponse sans replique au dis- « cours du citoyen de Genève, à qui il n'a pas « tenu de dégrader tous les beaux-arts. Puissent « les princes à venir, suivre un pareil exemple, « etc. »

qu'ellesjetaient dans son ame, illes a abandonnées.

Comment cet auteur ne sent-il point qu'on va lui répliquer que ce n'est point les avoir abandonnées, ou au moins l'avoir fait bien tard, que de les avoir portées au degré où il y est parvenu; que c'est même les cultiver plus que jamais que de se produire sur le théâtre des académies pour y disputer, y remporter les prix qu'elles proposent ? Le personnage que joue M. *Rousseau* dans sa réplique, n'est donc pas plus sérieux que celui qu'il affecte dans son discours.

Je me sers, dit-il, des belles-lettres pour combattre leur culture, comme les saints pères se servaient *des sciences mondaines contre les païens ; si quelqu'un*, ajoute-t-il, *venait pour me tuer, et que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me serait-il défendu, avant que de la jeter, de m'en servir pour le chasser de chez moi ?*

Les pères de l'Eglise se sont servis utilement des sciences mondaines pour combattre les païens. Donc ces sciences sont bonnes, et ce ne sont point elles que ces défenseurs de la religion méprisaient, blâmaient ; car ils n'auraient ni voulu s'en servir, ni pu le faire

si utilement : mais c'est le mauvais usage qu'en fesaient ces philosophes profanes qu'ils reprenaient avec raison.

C'est une très-belle action que de désarmer son ennemi, et de le chasser avec ses propres armes : mais M. *Rousseau* n'est nullement dans ce cas-là ; il n'a désarmé personne ; les armes dont il se sert sont bien à lui : il les a acquises par ses travaux, par ses veilles ; il semble, par leur choix et leur éclat, qu'*il* les ait reçues de *Minerve* même ; et par une ingratitude manifeste, il s'en sert pour outrager cette divinité bienfaitrice ; il s'en sert pour anéantir, autant qu'il est en lui, ce qu'il y a de plus respectable, de plus utile, de plus aimable parmi les hommes qui pensent : la philosophie, l'étude de la sagesse, l'amour et la culture des sciences et des arts ; il n'y a donc point de justesse dans l'application des exemples que M. *Rousseau* cite en sa faveur, et il est toujours singulier que l'homme savant, éloquent, qui a conservé toute sa probité, toutes ses vertus, à la reconnaissance près ; en acquérant ces talens, les emploie à s'efforcer de prouver qu'ils dépravent les mœurs des autres.

J'ajoute qu'il y a un contraste si néces-

saire entre la cause soutenue par M. *Rousseau*, et les moyens qu'il emploie pour la défendre, qu'en la gagnant même, par supposition, il la perdrait encore; car dans cette hypothèse, et selon ses principes, son éloquence, son savoir, en nous subjuguant, nous conduiraient à la vertu, nous rendraient meilleurs, et par conséquent démontreraient, contre son auteur même, que tous ces talens sont de la plus grande utilité.

II.

Que les contradictions soient très-fréquentes dans le discours du citoyen de Genève, on vient de s'en convaincre par la lecture de mes remarques. M. *Rousseau* prétend que ces contradictions ne sont qu'apparentes; que s'il loue les sciences en plusieurs endroits, il le fait sincèrement et de bon cœur, parce qu'alors il les considère en elles-mêmes, il les regarde comme une espèce de participation à la *suprême intelligence*, et par conséquent comme excellentes; tandis que dans tout le reste de son discours il traite des sciences, relativement au génie, à la capacité de l'homme; celui-ci étant trop borné *pour y faire de grands progrès*, *trop passionné*

pour n'en pas faire un mauvais usage ; il doit, pour son bien et celui des autres, s'en abstenir ; elles ne sont point proportionnées à sa nature, elles ne sont point faites pour lui, il doit les éviter toutes comme autant de poisons.

Comment ! Les sciences et les arts ne seraient *point faits pour l'homme !* M. *Rousseau* y a-t-il bien pensé ? Aurait-il déjà oublié les prodiges qu'il leur a fait opérer sur l'homme même ? Selon lui, et selon le vrai, le rétablissement des sciences et des arts a fait *sortir l'homme, en quelque manière, du néant ;* il a *dissipé les ténèbres dans lesquelles la nature l'avait enveloppé...* il l'a *élevé au-dessus de lui-même ;* il l'a porté *par l'esprit jusque dans les régions célestes ; et ce qui est plus grand et plus difficile,* il l'a fait *rentrer en soi-même, pour y étudier l'homme, et connaître sa nature, ses devoirs, et sa fin. L'Europe,* continue notre orateur, *était retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée, vivaient, il y a quelques siècles dans un état pire que l'ignorance... Il fallait une révolution pour ramener les hommes au sens commun.* Le citoyen de Ge-

nève exhorte les rois à appeler les savans à leurs conseils ; il regarde comme compagnes *les lumières et la sagesse*, et les savans comme propres *à enseigner* la dernière *aux peuples*. Les lumières, les sciences, ces étincelles de la Divinité, sont donc faites pour l'homme ; et le fruit qu'il en retire, est la vertu.

Eh ! pourquoi cette émanation de la sagesse suprême ne conviendrait-elle pas à l'homme ? Pourquoi lui deviendrait-elle nuisible ? Avons-nous un modèle à suivre plus grand, plus sublime, que la Divinité ? Pouvons-nous nous égarer sous un tel guide, tant que nous nous renfermerons dans la science de la religion et des mœurs, dans celle de la nature, et dans l'art d'appliquer celle-ci aux besoins et aux commodités de la vie ; trois espèces de connaissances destinées à l'homme par son auteur même ? Comment donc oser dire qu'elles ne sont pas faites pour lui, quand l'auteur de toutes choses a décidé le contraire ? *Il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès ;* ce qu'il y en fera, sera toujours autant d'effacé de ses imperfections, autant d'avancé dans le chemin glorieux que lui trace son créateur. *Il a trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un*

mauvais usage. Plus l'homme a de passions, plus la science de la morale et de la philosophie lui est nécessaire pour les dompter ; plus il doit aussi s'amuser, s'en distraire, par l'étude et l'exercice des sciences et des arts. Plus l'homme a de passions, plus il a de ce feu qui le rend propre à faire les découvertes les plus grandes, les plus utiles ; plus il a de ce feu principe du grand-homme, du héros, qui le rend propre aux vastes entreprises, aux actions les plus sublimes. Donc plus les hommes ont de passions, plus il est nécessaire, avantageux pour les autres, et pour eux-mêmes qu'ils cultivent les sciences et les arts.

Mais plus il a de passions, plus il est exposé à abuser de ses talens, répliquera l'adversaire.

Plus il aura de savoir, moins il en abusera. Les grandes lumières montrent trop clairement les erreurs, les abus, leurs principes, la honte attachée à tous les travers, pour que le savant qui les voit si distinctement, ose s'y livrer. M. *Rousseau* dans ses observations convient que les vrais savans n'abusent point des sciences ; puisque, de son aveu, elles sont sans danger quand on

les possède vraiment, et qu'il n'y a que ceux qui ne les possèdent pas bien, qui en abusent, on ne saurait donc les cultiver avec trop d'ardeur ; et ce n'est pas la culture des sciences qui est à craindre, selon Mr. *Rousseau* même, mais au contraire le défaut de cette culture, la culture imparfaite, l'abus de cette culture. Voilà où se réduit la défense de cet auteur lorsqu'on l'analyse ; et l'on voit que la distinction imaginée pour sauver les contradictions de son discours, est frivole ; et que ni cette pièce, ni les observations qui viennent à l'appui, ne donnent pas la moindre atteinte à l'utilité si généralement reconnue des sciences et des arts, tant pour nous procurer nos besoins, nos commodités, que pour nous rendre plus gens de biens.

III.

Le citoyen de Genève exclut de la société toutes les sciences, tous les arts, sans exception ; il regarde l'ignorance la plus complète comme le plus grand bien de l'homme, comme le seul asyle de la probité et de la vertu, et en conséquence il oppose à notre siècle poli par les sciences et les arts, les mœurs des sauvages de l'Amérique, les mœurs des peuples

livrés à la seule nature, au seul instinct. M. *Rousseau* dans ses observations déclare qu'il n'a garde de tomber dans ce défaut; qu'il admet la théologie, la morale, la science du salut enfin; mais il n'admet que celles-là, *porrò est unum necessarium;* et il regarde toutes les autres sciences, tous les autres arts, comme inutiles, comme pernicieux au genre humain, non pas en eux-mêmes, mais par l'abus qu'on en fait, et parce qu'on *en abuse toujours.* Il paroît dans son discours, qu'il met le luxe au nombre de ces abus : ici c'est au contraire le luxe qui enfante les arts, et la *première source du mal est l'inégalité* des conditions, la distinction *de pauvre et de riche.*

§. I. Je me garderai bien d'établir sérieusement la nécessité de cette inégalité des conditions, qui est le lien le plus fort, le plus essentiel de la société. Cette vérité triviale saute aux yeux du lecteur le moins intelligent. Je suis seulement fâché de voir ici, comme dans le discours du citoyen de Genève, qu'un orateur de la volée de M. *Rousseau*, ose porter au sanctuaire des académies, des paradoxes que *Molière* et *Deslile* ont eu la prudence de ne produire que par la bouche du Misanthrope

et d'Arlequin sauvage, et comme des travers ou comme des singularités propres à nous faire rire. Revenons au sérieux que mérite le sujet qui nous occupe.

L'exception que fait ici M. *Rousseau* en faveur de la théologie, de la morale, etc. est déjà une demi-rétractation de sa part ; car la science de la théologie, celle de la morale et du salut, sont des plus sublimes, des plus étendues ; elles sont inconnues aux sauvages, et l'on ne s'avisera jamais de regarder comme un ignorant celui qui en sera parfaitement instruit. Les *Athanase*, les *Chrysostôme*, les *Augustin*, font encore l'admiration de notre siècle par ce seul endroit. Nous venons de voir, il n'y a qu'un moment, que M. *Rousseau* attribue au renouvellement des sciences et des arts la science de la morale ; car celle-ci est l'art de *rentrer en soi-même pour y étudier l'homme et connaître sa nature, ses devoirs, et sa fin ; merveilles qui*, de son aveu, *se sont renouvelées avec les sciences.* Or, cette partie des arts étant essentielle à tous les hommes, il en résulte que notre orateur sera forcé d'avouer que le rétablissement des sciences a procuré à toute la race humaine, cette utilité si importante qu'il s'efforce ici de

rendre indépendante, et très-séparée de ces sciences, incompatible même avec elles.

Quant à la science du salut, prise dans son sens le plus étendu, dans ceux qui sont destinés à l'enseigner aux autres, à la défendre, et telle que la possédaient les grands-hommes que je viens de citer, dignes modèles pour ceux de notre siècle; tout le monde sait qu'elle suppose la connaissance des langues savantes, celle de la philosophie, celle de l'éloquence, celle enfin de toutes les sciences humaines, puisque ce sont les hommes qu'il est question de sauver; et que l'art de leur inculquer les vérités nécessaires à ce sublime projet, doit employer tous les moyens connus d'affecter leurs sens et de convaincre leur raison.

Sont-ce des savans, dit M. *Rousseau*, que Jésus-Christ a choisis pour répandre sa doctrine dans l'univers? Ne sont-ce pas des pêcheurs, des artisans, des ignorans?

Les apôtres étaient réellement des ignorans, quand Dieu les a choisis pour missionnaires de sa loi, et il les a choisis tels exprès pour faire éclater davantage sa puissance; mais quand ils ont annoncé, prêché, cette doctrine du salut, peut-on dire qu'ils étaient des ignorans? Ne sont-ils pas au contraire un exem-

ple authentique, par lequel Dieu déclare à l'univers que la science du salut suppose les connaissances, même les connaissances humaines les plus universelles, les plus profondes? L'Être suprême veut faire d'un artisan, d'un pêcheur, un chrétien, un sectateur, et un prédicateur de l'évangile; voilà que l'Esprit saint anime cet artisan, et le transforme en un homme extraordinaire, qui parle d'abord les langues connues, et qui par la force de son éloquence, convertit dans un seul sermon trois mille ames. On sait ce que suppose une éloquence si persuasive, si victorieuse, au milieu d'un peuple endurci au point d'être encore aujourd'hui dans les ténèbres à cet égard. L'éloquence de nos jours ne mérite vraiment ce nom qu'autant qu'elle rassemble l'ordre et la solidité du géomètre, avec la justesse et la liaison exacte des argumens du logicien, et qu'elle les couvre de fleurs; qu'autant qu'elle remplit cet excellent canevas de matériaux bien assortis, pris dans l'histoire des hommes, dans celle des sciences, dans celle des arts, dont les détails les plus circonstanciés deviennent nécessaires à un orateur. Qui a jamais douté que l'art oratoire fût celui de tous qui suppose, qui exige les plus vastes

connaissances? Et qui croira que l'éloquence sortie des mains de Dieu, et donnée aux apôtres pour la plus grande, la plus nécessaire, de toutes les expéditions, ait été inférieure à celle de nos rhéteurs? La grâce, et les prodiges, dira-t-on, ont suppléé à l'éloquence. La grâce et les prodiges ont, sans doute, la principale part à un ouvrage que jamais la seule éloquence humaine n'eût été capable d'exécuter; mais il n'est pas moins constant, par l'Écriture, que les saints missionnaires de l'évangile animés de l'esprit de Dieu, possédaient cette éloquence divine, supérieure à toute faculté humaine, digne enfin de l'esprit qui est la source de toutes les lumières. Toutes les nations étaient frapées d'étonnement (*b*) de voir et d'entendre de simples artisans israélites, non-seulement parler toutes les langues, mais encore posséder tout-à-coup la science de l'écriture-sainte, l'expliquer et l'appliquer d'une façon frapante au sujet de leur mission, discourir enfin avec le savoir, le feu, et l'enthousiasme des prophètes (*c*).

(*b*) Stupebant autem omnes et mirabantur.

(*c*) Effundam de spiritu meo super omnem carnem, et prophetabunt filii vestri, etc. *Act. apost. cap.* 2.

En supposant donc qu'il fût exactement vrai que la science du salut fût l'unique qui dût nous occuper, on voit que cette science renferme, exige, toutes les autres connaissances humaines. Les savans pères de l'Eglise nous en ont donné l'exemple; et *St. Augustin* nous dit expressément, *qu'il serait honteux et de dangereuse conséquence, qu'un chrétien, se croyant fondé sur l'autorité des saintes écritures, raisonnât si pitoyablement sur les choses naturelles, qu'il en fût exposé à la dérision et au mépris des infidelles* (*d*).

Mais quoique la science du salut soit la première, la plus essentielle de toutes, les plus rigoureux casuistes conviendront qu'elle n'est pas l'unique nécessaire. Et que deviendrait la société? que deviendrait même chaque homme en particulier, si tout le monde se fesait chartreux, ermite? Que deviendrait le petit nombre qu'il y a aujourd'hui de ces soli-

(*d*) Turpe est autem et nimis perniciosum, ac maximè cavendum, ut christianum de his rebus (physicis) quasi secundum christianas litteras loquentem, ita delirare quilibet infidelis audiat, ut (quemad modum dicitur) toto cælo errare conspiciens risum tenere vix possit. *De Genes. ad litt.* L. 1, c. 19.

taires uniquement occupés de leur salut, si d'autres hommes ne travaillaient à les loger, à les meubler, à les nourrir, à les guérir de leurs maladies? C'est donc pour eux, comme pour nous, que travaillent les laboureurs, les architectes, les menuisiers, serruriers, etc. C'est donc, pour eux, comme pour nous, que les manufactures d'étoffes, de verres, de faïence, s'élèvent et produisent leurs ouvrages; que les mines de fer, de cuivre, d'étain, d'or et d'argent, sont fouillées et exploitées. C'est donc pour eux, comme pour nous, que le pêcheur jette ses filets; que le cuisinier s'instruit de l'art d'apprêter les alimens; que le navigateur va dans les différentes parties de la terre chercher le poivre, le clou de girofle, la casse, la manne, la rhubarbe, le quinquina. Nous manquerions donc tous des choses les plus nécessaires à la vie, et à sa conservation, si nous n'étions uniquement occupés que de l'affaire de notre salut, et nous retomberions dans un état pire que celui des premiers hommes, des Sauvages; *dans un état pire* que cette barbarie que le citoyen de Genève trouve déjà *pire que l'ignorance.*

Le peuple heureux est celui qui ressemble

à la république des fourmis, dont tous les sujets laborieux s'empressent également à faire le bien commun de la société. Le travail est ami de la vertu, et le peuple le plus laborieux doit être le moins vicieux. Le plus vaste, le plus noble, le plus utile des travaux, le plus digne d'un grand Etat, est le commerce de mer, qui nous débarrasse de notre superflu, et nous l'échange pour du nécessaire; qui nous met à même de ce que tous les peuples du monde ont de beau, de bon, d'excellent; qui nous instruit de leurs vices et de leurs ridicules, pour les éviter, de leurs vertus et de leurs sages coutumes, pour les adopter: les sciences mêmes et les arts doivent les plus grandes découvertes à la navigation, qui leur rend avec usure ce qu'elle en emprunte. Dans la guerre, comme dans la paix, la marine est un des plus grands ressorts de la puissance d'un peuple. Ses dépenses sont immenses, mais elles ne sortent point de l'Etat, elles y rentrent dans la circulation générale; elles n'apportent donc aucune diminution réelle dans ses finances. Que nos voisins sentent bien toutes ces vérités, et qu'ils savent en faire un bon usage! France si avan-

tageusement située pour communiquer avec toutes les mers, avec toutes les parties du monde, cet objet est digne de tes regards. Fais des conquêtes sur *Neptune*, par ton habileté à dompter ses caprices ; elles te resteront, ainsi que les sommes immenses dont tes armées nombreuses enrichissent souvent les peuples étrangers, quelquefois tes propres ennemis.

Je sais bien, dit M. *Rousseau*, que la politique d'un Etat, que les commodités, (il n'a osé ajouter) et les besoins de la vie, demandent la culture des sciences et des arts : mais je soutiens qu'en même-temps ils nous rendent malhonnêtes gens.

Nous avons amplement prouvé le contraire dans le cours de cette réfutation : nous ajouterons ici que loin que la probité, l'affaire du salut, aient de l'incompatibilité avec la culture des sciences, des arts, du commerce, avec une ardeur pour le travail répandue sur tous les sujets d'un Etat ; je pense au contraire, que l'honnête homme, le chrétien, est obligé de se livrer à tous ces talens.

Peut-on faire son salut sans remplir tous ses devoirs ? Et les devoirs de l'homme en

société se bornent-ils à la méditation, à la lecture des livres saints, et à quelques exercices de piété ? Un boulanger qui passerait la journée en prières, et me laisserait manquer de pain, ferait-il bien son salut ? Un chirurgien qui irait entendre un sermon, plutôt que de me remettre une jambe cassée, ferait-il une action bien méritoire devant Dieu ? Les devoirs de notre état font donc partie de ceux qui sont essentiels à l'affaire de notre salut, et la nécessité de tous ces états est démontrée par les besoins pour lesquels ils ont été inventés.

Je conviendrai de la nécessité et de l'excellence de tous ces arts utiles, dira M. *Rousseau*, mais à quoi bon les belles lettres ? à quoi bon la philosophie, qu'à flatter, qu'à fomenter l'orgueil des hommes ?

Dès que vous admettez la nécessité des manufactures de toutes espèces, pour nos vêtemens, nos logemens, nos ameublemens ; dès que vous recevez les arts qui travaillent les métaux, les minéraux, les végétaux, nécessaires à mille et mille besoins ; ceux qui s'occupent du soin de conserver, de réparer notre santé : vous ne sauriez plus vous passer de la mécanique, de la chimie, de la phy-

sique, qui renferment les principes de tous ces arts, qui les enfantent, les dirigent, et les enrichissent chaque jour; dès que vous convenez de la nécessité de la navigation, il vous faut des géographes, des géomètres, des astronomes. Eh ! comment pourrez-vous disconvenir de la nécessité de tous ces arts, de toutes ces sciences, de leur liaison naturelle, et de la force réciproque qu'ils se prêtent ? Dès que vous voulez bien que les hommes vivent en société, et qu'ils suivent des lois, il vous faut des orateurs qui leur annoncent et leur persuadent cette loi; des poëtes moraux même, qui ajoutent à la persuasion de l'éloquence les charmes de l'harmonie plus puissante encore.

§. II. Nous avons défendu la nécessité, l'utilité de toutes les sciences, frondées par le citoyen de Genève, réprouvées avec quelques exceptions par les observations de M. *Rousseau*. Examinons maintenant l'abus qu'il prétend qu'on en fait.

Nous convenons qu'on abuse quelquefois des sciences. M. *Rousseau* ajoute *qu'on en abuse beaucoup*, et même *qu'on en abuse toujours*.

Il suffirait de s'appercevoir que M. *Rous-*

seau est réduit, dans sa justification, à soutenir que les sciences font toujours du mal, qu'on en *abuse toujours*, pour sentir combien sa cause est désespérée. Vis-à-vis de tout autre, la seule citation de cette proposition en ferait la réfutation; mais les talens de M. *Rousseau* donnent de la vraisemblance et du crédit à ce qui en est le moins susceptible, et il mérite qu'on lui marque ces égards, en étayant de preuves les vérités mêmes qui n'en ont pas besoin.

Un abus constant et général des sciences doit se démontrer; 1°. par le fait; 2°. par la nature même des sciences, considérées en elles-mêmes, ou prises relativement à notre génie, à nos talens, à nos mœurs. Or, l'auteur convient que les sciences sont excellentes en elles-mêmes, et nous avons prouvé, article II, que relativement à nous-mêmes, elles n'ont rien d'incompatible avec les bonnes mœurs; qu'elles tendent, au contraire, à nous rendre meilleurs : il ne nous reste donc qu'à examiner la question de fait.

Pour démontrer que les sciences et les arts dépravent les mœurs, ce n'est pas assez que de nous citer des mœurs dépravées dans un siècle savant; ce ne serait même pas assez

que de nous citer des savans sans probité : il faut prouver que c'est de la science même que vient la dépravation, et j'ose avancer qu'on ne le fera jamais.

1°. Parce que la plupart des exemples de dissolution des mœurs qu'on peut citer, n'ont aucune liaison avec les sciences et les arts, quelques familiers qu'ils aient été dans les siècles, ou aux personnes, objets de ces citations. 2°. Parce que ceux mêmes qui ont abusé de choses aussi excellentes, n'ont eu ce malheur que par la dépravation qu'ils avaient dans le cœur, bien avant qu'ils fissent servir leurs talens acquis à la manifester au dehors.

Quoi de plus méchant et de plus éclairé tout-à-la-fois que *Néron?* Quel siècle plus poli que le sien ? Ce doit être ici, ou jamais, le triomphe de l'induction du citoyen de Genève. Mais quoi ! osera-t-il dire que c'est aux lumières, aux talens, de *Néron*, ou de son siècle, que sont dues toutes les horreurs dont ce monstre a épouvanté les Romains ? Qu'il nous fasse donc remarquer quelques traits de ces rares talens, dans l'art de faire égorger ses amis, son précepteur, sa mère : qu'il nous fasse donc appercevoir quelque liaison

liaison entre cette barbarie qui éteignit en lui tous les sentimens de la nature, de l'humanité, de la reconnaissance, et ces lumières sublimes et précieuses, qu'il tenait des leçons du philosophe le plus spirituel et le plus homme de bien de son siècle. Il est trop évident que *Néron*, dans ses beaux jours, est un jeune tigre, que l'éducation, les sciences, et les beaux-arts tiennent enchaîné, et apprivoisent en quelque sorte; mais que sa férocité naturelle n'étant qu'à demi éteinte par tant de secours, se rallume avec l'âge, les passions, et le pouvoir absolu; le tigre rompt sa chaîne, et libre alors comme dans les forêts, il se livre au carnage pour lequel la nature l'a formé. *Néron* tyran et cruel est donc le seul ouvrage d'une nature barbare et indomptable, et non celui des sciences et des arts, qui n'ont fait que retarder, et peut-être même diminuer les funestes ravages de sa férocité. Ce que je dis ici de *Néron* est général. Pour être méchant, il n'y a qu'à laisser agir la nature, suivre ses instincts: pour être bon, bienfesant, vertueux, il faut se replier sur soi-même; il faut penser, réfléchir; et c'est ce que nous font faire les sciences et les beaux-arts.

Que ceux qui ont abusé réellement des sciences et des arts, ne l'aient fait que par une dépravation qu'ils tenaient de la nature, et qui ne vient point du tout de cette culture ; c'est ce qui est évident à quiconque fait attention au but des sciences et des arts, qu'on nous permettra de rappeler ici. Le premier de tous, objet de la science, de la religion, et des mœurs, est de régler les mouvemens du cœur à l'égard de DIEU et du prochain : le second, qui est l'objet de la science de la nature, est de donner à l'esprit la justesse et la sagacité nécessaires dans les recherches et les raisonnemens qu'exige cette science qui en elle-même est l'étude des ouvrages du Créateur, et nous représente sans cesse sa grandeur, sa puissance, sa sagesse, en même-temps qu'elle nous offre les fonds où nous puisons de quoi pourvoir à nos nécessités. Enfin, le troisième but, objet particulier des arts, est de réduire en pratique la théorie précédente, et de travailler à nous procurer les besoins et les commodités de la vie.

Comment prouvera-t-on que des talens faits pour former le cœur au bien, à la vertu, diriger l'esprit à la vérité, et exercer

les forces du corps à des travaux nécessaires et utiles, fassent tout le contraire de leur destination ? Sans une nature dépravée à l'excès, comment abuser de moyens si précieux et faits exprès pour nous conduire à des fins si louables ? Et n'est-il pas visible que c'est cette dépravation antécédente, et non ces moyens, qui sont les causes de ces abus quand ils arrivent ? Qu'enfin, ce ne sont pas les sciences et les arts qui ont dépravé les mœurs de ces malheureux, mais, au contraire, leurs mœurs naturellement perverses, qui ont corrompu leur savoir, leurs talens, ou leurs usages légitimes.

M. *Rousseau* convient de l'utilité de la science de la religion et des mœurs : c'est donc contre celle de la nature, et des arts qui en font l'application, que portent ses déclamations.

En vain oppose-t-on à M. *Rousseau* que la nature développée nous offre de toutes parts les merveilles opérées par le Créateur, nous élève vers ce principe de toutes choses, et en particulier de la religion et des bonnes mœurs. En vain les doctes compilations des *Niluwentyt*, des *Derham*, des *Pluche*, etc. ont réuni ce tableau sous

un seul coup-d'œil, et nous ont fait voir que la nature est le plus grand livre de morale, le plus pathétique, comme le plus sublime dont nous puissions nous occuper. M. *Rousseau* est surpris qu'il faille étudier l'univers pour en admirer les beautés : proposition de la part d'un homme aussi instruit, presque aussi surprenante que l'univers même, bien étudié ; il ne veut pas voir que l'Ecriture qui célèbre le Créateur par les merveilles de ses ouvrages, qui nous dit d'adorer sa puissance, sa grandeur, et sa bonté dans ses œuvres, nous fait par-là un précepte d'étudier ces merveilles. Il prétend *qu'un laboureur qui voit la pluie et le soleil tour-à-tour fertiliser son champ*, en sait assez pour *admirer, louer, et bénir la main dont il reçoit ces grâces*. Mais si ces pluies noient ses grains, si le soleil les consume et les anéantit, en saura-t-il assez pour se garantir des murmures et de la superstition? Y pense-t-on, quand on borne les merveilles de la nature à ce qu'elles ont de plus commun, de moins touchant, pour qui les voit tous les jours ; à ce qu'elles ont de plus équivoque à la gloire de son auteur? Qu'on transporte ce laboureur ignorant dans les sphères célestes

dont *Copernic*, *Kepler*, *Descartes*, et *Newton*, nous ont exposé l'immensité et l'harmonie admirable ; qu'on l'introduise ensuite dans cet autre univers en miniature, dans l'économie animale, et qu'on lui développe cet artifice au-dessus de toute expression, avec lequel sont construits et combinés tous les organes des sens et du mouvement : c'est-là où il se trouvera saisi de l'enthousiasme de *St Paul*, élevé au troisième ciel ; c'est-là qu'il s'écriera avec lui : ô richesses infinies de l'Etre suprême ! ô profondeur de sa sagesse ineffable ! que vous rendez visibles l'existence et la puissance de votre auteur ! que vous me pénétrez des vérités qu'il m'a révélées, de la reconnoissance, de l'adoration, et de la fidélité, que je lui dois !

J'avoue, dit M. Rousseau, *que l'étude de l'univers devrait élever l'homme à son créateur*; *mais elle n'élève que la vanité humaine*... Elle fomente son *incrédulité*, son impiété. *Jamais le mot impie d'Alphonse X, ne tombera dans l'esprit de l'homme vulgaire; c'est à une bouche savante que ce blasphême était réservé.*

Le mot d'*Alphonse X* surnommé *le Sage*, n'a du blasphême que l'apparence ; c'est

une plaisanterie très-déplacée, à la vérité, par la tournure de l'expression : mais le fond de la pensée qui est la seule chose que Dieu examine, et qu'il faut seule examiner quand il est question de Dieu, n'est uniquement qu'une censure énergique du système absurde de *Ptolomée*, et par conséquent l'éloge du vrai plan de l'univers et de son auteur, dont *Alphonse le Sage* était trop sincère adorateur pour concevoir le dessein extravagant de l'outrager. Les vastes lumières découvrent les absurdités que l'imagination des hommes prête à la nature ; mais cette découverte est toute à la honte des hommes qui se sont trompés, elle ne peut pas réjaillir sur les œuvres du Tout-puissant ; la sagesse suprême est le garant de leur perfection, elle est à l'épreuve de tous les examens. Que les sciences s'épuisent à les mettre au creuset ; les vaines opinions des hommes s'y dissiperont en fumée comme les marcassites ; les vérités divines y deviendront de plus en plus brillantes comme l'or le plus pur, parce que les sciences sont autant de rayons de la Divinité. Malheur donc aux religions qui n'en peuvent supporter les épreuves, et auxquelles elles sont contraires ! La vraie en re-

çoit une splendeur nouvelle, et n'en diffère que parce qu'elle les surpasse, comme le soleil même est supérieur à un petit nombre de rayons qui en émanent entre les nuages qui nous environnent. Nous ne disconviendrons pas néanmoins qu'on ne puisse en abuser; les hérésies, les schismes sans nombre, le prouvent assez; ces preuves n'ont point échappé à M. *Rousseau*, elles s'offrent d'elles-mêmes à un citoyen de Genève; et un homme aussi versé dans les belles-lettres n'est pas moins instruit des désordres qui suivent une littérature licencieuse.

Mais M. *Rousseau* ne veut pas s'appercevoir qu'il retombe toujours sur l'abus des sciences, sur ce qu'elles font quelquefois entre les mains des méchans; et non pas sur *ce qu'elles doivent faire*, et sur ce qu'elles font en effet, quand leur but est suivi, quand il n'y a qu'elles qui ont part à l'action, quand elles ne sont pas surmontées par une nature dépravée, sur le compte de laquelle l'équité demande qu'on mette ces abus.

Pour l'honneur de l'humanité, efforçons-nous encore de diminuer, s'il est possible, le nombre de ces méchans, de ces malheureux, qui abusent de talens aussi précieux.

Disons que la plupart de ceux-mêmes qui ont abusé de leur plume, ont plus donné dans le libertinage de l'esprit que dans celui du cœur, ou qu'au moins ce dernier déréglement n'a pas été jusqu'à détruire leur probité. *Epicure* était le philosophe le plus sobre et le plus sage de son siècle; *Ovide* et *Tibulle* n'en étaient pas moins honnêtes gens pour être amoureux. On n'a jamais taxé de mœurs infâmes les *Spinosa*, les *Bayle*, quoique leur religion fût ou monstrueuse ou suspecte. Le citoyen de Genève conviendra sans doute, qu'il est une probité commune à toutes les religions, à toutes les sectes; et il a bien compris que c'est de celle-là qu'il est question dans le sujet proposé par notre académie; sans quoi il n'aurait pas été décent d'introduire sur la scène les Romains et les Grecs, les Schytes, les Perses, et les Chinois, etc. Dira-t-on que ces écrits licencieux produiront plus de désordres dans ceux qui les lisent que dans leurs propres auteurs? Ce paradoxe n'est pas vraisemblable. La corruption n'est jamais pire qu'à sa source, et ne peut que s'affaiblir en s'en éloignant. Or, si les ouvrages cités ne doivent pas leur naissance à une dépravation

capable de détruire la probité, vraisemblablement ils ne la porteront pas ailleurs à de plus grands excès, ou bien ils y trouveront déjà dans la nature le fond de ces désordres.

Mais nous revenons volontiers à une rigueur plus sage, plus judicieuse, plus conforme à la doctrine la plus saine : nous convenons qu'il vaudrait beaucoup mieux que tous ces auteurs ne fussent jamais nés ; que la vraie probité est inséparable de la vraie religion et de la morale la plus pure ; et qu'enfin leurs ouvrages sont des semences à étouffer par de sages précautions, et par la multitude des livres excellens qui sont les antidotes de ces poisons, enfantés par une nature dépravée, et préparés par des talens pervertis. Heureusement les antidotes ne nous manquent point, et sont en nombre beaucoup supérieurs aux poisons. Ne perdons point de vue notre preuve de fait contre l'abus que M. *Rousseau* prétend qu'on fait *toujours* des sciences.

Personne ne reconnaît le savant au portrait odieux qu'en fait M. *Rousseau*. Ce caractère d'orgueil et de vanité qu'il lui prête, me rappelle ces pieux spéculatifs qui se re-

gardant comme les élus du Très-haut, jetent sur tout le reste de la terre, criminelle à leurs yeux, des regards de mépris et d'indignation; mais je ne reconnais point là le savant.

Peut-être cette peinture irait-elle encore assez bien à ces prétendus philosophes de l'ancienne école, dont toute la science consistait en mots, la plupart vides de sens; et qui passant leur vie dans les disputes les plus frivoles, mettaient leur gloire et leur orgueil à terrasser un adversaire, ou à éluder es argumens par des distinctions scolastiques aussi vaines que ceux qui les imaginaient. Mais peut-on appliquer à notre siècle tous les désordres, toutes les extravagances, de ces anciennes sectes? Peut-on accuser d'orgueil, de vanité, nos physiciens, nos géomètres, uniquement occupés à pénétrer dans le sanctuaire de la nature? La candeur et l'ingénuité des mœurs est une vertu qui leur est comme annexée. Notre physique ramenée à ses vrais principes par *Descartes*, étayée de la géométrie par le même physicien, par *Newton*, *Huyghens*, *Leibnitz*, de *Mairan*, et par une foule de grands-hommes qui les ont suivis, est devenue une science sage et solide. Pourquoi nous opposer ici le dénom-

brement des sectes ridicules des anciens philosophes ? Pourquoi nous citer les orgueilleux raisonneurs de ces siècles reculés, puisqu'il s'agit ici du renouvellement des lettres, puisqu'il s'agit de notre siècle, de nous enfin ? Qu'on ouvre cette physique, ce trésor littéraire aussi immense qu'irréprochable ; ces annales de l'académie des sciences et des belles-lettres de Paris, de celle de Londres ; c'est-là qu'il faut nous montrer qu'on abuse toujours des sciences, proposition réservée à M. *Rousseau* et à notre siècle curieux de se singulariser. Qu'on examine la conduite des hommes savans qui ont composé et qui composent ces corps célèbres ; les *Newton*, les *Mariotte*, les de l'*Hospital*, les *Duhamel*, les *Regis*, les *Cassini*, les *Morin*, les *Mallebranche*, les *Parent*, les *Varignon*, les *Fontenelle*, les *Réaumur*, les *Despréaux*, les *Corneille*, les *Bossuet*, les *Fénélon*, les *Racine*, les *Pelisson*, les *la Bruyère*, etc. Que serait-ce si nous joignions à ces hommes illustres, les membres et les ouvrages distingués de ces sociétés respectables qui ont produit les *Riccioli*, les *Kircher*, les *Petau*, les *Porée*, les *Mabillon*, les *Dacheris*, les *Lami*, les *Regnault* ? etc. Si nous y ajoutions les grands-hommes

qui, sans être d'aucune société, n'en étaient ni moins illustres par leur savoir, ni moins respectables par leur probité, tels que les *Kepler*, les *Grotius*, les *Gassendi*, les *Alexandre*, les *Dupin*, les *Pascal*, les *Nicole*, les *Arnaud*? etc. Qu'on nous montre dans la foule de ces savans, et en particulier dans celle des académiciens qui se sont succédés l'espace de près d'un siècle, les mœurs déréglées, l'orgueil, et tous les désordres, que M. *Rousseau* prétend qui suivent la culture des sciences, et qui la suivent toujours. Si sa proposition est vraie, les volumes et les hommes que je viens de citer, fourniront à cet orateur une ample moisson de preuves et de lauriers ; mais si ces livres sont les productions les plus précieuses, les plus utiles qu'aient enfantées tous les siècles précédens; mais si tous ces savans sont de tout le siècle où ils ont vécu, les moins orgueilleux, les plus vertueux, les plus gens de bien, il faut avouer que la cause de notre adversaire est la plus absurde qu'on ait jamais osé soutenir.

Si nous n'appréhendions pas que M. *Rousseau* n'imputât les citations historiques à étalage d'érudition, et ne se réservât cette espèce

espèce de preuve, comme un privilège qui lui est propre, nous fouillerions à notre tour, dans ce dixième siècle et les suivans, où *le flambeau des sciences cessa d'éclairer la terre, où le clergé lui-même demeura plongé dans l'ignorance*; nous y verrions la dissolution des mœurs gagner jusqu'à ce clergé, qui doit être la lumière et l'exemple du monde chrétien, de l'univers vertueux; nous y verrions le libertinage égaler l'ignorance; nous verrions aussi que le changement heureux qu'opéra le renouvellement des lettres sur les esprits, porta également sur les cœurs, et que la réforme des mœurs suivit celle des façons de penser et d'écrire; d'où nous serions en droit de conclure que les lumières et les bonnes mœurs vont naturellement de compagnie, et que tout peuple ignorant et corrompu qui reçoit cette lumière salutaire, revient en même-temps à la vertu, malgré l'arrêt prononcé par M. *Rousseau.*

Cet auteur, qui, il y a deux mois, ne comptait qu'un savant qui fût à son gré, et qui en admet aujourd'hui trois ou quatre; qui n'exceptait aucun art, aucune science de l'anathème qu'il leur avait lancé; qui [illegible]ndait tout son terrain avec tant d'assu-

rance (*e*), et qui aujourd'hui s'est retranché derrière le boulevard de la théologie, de la morale, de la science du salut : cet orateur se trouverait-il encore assez pressé pour étendre les faveurs de ces exceptions jusque sur les sciences qui font l'objet des travaux de nos académies, et sur les arts utiles qui sont sous leur protection ; pour se faire enfin un dernier mur des arts et des sciences qu'il appellera frivoles, afin de n'imputer qu'aux savans et aux artistes de cette espèce, tous les abus, tous les désordres, qu'il dit accompagner *toujours* la culture des sciences et des arts.

(*e*) On reprochait avec raison à M. *Rousseau* dans le Mercure de juin, page 65, de faire main-basse sur tous les savans et les artistes. Soit, répond-il, p. 99, puisqu'on le veut ainsi, je consens de supprimer toutes les distinctions que j'y avais mises. Et p. 102, il menace de ne pas mettre dans ses réponses les modifications qu'on espère y trouver. Ce ton haut bien soutenu est celui d'un brave; mais quand on le prend pour une mauvaise cause, il est encore *plus grand et plus difficile*, dès qu'on s'en apperçoit, *de rentrer en soi-même*, et de se radoucir, comme le fait M. *Rousseau* dans quelques endroits de ses observations, où, sur le chapître des modifications, il a passé nos espérances.

Dans ce cas-là nous lui demanderons le dénombrement précis de ces sciences, de ces arts, objet de ces imputations. Nous espérons qu'il ne mettra point dans la liste la musique, que les censeurs des arts regardent comme une science des plus futiles. Nous avons fait voir qu'elle fesait un délassement aussi charmant qu'honnête; qu'elle célébrait les grands-hommes, les vertus, l'Auteur de toutes les vertus; M. *Rousseau* connaît mieux qu'un autre ses utilités, ses avantages, puisqu'il en fait son étude, puisqu'il s'est chargé de remplir cette brillante partie des travaux encyclopédiques; il n'y a pas d'apparence qu'il ajoute cette nouvelle contradiction entre sa conduite et ses discours. La musique sera donc un de ces arts exceptés, un de ces arts qui ne dépravera point les mœurs....

Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique;

BOILEAU, *Satir. x.*

seront simplement des abus d'une chose bonne en elle-même, mais d'une chose dont on *n'abuse* pas *beaucoup*, dont on *n'abuse* pas *toujours*; car autrement je suis sûr que

M. *Rousseau* ne voudrait pas être l'apôtre d'une pareille doctrine.

Notre auteur s'humanisera, à ce que j'espère, à l'égard des autres arts, en faveur de l'harmonie qu'il cultive, et qui est si propre à adoucir les humeurs les plus sauvages. L'affaire est déjà plus d'à-moitié faite. Nous croyons avoir bien prouvé qué les sciences et les arts ont une infinité d'utilités ; qu'ils fournissent à mille et mille besoins. Nous avons ajouté à ces avantages essentiels, qu'ils rendent les hommes plus humains, plus sociables, moins féroces, moins méchans ; qu'ils les sauvent de l'oisiveté, mère de tous les vices. M. *Rousseau* convient de tous ces chefs ; il blâme *l'ignorance féroce, brutale*, qui rend *l'homme semblable* aux bêtes, et il est constant que telle est l'ignorance de l'homme abandonné à la simple nature. Il avoue que *les sciences, les arts, adoucissent la férocité des hommes ;* qu'ils font *une diversion à leurs passions ; que les lumières du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité ; qu'elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourrait faire, par la connaissance de celui*

qu'il en recevrait lui - même. Donc nous sommes meilleurs dans ce siècle éclairé, que dans les siècles d'ignorance et de barbarie. Telle est la doctrine que j'ai soutenue dans toutes les notes précédentes. M. *Rousseau* en convient enfin. *Habemus confitentem reum.* Et le procès me paraît absolument terminé ; au moins j'espère qu'il sera regardé comme tel par le public équitable et connaisseur.

DÉSAVEU

De l'académie de Dijon, au sujet de la réfutation attribuée faussement à l'un de ses membres, et tiré du Mercure de France, août 1752.

L'ACADÉMIE de Dijon a vu avec surprise dans une lettre imprimée de M. *Rousseau*, qu'il paraissait une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le prix de l'académie de Dijon en 1750, accompagné d'une réfutation de ce discours par un académicien de Dijon, qui lui a refusé son suffrage.*

L'académie sait parfaitement que ses décisions, ainsi que celles des autres académies du royaume, ressortissent au tribunal du public ; elle n'aurait pas relevé la réfutation qu'elle désavoue, si son auteur, plus occupé du plaisir de critiquer que du soin de faire une bonne critique, n'avait cru, en se déguisant sous une dénomination qui ne lui est pas due, intéresser le public dans une querelle qui n'a que trop duré ; ou tout au

moins lui laisser entrevoir quelque semence de division dans cette société, tandis que ceux qui la composent, uniquement occupés à la recherche du vrai, le discutent sans aigreur et sans se livrer à ces haines de parti qui sont ordinairement le résultat des disputes littéraires.

Ils savent tous le respect qui est dû aux choses jugées, la force qu'elles doivent avoir parmi eux, et combien il serait indécent que dans une assemblée de gens-de-lettres, un particulier s'avisât de réfuter par écrit une décision qui aurait passé contre son avis.

Il paraît, par la lettre de M. *Rousseau*, que ce prétendu académicien de Dijon n'a pas les premières notions *du local* d'une académie où il prétend qu'il occupe une place, lorsqu'il parle de sa terre et de ses fermiers de Picardie, puisque en fait il est faux qu'aucun académicien de Dijon possède un pouce de terre dans cette province. L'académie désavoue donc formellement l'auteur *pseudonyme*, et sa réfutation attribuée à l'un de ses membres par une fausseté indigne d'un homme qui fait profession des lettres, et que on n'obligeait à se masquer.

Mais de quelque plume que parte cet ouvrage, et quelqu'ait pu être le dessein de celui qui l'a composé, il fera toujours honneur au discours de M. *Rousseau*, qui usant de la liberté des problêmes, la seule voie propre à éclaircir la vérité, a eu assez de courage pour en soutenir le parti et à l'académie qui a eu assez de bonne foi pour le couronner.

A Dijon le 22 juin 1752.

PETIT, secrétaire de l'académie des sciences de Dijon.

OBSERVATIONS

De M. le Cat, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de Rouen, sur le désaveu de l'académie de Dijon, par l'auteur de la réfutation du discours du citoyen de Genève &c. (*)

L'INTÉRÊT seul des sciences et des beaux-arts m'a fait entreprendre la réfutation du discours du citoyen de Genève, qui les regarde comme un des principes de la corruption des mœurs.

J'ai eu pour compagnons dans cette carrière des savans en assez bon nombre et assez illustres, tous animés du même motif. Comme quelques-uns d'entr'eux, j'ai d'abord caché son nom pour des raisons dont je ne dois compte à personne. Dès qu'elles ont cessé je me suis montré; j'ai donné l'ouvrage à mes protecteurs, à mes amis, au libraire sous

(*) Dans ces observations qui parurent dans une brochure *in*-8° sous le titre de Londres chez *ilmornek*, M. *le Cat* se reconnaît l'auteur des deux pièces qui précèdent le Désaveu.

mon nom, et la preuve en est l'annonce qu'en a faite le Mercure même, qui contient le désaveu de messieurs de Dijon.

Ce désaveu était donc fort inutile, si l'on ne voulait que faire savoir au public que je suis l'auteur de cette réfutation ; mais on est en colère, *et plus occupé* du désir de se venger, que du *soin* d'examiner si ce désir est juste, et si les moyens qu'on emploie pour le satisfaire sont raisonnables. Je ne me mêlerai pas de deviner les véritables motifs de cette animosité de messieurs de Dijon. Je pourrais, sans rien accorder à mon amour propre, sans me fier à mon jugement, penser que cette académie qui affecte de me croire *plus occupé du plaisir de critiquer, que du soin de faire une bonne critique*, ne me fait ce reproche plutôt qu'à tous ceux qui ont attaqué le citoyen de Genève, qu[illegible] parce qu'elle n'a trouvé cette critique [illegible] *trop bonne*. Je pourrais citer en preuve de cette opinion les suffrages de plusieurs savans, et entr'autres de l'auteur du Mercure, mois de juin 1752, qui dit, en annonçant mon ouvrage, p. 171. » De toutes les critiques qu'on » a faites de l'ouvrage de M. *Rousseau*, c'est » la plus détaillée, et la plus propre, par

» la méthode qui y est observée, à faire dé-
» couvrir la vérité. » Ai-je profité de cette méthode et de ces détails, pour montrer que cette vérité parle en ma faveur? J'ai, pour prouver l'affirmative, plus de vingt lettres écrites sur mon ouvrage, qui toutes s'accordent à le reconnaître pour une critique des plus complètes et des plus solides qu'on ait faites du discours de M. *Rousseau*. J'affaiblis encore l'expression du plus grand nombre, et de ceux de la plus grande autorité. Il n'a point échappé à ces lecteurs, que non-seulement j'ai retorqué comme mes confédérés, toutes les preuves historiques ou de fait contre notre adversaire; mais que j'ai employé des preuves *à priori*, des preuves physiques tirées de la propre constitution de l'homme, de sa nature et de celle des sciences; preuves qui sont des démonstrations en ce genre d'écrire, et qui caractérisent particulièrement notre brochure. Je sais qu'il entre de la complaisance dans les lettres écrites à un auteur; mais la flatterie n'a pas un ton si uniforme? Voici ce que m'écrit de Paris le 8 mars un académicien que je n'ai pas la permission de nommer; personnage qui est trop respec-

table, et qui m'est trop supérieur pour être soupçonné de sacrifier la vérité à cette basse politesse.

» J'ai lu avec un très-grand plaisir et la » plus grande édification, me dit-il, votre » réfutation aussi pieuse que forte contre » l'hérésie de M. *Rousseau*. Il me semble » qu'il ne reste pierre en place de ce mons- » trueux édifice. Vous avez pris la défense » de la vérité et du goût avec les armes du goût » même. Je suis fâché seulement que vous » n'avez pas combattu cet ennemi des lettres » pendant qu'il était debout..... Il est vrai » que vous l'empêcherez de se relever, et » que vous l'écraserez, etc.

Un savant attaché au prince, qui s'est le premier signalé pour la défense des beaux-arts, m'écrivit le 18 mai sur le même sujet, des choses plus fortes encore. Je suis obligé d'en supprimer la plus grande partie, par cette seule raison qu'elle m'est trop honorable..... » Vous n'abandonnez point, me » dit-il, cet ennemi du savoir, (M. *Rousseau*) » et vous le pressez si vivement, qu'il perd » à tout moment de son terrain, sans rien » gagner sur le vôtre; nous avons tous in-

» térêt d'applaudir à votre triomphe ; votre
» gloire augmente la nôtre. Tous les littéra-
» teurs vous doivent des couronnes comme
» on en donnait autrefois aux libérateurs
» des nations. Je ne crains plus qu'après
» une telle réplique, on ose désormais at-
» taquer les sciences et les arts. Vous les avez
» vengés des reproches d'un ingrat qui, après
» s'être heureusement façonné par leur cul-
» ture, a voulu les faire tomber dans le plus
» grand mépris, etc. » Je supplie mes lecteurs de croire que c'est avec la plus grande répugnance que je me détermine à publier de pareilles citations ; mais je ne saurais opposer aux traits satiriques de mes ennemis, que les sentimens contraires des savans qui m'honorent de leur suffrage.

Enfin, je renonce au plaisir de penser que messieurs de Dijon ne m'honorent de la préférence dans la sortie qu'ils viennent de faire, que parce que j'ai fait à leurs remparts la plus large brêche ; je veux bien m'en tenir aux motifs apparens qu'ils citent eux-mêmes de l'indignation qu'ils me témoignent, et je leur demande la permission de leur prouver que je ne la mérite point. Si l'on donne les noms de fermeté, de courage, à la défense obs-

tinée de *l'ennemi des lettres et du savoir*; j'espère qu'on ne qualifiera point, par des épithètes plus odieuses, le zèle qui me porte à défendre et les belles-lettres, et l'ouvrage que j'ai fait en leur faveur.

Je me suis déguisé sous le nom d'un académicien de Dijon, *dénomination qui ne m'est point due*, dit cet académicien : j'avoue que je n'ai pas l'honneur d'être académicien de Dijon; j'ajoute que je n'ai même jamais pensé à solliciter cette place : mais M. *Pascal* n'a pas été plus tenté d'être jésuite; M. l'abbé *Saas* d'être bénédictin; M. *Quesnay* d'être chirurgien de Rouen. Cette circonstance n'a point empêché ces illustres et respectables auteurs de se déguiser sous ces *dénominations qui ne leur* sont *point dues* (*a*)

L'académie de Dijon soutient que ce dé-

(*a*) *Pascal* dans les Lettres provinciales fait parler un jésuite.

M. *Saas* feint ingénieusement une défense des titres et des droits de l'abbaye de saint Oüen etc. contre le mémoire de M. *Térisse*, pour réfuter et tourner en ridicule ces titres et ces droits.

M. *Quesnay* a fait un livre contre les médecins, sous le nom d'un chirurgien de Rouen.

guisement est une *fausseté indigne d'un homme qui fait profession des lettres, et que rien n'obligeait à se masquer.*

On ne doit plus être étonné de voir cette académie avancer des propositions hasardées ; mais il me semble qu'on doit l'être un peu qu'un corps respectable s'exprime d'une façon aussi peu mesurée.

Commençons par observer, que messieurs de Dijon ne sont pas conséquens dans leurs principes. Qu'ils se souviennent que, selon eux, la culture des sciences et des arts corrompt les mœurs, et qu'ainsi ils doivent penser que tous les vices sont annexés aux gens de lettres. De quelle grâce s'avisent-ils donc aujourd'hui de trouver indigne d'un homme de lettres, un déguisement, une feinte, une ruse de guerre, qui n'a tout au plus que l'ombre du vice ? Mais applaudissons à la délicatesse de messieurs de Dijon ; pardonnons-leur une contradiction inévitable dans le personnage qu'ils font, une contradiction que leur arrache la vérité de la cause des belles-lettres que je défends, et qu'ils ont trahie : oui, sans doute, *la fausseté est indigne d'un homme qui fait profession des lettres ;* la vérité, la vertu la plus pure étant

l'appanage ordinaire de cette *profession*, et le principal but de tous ses exercices : mais comment l'académie de Dijon a-t-elle pu caractériser par cette expression indécente un stratagème permis, usité dans toutes les espèces de guerres ? Ainsi donc les *Turenne*, les *Catinat*, ces hommes plus dignes encore du titre de sages que de celui de héros, seront taxés d'avoir fait des *faussetés*, des fourberies, parce qu'ils auront trompé nos ennemis, et qu'en ruses, en stratagèmes, ils l'auront emporté sur les plus *vieux renards* (*b*) militaires. Ainsi donc, pour rentrer dans nos propres camps, les *Pascal*, les *Saas*, les *Quesnay*, ces auteurs déguisés que je viens de citer, et qui ont fait et font tant d'honneur à la république des lettres, tant par leur savoir que par leur probité, sont déclarés par l'académie de Dijon *indignes de la profession des lettres*. Ainsi le fameux *Jean le Clerc*, qui a écrit sous le nom des théologiens d'Hollande, sans leur aveu, et pour soutenir des sentimens opposés aux leurs, recevra de ces messieurs la même flétrissure ; aussi bien

(*b*) Expression de M. de *Turenne*, en parlant de *Montecuculli*.

que *Jean Cassien*, auteur du cinquième siècle, qui s'est déguisé sous le nom de provinces belgiques ; M. de *Sacy*, sous celui des religieux dominicains : M. *Richard-Simon*, sous le nom des rabbins d'Amsterdam, etc. Pour constater un usage qui n'est inconnu à aucun savant, je pourrais accumuler ici une foule des plus grands hommes, et des plus dignes d'être nos modèles à tous égards ; qui se sont déguisés, non-seulement sous des noms de compagnies comme les précédens, et qui n'en ont reçu aucuns reproches ; mais encore sous des noms de particuliers connus et des plus respectables, sous des noms de souverains même. Ceux d'*Aristote*, de *Cicéron*, de *Virgile*, ont servi de masque à des auteurs ; on a emprunté ceux de *St. Athanase*, de *St. Augustin*, et des autres pères de l'Eglise ; on s'est déguisé sous ceux d'*Alexandre*, de *César*, de *Charlemagne*, et de *Louis XIV*. Est-ce faire déshonneur à messieurs de Dijon de les mettre à la suite de ces noms fameux ? Et ces déguisemens, je le répète, ayant été affectés par les plus grands hommes de tous les siècles, ne m'est-il pas bien doux de partager avec eux et avec les sciences et les arts

dont ils font l'honneur, l'anathème émané du tribunal de l'académie de Dijon ?

Je conviens qu'un auteur qui mettrait sur le compte d'un autre des infamies, ferait une fausseté indigne d'un homme de lettres: Mais bien loin que l'académie de Dijon puisse rien me reprocher de pareil, elle ne saurait désavouer que de tous les illustres auteurs déguisés, pas un seul n'a eu un but plus louable et plus honnête que celui que je me suis proposé dans cet innocent stratagème ; car, malgré la colère qui anime ces messieurs, quel reproche me font-ils ? J'ai cru, selon eux, *intéresser le public dans une querelle qui n'a que trop duré* ; c'est-à-dire, j'ai cru intéresser le public en faveur des sciences et des arts dans la guerre que leur a déclaré l'académie de Dijon ; *guerre qui n'a que trop duré*, sans doute, parce qu'elle a dû donner à ces messieurs des regrets de l'avoir suscitée. J'ai cru *laisser entrevoir* à ce public *quelque semence de division* dans la société de Dijon ; et qu'il y avait parmi ces messieurs quelqu'un d'assez peu soumis à leur décision pour croire que ces sciences et ces beaux-

arts, loin de corrompre les mœurs, les rendent plus pures et plus parfaites.

J'avoue que l'académie de Dijon a deviné juste ; oui, j'ai commis tous les forfaits dont elle vient de m'accuser ; et j'ajoute l'impénitence au crime ; je l'ai fait, j'ai cru devoir le faire, et le ferais encore si j'avais à recommencer. Qu'elle ne me reproche donc plus, par une contradiction manifeste, que *rien ne m'obligeait à me masquer* ; car ces motifs me paraissent aussi pressans que justes. Oui, j'ai cru devoir *intéresser le public* à la gloire, à l'honneur, aux progrès des beaux-arts, l'ornement et le soutien des Etats, et l'apanage le plus flatteur et le plus brillant que l'homme ait reçu de son auteur. J'ai cru que je devais *laisser entrevoir* au public qu'il y avait au moins quelqu'un dans une société qui fait profession de cultiver les sciences et les arts, qui était conséquent dans sa conduite, et qui pensait que ces sciences et ces arts ne sont pas des corrupteurs des bonnes mœurs ; et en cela même jai cru faire honneur à messieurs de Dijon, j'ai cru diminuer un peu dans le public l'idée désavantageuse qu'en a donné le problème singulier proposé

par cette académie, et le triomphe encore plus singulier décerné au citoyen de Genève. Il était permis à M. *Rousseau* d'user de la *liberté des Problèmes*, puisqu'on avait eu l'imprudence d'en proposer un de cette espèce; mais il était contre la sagesse qu'on doit attendre d'une société de gens de lettres, de mettre en problème une question dont l'affirmative a toujours passé pour constante et qui doit sur-tout faire loi dans une académie, comme le prouve bien ce sujet proposé encore tout récemment par l'académie française. *L'amour des belles-lettres inspire l'amour de la vertu.* S'il est scandaleux qu'une académie rende cette question problématique, de quelle dénomination caractériserons-nous sa décision en faveur de la négative, et son obstination à soutenir, à défendre, cette décision.

Nous avons pu couronner le citoyen de Genève, diront ces messieurs, sans adopter son sentiment; c'est son éloquence seulement que nous avons récompensée.

Cette raison est fausse et dans le *fait* et dans le *droit* : dans le *droit*, lorsqu'il s'agit de la solution d'un problême, ou de décider d'une question de conséquence qui admet deux propositions contraires, l'une vraie

et l'autre fausse ; c'est à la bonne solution du problême, c'est-à-dire, au seul *vrai* qu'on doit accorder la couronne promise ; jamais on n'est en droit de couronner le *faux*, quelque paré qu'il soit des plus belles couleurs ; et l'académie qui enfreindrait cette règle, serait aussi coupable que le juge qui sacrifierait l'innocence et le bon droit des cliens à l'éloquence des avocats. Je dis éloquence en supposant qu'on puisse prodiguer ce titre jusqu'à le donner à de pompeux sophismes, en supposant qu'il puisse y avoir de véritable éloquence sans la vérité.

Il est donc démontré que la concession du prix du discours du citoyen de Genève emporte de droit l'adoption du sentiment soutenu par ce discours.

Il n'est pas moins vrai dans le *fait* que l'académie de Dijon l'ait adopté, et que pour cette fois au moins elle ait été conséquente dans ses principes. On était déjà sûr, quand elle a proposé ce problème, qu'elle doutait que. . . *le rétablissement des sciences et des arts eût contribué à épurer les mœurs ;....* mais dans le désaveu, objet de ces réflexions, le lève toute équivoque. . . M. *Rousseau*, t-elle, a usé *de la liberté des problèmes*,

cence de réfuter, par un écrit, une décision qui aurait passé contre son avis.

Voilà, sans doute, le grand argument de messieurs de Dijon; mais qu'ils se dépouillent pour un moment de leur préjugé, et que dans ce moment ils regardent avec toutes les académies de l'Europe leur problème comme une conspiration contre la république des lettres; alors ils sentiront que cet académicien, assez brave pour les contredire en face et par écrit, loin d'être un traître, comme ils le pensent, serait un digne citoyen, qui, en se fesant leur délateur, ne ferait qu'obéir aux lois les plus positives; un héros de cette république, qui en affrontant les ressentimens des conjurés, mériterait, dans Dijon même, les titres de père et de libérateur de la patrie.

Puisque l'académicien réel de Dijon serait si louable, celui qui a emprunté son titre ne saurait être criminel; aussi le sentiment contraire est-il encore réservé à la seule académie de Dijon.

L'illustre secrétaire d'une académie déjà célèbre, quoique naissante, n'ignorait pas mon deguisement, quand il m'écrivait ces traits que j'ai rapportés ci-devant. « Nous

« avons

» avons tous intérêt d'applaudir à votre
» triomphe. Votre gloire augmente la nôtre :
» tous les littérateurs vous doivent des cou-
» ronnes, comme on en donnait autrefois aux
» libérateurs des nations. »

Enfin, messieurs de Dijon reconnaissent le tribunal du public; c'est à lui qu'il appartient de décider lequel des deux procédés est indigne de gens de lettres, de celui qui tend à faire regarder ces lettres comme les corruptrices des bonnes mœurs et le poison de la société; ou de celui qui a pour but de leur conserver le précieux avantage d'être le lien le plus doux et le plus pur de cette société, le flambeau qui rend l'esprit juste, la règle qui rend le cœur droit, le grand art enfin de rectifier une nature perverse et de former l'homme de bien. C'est à lui qu'il appartient de décider qui des deux est *indigne de la profession des lettres*, de celui qui s'efforce de dégrader, d'anéantir ces lettres, et de leur substituer l'ignorance et la barbarie; ou de celui qui se consacre à la défense de leur honneur et de leurs avantages, qui a pour but de les faire triompher et fleurir ez tous les peuples, de les rendre l'objet

de l'estime et de l'honneur des nations?
C'est ce dernier personnage que fait et fera toute sa vie,

LE CAT.

A Rouen, ce 25 août 1752.

P. S. Il paraît par le désaveu de messieurs de Dijon, que M. *Rousseau* a imprimé une réponse à la réfutation que j'ai faite de son discours. Il y a quatre ou cinq mois que j'ai entendu parler de cette réponse, qui a, dit-on, cinq ou six pages. Je ne l'ai point encore vue, et je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je la voie.

Si M. *Rousseau* me chicanne, comme messieurs de Dijon, sur mon déguisement, je viens de répliquer à sa réponse; s'il est question du fond de notre dispute, mon illustre adversaire a donné assez de preuves de la fécondité de son génie à soutenir des propositions fausses, pour deviner aisément qu'il ne restera jamais court, quelque démontré que soit son tort. Le seul sentiment que m'inspire son obstination, est de gémir sur cette fécondité fatale, sur cet abus mani-

feste des talens, des sciences, et des arts, qui, indépendamment de l'injure qu'il fait à la vérité, du découragement qu'il peut causer aux amateurs, et de l'obstacle qu'il peut apporter aux progrès des lettres, ne produit à son auteur même d'autre avantage, *sinon*, dit le grand Descartes, *que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité, que ses spéculations seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables.* Le citoyen de Genève a cultivé les lettres avec tant de distinction, que nous avons lieu d'espérer qu'elles lui auront élevé l'ame au-dessus de cette faiblesse. Malgré cette fécondité de M. *Rousseau*, on ne voit cependant paraître de lui que ses premières raisons tournées de différentes façons, ainsi qu'il l'avoue dans cette *réponse* au discours de Lyon qu'il annonçait comme la *dernière.* Je suis donc persuadé qu'il n'y a pas une des raisons employées dans cette réponse de M. *Rousseau* à notre ouvrage, qui ne soit déjà réfutée dans ce même ouvrage auquel il répond. Or ceux qui ont lu l'un et l'autre, les y trouveront

aussi bien que moi : ainsi je me passerai fort bien de voir cette réponse ; et quand je la verrais, je n'y répliquerais point. Je me ferais un crime vis-à-vis du public de pousser plus loin ce démêlé littéraire, accoutumé que je suis de n'en avoir jamais que pour venger mon honneur offensé, ou pour défendre la vie des hommes contre des pratiques dictées par l'erreur et la témérité.

RÉPONSE

Au Discours qui a remporté le prix de l'académie de Dijon, par le roi de Pologne. (a)

LE discours du citoyen de Genève a de quoi surprendre; et l'on sera peut-être également surpris de le voir couronné par une académie célèbre.

Est-ce son sentiment particulier que l'auteur a voulu établir? N'est-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amuser le public? Quoi qu'il en soit, pour réfuter son opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, et l'opposer lui-même à lui-même. Puissé-je, en le combattant par ses

(a) Cette réponse parut dans le Mercure de Septembre 1751, sans nom d'auteur; mais on reconnut bientôt que c'était le roi de Pologne, duc de Lorraine, qui avait fait l'honneur à M. *Rousseau* d'entrer en lice avec lui : aussi M. *Rousseau*, dans sa réponse qui se trouve à la page 24[illegible] du quatrième volume des Mélanges, y parle avec bien plus de modération qu'à ses autres adversaires.

principes, le vaincre par ses armes, et le faire triompher par sa propre défaite ?

Sa façon de penser annonce un cœur vertueux ; sa manière d'écrire décèle un esprit cultivé ; mais s'il réunit effectivement la science à la vertu, et que l'une (comme il s'efforce de le prouver) soit incompatible avec l'autre, comment sa doctrine n'a-t-elle pas corrompu sa sagesse ? ou comment sa sagesse ne l'a-t-elle pas déterminé à rester dans l'ignorance ? A-t-il donné à la vertu la préférence sur la science ? Pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition si vaste et si recherchée ? A-t-il préféré, au contraire, la science à la vertu ? Pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là ? Qu'il commence par concilier des contradictions si singulières, avant que de combattre les notions communes ; avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'aurait-il prétendu qu'exercer son esprit, et faire briller son imagination ? Ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réussi. Mais que conclure en ce cas de son discours ? Ce que l'on conclut après la lecture d'un roman ingénieux ; en vain un auteur prête

à des fables les couleurs de la vérité ; on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir persuader.

Pour moi, qui ne me flatte, ni d'avoir assez de capacité pour en appréhender quelque chose au préjudice de mes mœurs, ni d'avoir assez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup d'honneur à mon ignorance ; en m'élevant contre une opinion si peu soutenable, je n'ai d'autre intérêt que de soutenir celui de la vérité. L'auteur trouvera en moi un adversaire impartial. Je cherche même à me faire un mérite auprès de lui, en l'attaquant ; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier son esprit avec son cœur, et de procurer la satisfaction de voir réunies, dans son ame, les sciences que j'admire avec les vertus qu'il aime.

PREMIÈRE PARTIE.

Les sciences servent à faire connaître le vrai, le bon, l'utile, en tout genre : connaissance précieuse qui, en éclairant les esprits,

doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

La vérité de cette proposition n'a besoin que d'être présentée pour être crue : aussi ne m'arrêterai-je pas à la prouver ; je m'attache seulement à réfuter les sophismes ingénieux de celui qui ose la combattre.

Dès l'entrée de son discours, l'auteur offre à nos yeux le plus beau spectacle ; il nous représente l'homme aux prises, pour ainsi dire, avec lui-même, sortant en quelque manière du néant de son ignorance ; dissipant par les efforts de sa raison les ténèbres dans lesquelles la nature l'avait enveloppé ; s'élevant par l'esprit jusque dans les plus hautes sphères des régions célestes ; asservissant à son calcul les mouvemens des astres, et mesurant de son compas la vaste étendue de l'univers ; rentrant ensuite dans le fond de son cœur, et se rendant compte à lui-même de la nature de son ame, de son excellence, de sa haute destination.

Qu'un pareil aveu, arraché à la vérité, est honorable aux sciences ! qu'il en montre bien la nécessité et les avantages ! qu'il en a dû coûter à l'auteur d'être forcé à le faire, et encore plus à le rétracter !

La nature, dit-il, est assez belle par elle-même, elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoute-t-il, qui savent profiter de ses dons sans les connaître! C'est à la simplicité de leur esprit qu'ils doivent l'innocence de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le censeur des sciences et l'apologiste des mœurs! Qui se serait attendu que de pareilles réflexions dussent être la suite des principes qu'il vient d'établir!

La nature d'elle-même est belle, sans doute; mais n'est-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les secrets, à en dévoiler les opérations que les savans emploient leurs recherches? Pourquoi un si vaste champ est-il offert à nos regards? L'esprit fait pour le parcourir, et qui acquiert dans cet exercice si digne de son activité, plus de force et d'étendue, doit-il se réduire à quelques perceptions passagères, ou à une stupide admiration? Les mœurs seront-elles moins pures, parce que la raison sera plus éclairée? et à mesure que le flambeau qui nous est donné pour nous conduire, augmentera de lumières, notre route deviendra-t-elle moins aisée à trouver, et plus difficile à tenir? A

quoi aboutiraient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, si, borné aux fonctions organiques de ses sens, il ne pouvait seulement examiner ce qu'il voit, réfléchir sur ce qu'il entend, discerner par l'odorat les rapports qu'ont avec lui les objets, suppléer par le tact au défaut de la vue, et juger par le goût de ce qui lui est avantageux ou nuisible ? Sans la raison qui nous éclaire et nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'instinct, ne deviendrions-nous pas bientôt aussi semblables à elles par nos actions, que nous le sommes déjà par nos besoins ? Ce n'est que par le secours de la réflexion et de l'étude, que nous pouvons parvenir à régler l'usage des choses sensibles qui sont à notre portée, à corriger les erreurs de nos sens, à soumettre le corps à l'empire de l'esprit, à conduire l'ame, cette substance spirituelle et immortelle, à la connaissance de ses devoirs et de sa fin.

Comme c'est principalement par leurs effets sur les mœurs que l'auteur s'attache à décrier les sciences ; pour les venger d'une si fausse imputation, je n'aurais qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la société ; mais qui pourrait détailler les biens sans nombre

qu'elles y apportent, et les agrémens infinis qu'elles y répandent? Plus elles sont cultivées dans un État, plus l'État est florissant; tout y languirait sans elles.

Que ne leur doit pas l'artisan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la solidité, à la proportion, à la perfection de ses ouvrages? le laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ses travaux les tributs qu'il en attend? le médecin, pour découvrir la nature des maladies, et la propriété des remèdes? le jurisconsulte, pour discerner l'esprit des lois et la diversité des devoirs? le juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la simplicité de l'innocence, et décider avec équité des biens et de la vie des hommes? Tout citoyen, de quelque profession, de quelque condition qu'il soit, a des devoirs à remplir; et comment les remplir sans les connaître? Sans la connaissance de l'histoire, de la politique, de la religion, comment ceux qui sont préposés au gouvernement des États, sauraient-ils y maintenir l'ordre, la subordination, la sureté, l'abondance?

La curiosité, naturelle à l'homme, lui inspire l'envie d'apprendre; ses besoins lui en

font sentir la nécessité ; ses emplois lui en imposent l'obligation ; ses progrès lui en font goûter le plaisir. Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir ; plus il connaît, plus il sent qu'il a de connaissances à acquérir : et plus il a de connaissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.

Le citoyen de Genève ne l'aurait-il pas éprouvé ? gardons-nous d'en croire sa modestie. Il prétend qu'on serait plus vertueux, si l'on était moins savant : ce sont les sciences, dit-il, qui nous font connaître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions sans elles ! Mais l'ignorance du vice est-elle donc une vertu ? Est-ce faire le bien que d'ignorer le mal ? Et si, s'en abstenir parce qu'on ne le connaît pas, c'est-là ce qu'il appelle être vertueux, qu'il convienne du moins que ce n'est pas l'être avec beaucoup de mérite : c'est s'exposer à ne pas l'être long-temps : c'est ne l'être que jusqu'à ce que quelque objet vienne solliciter les penchans naturels, ou que quelque occasion vienne réveiller des passions endormies. Il me semble voir un faux-brave, qui ne fait montre de sa valeur que quand il ne se présente point d'ennemis :

un

un ennemi vient-il à paraître, faut-il se mettre en défense ; le courage manque, et la vertu s'évanouit. Si les sciences nous font connaître le mal, elles nous en font connaître aussi le remède. Un botaniste habile sait démêler les plantes salutaires d'avec les herbes vénimeuses ; tandis que le vulgaire, qui ignore également la vertu des unes et le poison des autres, les foule aux pieds sans distinction, ou les cueille sans choix. Un homme éclairé par les sciences, distingue dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ses connaissances, ceux qui méritent son aversion, ou ses recherches : il trouve dans la difformité du vice, et dans le trouble qui le suit, dans les charmes de la vertu, et dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer son estime et son goût pour l'une, son horreur et ses mépris pour l'autre ; il est sage par choix, il est solidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des pays, où sans science, sans étude, sans connaître en détail les principes de la morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle est plus connue, plus louée, plus hautement enseignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces parallèles qu'on fait si souvent de nos mœurs

avec celles des anciens ou des étrangers ; parallèles odieux, où il entre moins de zèle et d'équité que d'envie contre ses compatriotes, et d'humeur contre ses contemporains; n'est-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occasion, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement, aux coutumes, aux lois, à toute autre cause qu'aux sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays et en différens temps ? Rappeller sans cesse cette simplicité primitive dont on fait tant d'éloges, se la représenter toujours comme la compagne inséparable de l'innocence, n'est-ce point tracer un portrait en idée pour se faire illusion ? Où vit-on jamais des hommes sans défauts, sans désirs, sans passions ? Ne portons-nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices ? Et s'il fut des temps, s'il est encore des climats où certains crimes soient ignorés, n'y voit-on pas d'autres désordres ? n'en voit-on pas encore de plus monstrueux chez ces peuples dont on vante la stupidité ? parce que l'or ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connaissent-ils moins l'orgueil et l'injustice ? y

sont-ils moins livrés aux bassesses de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance ? leurs sens grossiers sont-ils inaccessibles à l'attrait des plaisirs ? et à quels excès ne se porte pas une volupté qui n'a point de règles, et qui ne connaît point de freins ? Mais quand même dans ces contrées sauvages il y aurait moins de crimes que dans certaines nations policées, y a-t-il autant de vertus ? y voit-on sur-tout ces vertus sublimes, cette pureté de mœurs, ce désintéressement magnanime, ces actions surnaturelles qu'enfante la religion ?

Tant de grands-hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs mœurs, n'avaient-ils pas puisé dans l'étude ces lumières supérieures qui ont triomphé des erreurs et des vices ? C'est le faux bel-esprit, c'est l'ignorance présomptueuse, qui font éclore les doutes et les préjugés ; c'est l'orgueil, c'est l'obstination, qui produisent les schismes et les hérésies ; c'est le pyrrhonisme, c'est l'incrédulité, qui favorisent l'indépendance, la révolte, les passons, tous les forfaits. De tels adversaires ont honneur à la religion. Pour les vaincre, elle n'a qu'à paraître ; seule, elle a de quoi

les confondre tous ; elle ne craint que de n'être pas assez connue, elle n'a besoin que d'être approfondie pour se faire respecter ; on l'aime dès qu'on la connaît ; à mesure qu'on l'approfondit davantage, on trouve de nouveaux motifs pour la croire, et de nouveaux moyens pour la pratiquer : plus le chrétien examine l'authenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance ; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi. C'est dans les divines écritures qu'il en découvre l'origine et l'excellence ; c'est dans les doctes écrits des pères de l'Église qu'il en suit de siècle en siècle le développement : c'est dans les livres de morale et les annales saintes, qu'il en voit les exemples, et qu'il s'en fait l'application.

Quoi ! l'ignorance enlèvera à la religion et à la vertu des lumières si pures, des appuis si puissans ; et ce sera à cette même religion qu'un docteur de Genève enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonnerait davantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne savait que la singularité d'un système, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour règle que l'esprit particulier. La

religion étudiée est pour tous les hommes la règle infaillible des bonnes mœurs. Je dis plus : l'étude même de la nature contribue à élever les sentimens, à régler la conduite ; elle ramène naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnaissance, à la soumission, que toute ame raisonnable sent être dus au Tout-puissant. Dans le cours régulier de ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, l'astronome découvre une Puissance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui composent l'univers, le géomètre apperçoit l'effet d'une intelligence sans bornes. Dans la succession des temps, l'enchaînement des causes aux effets, la végétation des plantes, l'organisation des animaux, la constante uniformité et la variété étonnante des différens phénomènes de la nature, le physicien n'en peut méconnaître l'auteur, le conservateur, l'arbitre, et le maître.

De ces réflexions le vrai philosophe descendant à des conséquences pratiques, et rentrant en lui-même, après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent, ce bonheur parfait après lequel il soupire sans cesse, et ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'immensité de ses désirs ; il sent qu'il est

fait pour quelque chose de plus grand que tout ce qui est créé ; il se retourne naturellement vers son premier principe et sa dernière fin. Heureux, si docile à la grâce, il apprend à ne chercher la félicité de son cœur que dans la possession de son Dieu !

SECONDE PARTIE.

Ici l'auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition, et de l'ascendant qu'ont sur l'esprit les préjugés. Il va fouiller dans les siècles les plus reculés. Il remonte à la plus haute antiquité. Il s'épuise en raisonnemens et en recherches pour trouver des suffrages qui accréditent son opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des sciences et des arts la décadence des royaumes et des empires. Il impute aux savans et aux artistes le luxe et la mollesse, sources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Égypte, la Grèce, la république de Rome, l'empire de la Chine, qu'il ose appeler en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des sciences et au préjudice des

mœurs, auraient dû rappeler à son souvenir ces législateurs fameux, qui ont éclairé par l'étendue de leurs lumières, et réglé par la sagesse de leurs lois ces grands États dont ils avaient posé les premiers fondemens; ces orateurs célèbres qui les ont soutenus sur le penchant de leur ruine, par la force victorieuse de leur sublime éloquence; ces philosophes, ces sages, qui, par leurs doctes écrits, et leurs vertus morales, ont illustré leur patrie, et immortalisé leur nom.

Quelle foule d'exemples éclatans ne pourrais-je pas opposer au petit nombre d'auteurs hardis qu'il a cités! Je n'aurais qu'à ouvrir les annales du monde. Par combien de témoignages incontestables, d'augustes monumens, d'ouvrages immortels, l'histoire n'atteste-t-elle pas que les sciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes, à la gloire des empires, au triomphe de la vertu?

Non, ce n'est pas des sciences, c'est du sein des richesses que sont nés de tout temps la mollesse et le luxe; et dans aucun temps les richesses n'ont été l'apanage ordinaire des savans. Pour un *Platon* dans l'opulence, un *Aristippe* accrédité à la cour, combien de philosophes réduits au manteau et à la besace,

enveloppés dans leur propre vertu, et ignorés dans leur solitude ! combien d'*Homères* et de *Diogènes*, d'*Epictètes* et d'*Esopes*, dans l'indigence ! Les savans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens. Ils aiment l'étude, ils vivent dans la médiocrité ; et une vie laborieuse et modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture et du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse et criminelle. Les commodités de la vie, pour être souvent le fruit des arts, n'en sont pas davantage le partage des artistes ; ils ne travaillent que pour les riches, et ce sont les riches oisifs qui profitent et abusent des fruits de leur industrie.

L'effet le plus vanté des sciences et des arts, c'est, continue l'auteur, cette politesse introduite parmi les hommes qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice et l'hypocrisie : politesse, selon lui, qui ne sert qu'à cacher les défauts et à masquer les vices. Voudrait-il donc que le vice parût à découvert, que l'indécence fût jointe au désordre, et le scandale au crime ? Quand, effectivement, cette politesse dans les manières ne serait qu'un rafinement de l'amour-propre pour voiler les faiblesses, ne serait-ce pas encore un avantage

pour la société, que le vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il est, et qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienséance et de la modestie ? On l'a dit, et il est vrai; l'hypocrisie, toute odieuse qu'elle est en elle-même, est pourtant un hommage que le vice rend à la vertu; elle garantit du moins les ames faibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'est mal connaître les savans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politesse qu'on taxe de dissimulation; on peut être poli sans être dissimulé; on peut assurément être l'un et l'autre sans être bien savant; et plus communément encore on peut être bien savant sans être fort poli.

L'amour de la solitude, le goût des livres; le peu d'envie de paraître dans ce qu'on appelle le beau monde; le peu de disposition à s'y présenter avec grâce; le peu d'espoir d'y plaire, d'y briller; l'ennui inséparable des conversations frivoles et presque insupportables pour des esprits accoutumés à penser: tout concourt à rendre les belles compagnies aussi étrangères pour le savant, qu'il est lui-même étranger pour elles. Quelle figure ferait-il dans les cercles ? Voyez-le avec son air

rêveur, ses fréquentes distractions, son esprit occupé, ses expressions étudiées, ses discours sentencieux, son ignorance profonde des modes les plus reçues et des usages les plus communs ; bientôt par le ridicule qu'il y porte et qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve et qu'il y cause, il ennuie, il est ennuyé. Il sort peu satisfait, on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte : on raille hautement celui qui part ; et tandis que celui-ci gémit sur leurs vices, ceux-là rient de ses défauts. Mais tous ces défauts, aprés tout, sont assez indifférens pour les mœurs ; et c'est à ces défauts, que plus d'un savant, peut-être, a l'obligation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le règne des sciences et des arts, on voyait, ajoute l'auteur, des empires plus étendus, des conquêtes plus rapides, des guerriers plus fameux. S'il avait parlé moins en orateur et plus en philosophe, il aurait dit qu'on voyait plus alors de ces hommes audacieux qui, transportés par des passions violentes, et traînant à leur suite une troupe d'esclaves, allaient attaquer des nations tranquilles, subjuguaient des peuples qui ignoraient le métier

de la guerre, assujettissaient des pays où les arts n'avaient élevé aucune barrière à leurs subites excursions ; leur valeur n'était que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité ; c'étaient des torrens impétueux qui fesaient d'autant plus de ravages qu'ils rencontraient moins d'obstacles. Aussi à peine étaient-ils passés, qu'il ne restait sur leurs traces que celles de leur fureur; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police ; nul lien ne retenait et n'unissait à eux les peuples vaincus.

Que l'on compare à ces temps d'ignorance et de barbarie, ces siècles heureux où les sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre et de justice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes ; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques ; des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses ; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées ; des guerriers moins violens, mais plus redoutés, sachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité ; l'honneur est leur guide, la gloire leur récompense. Cependant, dit l'auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les nations pauvres, qu'on appelle barbares,

et les peuples riches, qu'on appelle policés.
Il paraît bien que le citoyen de Genève ne s'est jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui se passe ordinairement dans les combats. Est-il surprenant que des barbares se ménagent moins et s'exposent davantage? qu'ils vainquent ou qu'ils soient vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils survivent à leurs défaites. Mais ce que l'espérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un désespoir brutal inspire à ces hommes sanguinaires, les sentimens, le devoir l'excitent dans ces ames généreuses qui se dévouent à la patrie; avec cette différence que n'a pu observer l'auteur, que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus savamment conduite, est par-là même toujours plus sure du succès.

Mais enfin *Socrate*, le fameux *Socrate* s'est lui-même récrié contre les sciences de son temps. Faut-il s'en étonner? L'orgueil indomptable des stoïciens, la mollesse efféminée des épicuriens, les raisonnemens absurdes des pyrrhoniens, le goût de la dispute, de vaines subtilités, des erreurs sans nombre, des vices monstrueux, infectaient pour lors la philosophie et déshonoraient les philo-

sophes. C'était l'abus des sciences, non les sciences elles-mêmes que condamnait ce grand-homme, et nous le condamnons après lui. Mais l'abus qu'on fait d'une chose suppose le bon usage qu'on en peut faire. De quoi n'abuse-t-on pas ? Et parce qu'un auteur anonyme, par exemple, pour défendre une mauvaise cause, aura abusé une fois de la fécondité de son esprit et de la légèreté de sa plume, faudra-t-il lui en interdire l'usage en d'autres occasions, et pour d'autres sujets plus dignes de son génie ? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les vignes ? L'ivresse de l'esprit a précipité quelques savans dans d'étranges égaremens : j'en conviens, j'en gémis. Par les discours de quelques-uns, dans les écrits de quelques autres, la religion a dégénéré en hypocrisie, la piété en superstition, la théologie en erreur, la jurisprudence en chicane, l'astronomie en astrologie judiciaire, la physique en athéisme. Jouet des préjugés les plus bizarres, attaché aux opinions les plus absurdes, entêté des systêmes les plus insensés, dans quels écarts ne donne pas l'esprit humain, quand, livré à une curiosité présomptueuse, il veut franchir les limites que lui a marquées

la même main qui a donné des bornes à la mer ! Mais en vain les flots mugissent, se soulèvent, s'élancent avec fureur sur les côtes opposées ; contraints de se replier bientôt sur eux-mêmes, ils rentrent dans le sein de l'océan, et ne laissent sur ses bords qu'une écume légère qui s'évapore à l'instant, ou qu'un sable mouvant qui fuit sous nos pas. Image naturelle des vains efforts de l'esprit, quand échauffé par les saillies d'une imagination dominante, se laissant emporter à tout vent de doctrine, d'un vol audacieux il veut s'élever au-delà de sa sphère, et s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui est pas donné de comprendre.

Mais les sciences, bien loin d'autoriser de pareils excès, sont pleines de maximes qui les réprouvent ; et le vrai savant qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation, qui suit toujours le guide infaillible de l'autorité légitime, procède avec sureté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carrière des sciences, se rend utile à la société, honore sa patrie, fournit sa course dans l'innocence, et la termine avec gloire.

DISCOURS

SUR

LES AVANTAGES

DES SCIENCES ET DES ARTS;

Prononcé dans l'assemblée publique de l'académie des sciences et belles-lettres de Lyon, le 22 juin 1751.

PAR M. BORDE. (*a*)

ON est désabusé depuis long-temps de la chimère de l'âge d'or ; par-tout la barbarie a précédé l'établissement des sociétés ; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les peuples. Par-tout les besoins et les crimes forcèrent les hommes à se réunir, à s'imposer des lois, à s'enfermer dans des remparts. Les premiers dieux les premiers rois furent des

(*a*) M. *Rousseau* répliqua à ce discours par un écrit intitulé : *Dernière réponse*, qui se trouve à la page 289 du quatrième volume des Mélanges.

bienfaiteurs ou des tyrans ; la reconnaissance et la crainte éleverent les trônes et les autels. La superstition et le despotisme vinrent alors couvrir la face de la terre : de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes succédèrent ; les révolutions se multiplièrent.

A travers ce vaste spectacle des passions et des misères des hommes, nous appercevons à peine quelques contrées plus sages et plus heureuses. Tandis que la plus grande partie du monde était inconnue, que l'Europe était sauvage, et l'Asie esclave, la Grèce pensa, et s'éleva par l'esprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des philosophes formèrent ses mœurs et lui donnèrent des loix.

Si l'on refuse d'ajouter foi aux traditions qui nous disent que les *Orphée* et les *Amphion* attirèrent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants, on est forcé par l'histoire, de convenir que cette heureuse révolution est due aux arts utiles et aux sciences. Quels hommes étaient-ce que ces premiers législateurs de la Grèce ? Peut-on nier qu'ils ne fussent les plus vertueux et les plus savans de leur siècle ? Ils avaient acquis tout ce que l'étude et la réflexion peuvent

donner de lumières à l'esprit, et ils y avaient joint les secours de l'expérience par les voyages qu'ils avaient entrepris en Crète, en Egypte, chez toutes les nations où ils avaient cru trouver à s'instruire.

Tandis qu'ils établissaient leurs divers systêmes de politique, par qui les passions particulières devenaient le plus sûr instrument du bien public, et qui fesaient germer la vertu du sein même de l'amour-propre ; d'autres philosophes écrivaient sur la morale, remontaient aux premiers principes des choses, observaient la nature et ses effets. La gloire de l'esprit et celle des armes avançaient d'un pas égal, les sages et les héros naissaient en foule ; à côté des *Miltiade* et des *Thémistocle*, on trouvait les *Aristide* et les *Socrate*. La superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée d'hommes que la philosophie conduisait à la gloire. Tel est l'infaillible effet des connaissances de l'esprit : les mœurs et les loix sont la seule source du véritable héroïsme. En un mot, la Grèce dut tout aux sciences, et le reste du monde dut tout à la Grèce.

Opposera-t-on à ce brillant tableau les mœurs grossières des Perses et des Scythes ?

J'admirerai, si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre et vivent de légumes. Mais est-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur ? Quel spectacle nous présenterait le genre-humain composé uniquement de laboureurs, de soldats, de chasseurs et de bergers ? Faut-il donc, pour être digne du nom d'homme, vivre comme les lions et les ours ? Érigera-t-on en vertus les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer, et se défendre ? Je ne vois-là que des vertus *animales* peu conformes à la dignité de notre être ; le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper et languir.

Les Perses n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Asie qu'ils perdirent leurs mœurs : les Scythes dégénérèrent aussi, quoique plus tard : des vertus si sauvages sont trop contraires à l'humanité pour être durables ; se priver de tout et ne désirer rien est un état trop violent ; une ignorance si grossière ne saurait être qu'un état de passage. Il n'y a que la stupidité et la misère qui puissent y assujettir les hommes.

Sparte, ce phénomène politique, cette république de soldats vertueux, est le seul

peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par institution et par choix. Ses lois si admirées avaient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres et des pères, l'exposition des enfans, le vol autorisé, la pudeur violée dans l'éducation et les mariages, une oisiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'esprit proscrits et méprisés, l'austérité et la férocité des mœurs qui en étaient la suite, et qui aliénèrent bientôt tous les alliés de la république, sont déjà d'assez justes reproches : peut-être ne se borneraient-ils pas là, si les particularités de son histoire intérieure nous étaient mieux connues. Elle se fit une vertu artificielle en se privant de l'usage de l'or ; mais que devenaient les vertus de ses citoyens sitôt qu'ils s'éloignaient de leur patrie ? *Lisandre* et *Pausanias* n'en furent que plus aisés à corrompre. Cette nation qui ne respirait que la guerre, s'est-elle fait une gloire plus grande dans les armes que sa rivale qui avait réuni toutes les sortes de gloire ? Athènes ne fut pas moins guerrière que Sparte ; elle fut de plus savante, ingénieuse, et magnifique ; elle enfanta tous les arts et tous les talens ; et dans le sein même de la corruption qu'on

lui reproche, elle donna le jour au plus sage des Grecs. Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, elle fut vaincue, il est vrai; et il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique était un pays tout ouvert, et qui ne pouvait se défendre que par une très-grande supériorité de succès. La gloire des Lacédémoniens fut peu solide; la prospérité corrompit leurs institutions trop bizarres pour pouvoir se conserver long-temps; la fière Sparte perdit ses mœurs comme la savante Athènes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de sa réputation; et tandis que les Athéniens et plusieurs autres villes luttaient contre la Macédoine pour la liberté de la Grèce, Sparte seule languissait dans le repos, et voyait préparer de loin sa destruction sans songer à la prévenir.

Mais enfin je suppose que tous les états dont la Grèce était composée, eussent suivi les mêmes lois que Sparte, que nous resterait-il de cette contrée si célèbre? A peine son nom serait parvenu jusqu'à nous. Elle aurait dédaigné de former des historiens pour transmettre sa gloire à la postérité; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous; il nous serait indifférent par conséquent

qu'elles eussent existé ou non. Ces nombreux sistêmes de philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, et qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étaient fixées; ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur; les arts utiles ou agréables, qui conservent ou embellissent la vie; enfin l'inestimable tradition des pensées et des actions de tous les grands-hommes qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'humanité : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siècles se seraient accumulés; les générations des hommes se seraient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour leur postérité, et n'auraient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence; le monde aurait vieilli, et les hommes seraient demeurés dans une enfance éternelle.

Que prétendent enfin les ennemis de la science ? Quoi ! le don de penser serait un présent funeste de la Divinité ! les connoissances et les mœurs seraient incompatibles ! la vertu serait un vain fantôme produit par

un instrinct aveugle , et le flambeau de la raison la ferait évanouir en voulant l'éclaircir ! quelle étrange idée voudrait-on nous donner et de la raison , et de la vertu !

Comment prouve-t-on de si bizarres paradoxes ? On objecte que les sciences et les arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes ? aux institutions primitives des Etats : on cite pour exemple Athènes et Rome. *Euripide* et *Démosthène* ont vu Athènes livrée aux Spartiates et aux Macédoniens : *Horace* , *Virgile* et *Cicéron* , ont été contemporains de la ruine de la liberté romaine; les uns et les autres ont été témoins des malheurs de leurs pays : ils en ont donc été la cause. Conséquence peu fondée, puisqu'on en pourrait dire autant de *Socrate* et de *Caton*.

En accordant que l'altération des lois et la corruption des mœurs aient beaucoup influé sur des grands événemens, me forcera-t-on de convenir que les sciences et les arts y aient contribué ? La corruption suit de près la prospérité ; les sciences font pour l'ordinaire leurs plus rapides progrès dans le même temps : des choses si diverses peuvent naître ensemble et se rencontrer ; mais c'est sans aucune relation entr'elles de cause et d'effet

Athènes et Rome étaient petites et pauvres dans leurs commencemens ; tous leurs citoyens étaient soldats, toutes leurs vertus étaient nécessaires, les occasions même de corrompre leurs mœurs n'existaient pas. Peu après, elles acquirent des richesses et de la puissance. Une partie des citoyens ne fut plus employée à la guerre ; on apprit à jouir et à penser. Dans le sein de leur opulence ou de leur loisir, les uns perfectionnèrent le luxe qui fait la plus ordinaire occupation des gens heureux ; d'autres ayant reçu de la nature de plus favorables dispositions, étendirent les limites de l'esprit et créèrent une gloire nouvelle.

Ainsi, tandis que les uns, par le spectacle des richesses et des voluptés, profanaient les lois et les mœurs, les autres allumaient le flambeau de la philosophie et des arts, instruisaient, ou célébraient les vertus, et donnaient naissance à ces noms si chers aux gens qui savent penser, l'atticisme et l'urbanité. Des occupations si opposées peuvent-elles donc mériter les mêmes qualifications ? pouvaient-elles produire les mêmes effets ?

Je ne nierai pas que la corruption générale ne se soit répandue quelquefois jusque

sur les lettres, et qu'elle n'ait produit des excès dangereux ; mais doit-on confondre la noble destination des sciences avec l'abus criminel qu'on en a pu faire ? mettra-t-on dans la balance quelques épigrammes de *Catulle* ou de *Martial*, contre les nombreux volumes philosophiques, politiques, et moraux, de *Cicéron*, contre le sage poëme de *Virgile* ?

D'ailleurs, les ouvrages licencieux sont ordinairement le fruit de l'imagination, et non celui de la science et du travail. Les hommes dans tous les temps et dans tous les pays ont eu des passions ; ils les ont chantées. La France avait des romanciers et et des troubadours long temps avant qu'elle eût des savans et des philosophes. En supposant donc que les sciences et les arts eussent été étouffés dans leur berceau, toutes les idées inspirées par lespassions n'en auraient pas moins été réalisées en prose et en vers ; avec cette différence que nous aurions eu de moins tout ce que les philosophes, les poëtes, et les historiens, ont fait pour nous plaire ou pour nous instruire.

Athènes fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine ; mais elle ne céda qu'avec

qu'avec l'univers. C'était un torrent rapide qui entraînait tout ; et c'est perdre le temps que de chercher des causes particulières où l'on voit une force supérieure si marquée.

Rome, maîtresse du monde, ne trouvait plus d'ennemis ; il s'en forma dans son sein. Sa grandeur fit sa perte. Les lois d'une petite ville n'étaient pas faites pour gouverner le monde entier ; elles avaient pu suffire contre les factions des *Manlius*, des *Cassius*, et des *Gracques* : elles succombèrent sous les armées de *Sylla*, de *César*, et d'*Octave* : Rome perdit sa liberté ; mais elle conserva sa puissance. Opprimée par les soldats qu'elle payait, elle était encore la terreur des nations. Ses tyrans étaient tour-à-tour déclarés pères de la patrie, et massacrés. Un monstre indigne du nom d'homme se fesait proclamer empereur ; et l'auguste corps du sénat n'avait plus d'autre fonction que celle de le mettre au rang des dieux. Etranges alternatives d'esclave et de tyrannie, mais telles qu'on les a vues dans tous les Etats où la milice disposait du trône. Enfin de nombreuses irruptions des barbares vinrent renverser et fouler aux pieds ce vieux colosse ébranlé de toutes parts ; et de ses

débris se formèrent tous les empires qui ont subsisté depuis.

Ces sanglantes révolutions ont-elles donc quelque chose de commun avec les progrès des lettres ? par-tout je vois des causes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours, ce fut sous des empereurs philosophes. *Sénèque* a-t-il donc été le corrupteur de *Néron* ? est-ce l'étude de la philosophie et des arts qui fit autant de monstres des *Caligula*, des *Domitien*, des *Héliogabale* ? Les lettres qui s'étaient élevées avec la gloire de Rome, ne tombèrent-elles pas sous ces règnes cruels ? Elles s'affaiblirent ainsi par degrés avec le vaste empire auquel la destinée du monde semblait être attachée : leurs ruines furent communes, et l'ignorance envahit l'univers une seconde fois avec la barbarie et la servitude, ses compagnes fidelles.

Disons donc que les muses aiment la liberté, la gloire, et le bonheur. Par-tout je les vois prodiguer leurs bienfaits sur les nations, au moment où elles sont le plus florissantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Russie, sitôt qu'elles ont été attirées dans ce puissant empire par le héros

singulier qui en a été, pour ainsi dire, le créateur : le législateur de Berlin, le conquérant de la Silésie, les fixe aujourd'hui dans le nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il est arrivé quelquefois que la gloire des empires n'a pas survécu long-temps à celle des lettres, c'est qu'elle était à son comble lorsque les lettres ont été cultivées, et que le sort des choses humaines est de ne pas durer long-temps dans le même état. Mais bien loin que les sciences y contribuent, elles périssent infailliblement, frappées des mêmes coups ; en sorte que l'on peut observer que les progrès des lettres et leur déclin, sont ordinairement dans une juste proportion avec la fortune et l'abaissement des empires.

Cette vérité se confirme encore par l'expérience des derniers temps. L'esprit humain, après une éclipse de plusieurs siècles, sembla s'éveiller d'un profond sommeil. On fouilla dans les cendres antiques, et le feu sacré se ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette seconde génération des sciences. Mais dans quel temps reprirent-elles cette nouvelle vie ? ce fut lorsque l'Europe, après

tant de convulsions violentes, eut enfin pris une position assurée, et une forme plus heureuse.

Ici se développe un nouvel ordre de choses. Il ne s'agit plus de ces petits royaumes domestiques renfermés dans l'enceinte d'une ville ; de ces peuples condamnés à combattre pour leurs héritages et leurs maisons, tremblant sans cesse pour une patrie toujours prête à leur échapper : c'est une monarchie vaste et puissante, combinée dans toutes ses parties par une législation profonde. Tandis que cent mille soldats combattent gaiement pour la sureté de l'Etat, vingt millions de citoyens heureux et tranquilles, occupés à sa prospérité intérieure, cultivent sans alarmes les immenses campagnes, font fleurir les lois, le commerce, les arts, et les lettres, dans l'enceinte des villes : toutes les professions diverses, appliquées uniquement à leur objet, sont maintenues dans un juste équilibre, et dirigées au bien général par la main puissante qui les conduit et les anime. Telle est la faible image du beau règne de *Louis* XIV, et de celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre : la France riche, guerrière, et savante, est devenue le modèle et l'arbitre de l'Eu-

rope; elle sait vaincre et chanter ses victoires: ses philosophes mesurent la terre et son roi la pacifie.

Qui osera soutenir que le courage des Français ait dégénéré depuis qu'ils ont cultivé les lettres ? Dans quel siècle a-t-il éclaté plus glorieusement qu'à Montalban, Lawfelt, et dans tant d'autres occasions que je pourrais citer ? Ont-ils jamais fait paraître plus de constance que dans les retraites de Prague et de Bavière ? qu'y a-t-il enfin de supérieur dans l'antiquité au siége de Berg-op-Zoom, et à ces braves grenadiers renouvelés tant de fois, qui volaient avec ardeur aux mêmes postes, où ils venaient de voir foudroyer ou engloutir les héros qui les précédaient ?

En vain veut-on nous persuader que le rétablissement des sciences a gâté les mœurs. On est d'abord obligé de convenir que les vices grossiers de nos ancêtres sont presqu'entièrement proscrits parmi nous.

C'est déjà un grand avantage pour la cause des lettres, que cet aveu qu'on est forcé de faire. En effet, les débauches, les querelles, et les combats qui en étaient les suites, es violences des grands, la tyrannie des pères, a bizarrerie de la vieillesse, les égaremens

impétueux des jeunes gens, tous ces excès si communs autrefois, funestes effets de l'ignorance et de l'oisiveté, n'existent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connaissances dont tous les esprits sont occupés ou amusés.

On nous reproche des vices raffinés et délicats; c'est que par-tout où il y a des hommes, il y aura des vices : mais les voiles ou la parure dont ils se couvrent, sont du moins l'aveu de leur honte, et un témoignage du respect public pour la vertu.

S'il y a des modes de folie, de ridicule, et de corruption, elles ne se trouvent que dans la capitale seulement, et ce n'est même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richesses et l'oisiveté. Les provinces entières, et la plus grande partie de Paris, ignorent ces exces, ou ne les connaissent que de nom. Jugera-t-on toute la nation sur les travers d'un petit nombre d'hommes ? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus ; la corruption ne jouit de ses prétendus succès que dans des têtes ignorantes ; les sciences et les lettres ne cessent point de déposer contre elle ; la morale la démasque, la philo-

sophie humilie ses petits triomphes; la comédie, la satire, l'épigramme, la percent de mille traits.

Les bons livres sont la seule défense des esprits faibles, c'est-à-dire, des trois quarts des hommes contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conserver fidellement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de morale survivront éternellement à ces brochures licencieuses qui disparaissent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'est outrager injustement les sciences et les arts, que de leur imputer ces productions honteuses. L'esprit seul, échauffé par les passions, suffit pour les enfanter. Les savans, les philosophes, les grands orateurs, et les grands poëtes, bien loin d'en être les auteurs, les méprisent ou même ignorent leur existence : il y a plus ; dans le nombre infini des grands écrivains en tout genre qui ont illustré le dernier règne, à peine en trouve-t-on deux ou trois qui aient abusé de leurs talens. Quelle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire, et les avantages immortels que le genre-humain a retirés des sciences

cultivées ? Des écrivains, la plupart obscurs, se sont jetés de nos jours dans de plus grands excès ; heureusement cette corruption a peu duré ; elle paraît presque entièrement éteinte ou épuisée. Mais c'était une suite particulière du goût léger et frivole de notre nation ; l'Angleterre et l'Italie n'ont point de semblables reproches à faire aux lettres.

Je pourrais me dispenser de parler du luxe, puisqu'il naît immédiatement des richesses, et non des sciences et des arts. Et quel rapport peut avoir avec les lettres, le luxe du faste et de la mollesse, qui est le seul que la morale puisse condamner ou restreiudre ?

Il est, à la vérité, une sorte de luxe ingénieux et savant qui anime les arts et les élève à la perfection. C'est lui qui multiplie les productions de la peinture, de la sculpture, et de la musique. Les choses les plus louables en elles-mêmes doivent avoir leurs bornes ; et une nation serait justement méprisée qui, pour augmenter le nombre des peintres et des musiciens, se laisserait manquer de laboureurs et de soldats. Mais lorsque les armées sont complètes et la terre cultivée, à quoi employer le loisir du reste des ci-

toyens ? Je ne vois pas pourquoi ils ne pourraient pas se donner des tableaux, des statues, et des spectacles.

Vouloir rappeler les grands Etats aux petites vertus des petites républiques, c'est vouloir contraindre un homme fort et robuste à bégayer dans un berceau ; c'était la folie de *Caton* : avec l'humeur et les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, combattit, et mourut enfin sans avoir rien fait d'utile pour sa patrie. Les anciens Romains labouraient d'une main et combattaient de l'autre. C'étaient de grands-hommes, je le crois, quoiqu'ils ne fissent que de petites choses ; ils se consacraient tout entiers à leur patrie, parce qu'elle était éternellement en danger. Dans ces premiers temps on ne savait qu'exister ; la tempérance et le courage ne pouvaient être de vraies vertus, ce n'étaient que des qualités forcées : on était alors dans une impossibilité physique d'être voluptueux ; et qui voulait être lâche, devait se résoudre à être esclave. Les Etats s'accrurent : l'inégalité des biens s'introduisit nécessairement : un proconsul d'Asie pouvait-il être aussi pauvre que ces consuls anciens, demi-bourgeois et demi-paysans, qui rava-

geaient un jour les champs des Fidénates, et revenaient le lendemain cultiver les leurs ? Les circonstances seules ont fait ces différences : la pauvreté ni la richesse ne font point la vertu ; elle est uniquement dans le bon ou le mauvais usage des biens ou des maux que nous avons reçus de la nature et de la fortune.

Après avoir justifié les lettres sur l'article du luxe, il me reste à faire voir que la politesse qu'elles ont introduite dans nos mœurs, est un des plus utiles présens qu'elles pussent faire aux hommes. Supposons que la politesse n'est qu'un masque trompeur qui voile tous les vices, c'est présenter l'exception au lieu de la règle, et l'abus de la chose à la place de la chose même.

Mais que deviendront ces accusations, si la politesse n'est en effet que l'expression d'une ame douce et bienfesante ? L'habitude d'une si louable imitation serait seule capable de nous élever jusqu'à la vertu même ; tel est le mépris de la coutume. Nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politesse des mœurs plus de philosophie qu'on ne pense ; elle respecte le nom et la qualité d'homme ; elle seule conserve entre

eux une sorte d'égalité fictive ; faible, mais précieux reste de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour-propre ; elle est le sacrifice perpétuel de l'humeur et de l'esprit de singularité.

Dira-t-on que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonstrations de douceur, de bienveillance, n'est composé que de perfides et de dupes ? Croira-t-on que tous soient en même temps et trompeurs et trompés ?

Nos cœurs ne sont point assez parfaits pour se montrer sans voile ; la politesse est un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caractères ; elle rapproche les hommes, et les engage à s'aimer par les ressemblances générales qu'elle répand sur eux ; sans elle la société n'offrirait que des disparates, et des chocs ; on se haïrait par les petites choses ; et avec cette disposition il serait difficile de s'aimer, même pour les plus grandes qualités. On a plus souvent besoin de complaisance que de services ; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans sa vie, mais une so-

ciété douce et polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politesse place les vertus ; elle seule leur enseigne ces combinaisons fines qui les subordonnent les unes aux autres dans d'admirables proportions, ainsi que ce juste milieu, au-deça et au-delà duquel elles perdent infiniment de leur prix.

On ne se contente pas d'attaquer les sciences dans les effets qu'on leur attribue ; on les empoisonne jusque dans leur source ; on nous peint la curiosité comme un penchant funeste ; on charge son portrait des couleurs les plus odieuses. J'avouerai que l'allégorie de *Pandore* peut avoir un bon côté dans le système moral ; mais il n'en est pas moins vrai que nous devons à nos connaissances et par conséquent à notre curiosité, tous les biens dont nous jouissons. Sans elle, réduits à la condition des brutes, notre vie se passerait à ramper sur la petite portion de terrain destiné à nous nourrir, et à nous engloutir un jour. L'état d'ignorance est un état de crainte et de besoin, tout est danger alors pour notre fragilité : la mort gronde sur nos têtes, elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorsqu'on craint tout, et qu'on

qu'on a besoin de tout, quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connaître ?

Telle est la noble distinction d'un être pensant : serait-ce donc en vain que nous aurions été doués seuls de cette faculté divine ? C'est s'en rendre digne que d'en user.

Les premiers hommes se contentèrent de cultiver la terre pour en tirer le blé : ensuite on creusa dans ses entrailles, on en arracha les métaux. Les mêmes progrès se sont faits dans les sciences ; on ne s'est pas contenté des découvertes les plus nécessaires ; on s'est attaché avec ardeur à celles qui ne paraissaient que difficiles et glorieuses. Quel était le point où l'on aurait dû s'arrêter? Ce que nous appelons génie, n'est autre chose qu'une raison sublime et courageuse ; il n'appartient qu'à lui seul de se juger.

Ces globes lumineux placés loin de nous à des distances si énormes, sont nos guides dans la navigation : et l'étude de leurs situations respectives, qu'on n'a peut-être regardées d'abord que comme l'objet de la curiosité la plus vaine, est devenue, une des sciences les plus utiles. La propriété singulière de l'aimant, qui n'était pour nos pères qu'une

énigme frivole de la nature, nous a conduits, comme par la main, à travers l'immensité des mers.

Deux verres placés et taillés d'une certaine manière, nous ont montré une nouvelle scène de merveilles que nos yeux ne soupçonnaient pas.

Les expériences du tube électrisé semblaient n'être qu'un jeu : peut-être leur devra-t-on un jour la connaissance du règne universel de la nature.

Après la découverte de ces rapports si imprévus, si majestueux, entre les plus petites et les plus grandes choses, quelles connaissances oserions-nous dédaigner ? En savons-nous assez pour mépriser ce que nous ne savons pas ? Bien loin d'étouffer la curiosité, ne semble-t-il pas au contraire, que l'Être suprême ait voulu la réveiller par des découvertes singulières, qu'aucune analogie n'avait annoncées ?

Mais de combien d'erreurs est assiégée l'étude de la vérité ? Quelle audace, nous dit-on, ou plutôt quelle témérité de s'engager dans des routes trompeuses où tant d'autres se sont égarés ? Sur ces principes il n'y aura plus rien que nous osions entre-

prendre ; la crainte éternelle des maux nous privera de tous les biens où nous aurions pu aspirer, puisqu'il n'en est point sans mélange. La véritable sagesse, au contraire, consiste seulement à les épurer autant que notre condition le permet.

Tous les reproches que l'on fait à la philosophie, attaquent l'esprit humain, ou plutôt l'auteur de la nature, qui nous a faits tels que nous sommes. Les philosophes étaient des hommes ; ils se sont trompés. Doit-on s'en étonner ? Plaignons-les ; profitons de leurs fautes, et corrigeons-nous ; songeons que c'est à leurs erreurs multipliées que nous devons la possession des vérités dont nous jouissons. Il fallait épuiser les combinaisons de tous ces divers systêmes, la plupart si répréhensibles et si outrés, pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Mille routes conduisent à l'erreur ; une seule mène à la vérité. Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, et qu'elle ait été découverte si tard ?

L'esprit humain était trop borné pour embrasser d'abord la totalité des choses. Chacun de ces philosophes ne voyait qu'une face : ceux-là rassemblaient les motifs de

douter; ceux-ci réduisaient tout en dogmes: chacun d'eux avait son principe favori, son objet dominant, auquel il rapportait toutes ses idées. Les uns fesaient entrer la vertu dans la composition du bonheur, qui était la fin de leurs recherches; les autres se proposaient la vertu même, comme leur unique objet, et se flattaient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avait qui regardaient la solitude et la pauvreté, comme l'asyle des mœurs: d'autres usaient des richesses comme d'un instrument de leur félicité et de celle d'autrui: quelques-uns fréquentaient les cours et les assemblées publiques, pour rendre leur sagesse utile aux rois et aux peuples. Un seul homme n'est pas tous: un seul esprit, un seul système, n'enferme pas toute la science; c'est par la comparaison des extrêmes, que l'on saisit enfin le juste milieu; c'est par le combat des erreurs qui s'entre-détruisent, que la vérité triomphe: ces diverses parties se modifient, s'élèvent, et se perfectionnent mutuellement; elles se rapprochent enfin, pour former la chaine des vérités; les nuages se dissipent, et la lumière de l'évidence se lève.

Je ne dissimulerai cependant pas que les sciences ont rarement atteint l'objet qu'elles

s'étaient proposé. La métaphysique voulait connaître la nature des esprits, et non moins utile, peut-être, elle n'a fait que nous développer leurs opérations : le physicien a entrepris l'histoire de la nature, et n'a imaginé que des romans ; mais en poursuivant un objet chimérique, combien n'a-t-il pas fait de découvertes admirables ? La chimie n'a pu nous donner de l'or, et sa folie nous a valu d'autres miracles dans ses analyses et ses mélanges. Les sciences sont donc utiles jusque dans leurs écarts et leurs déréglemens ; il n'y a que l'ignorance qui n'est jamais bonne à rien. Peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les anciens, à cet égard, paraissaient plus sages que nous : nous avons la manie de vouloir procéder toujours par démonstrations; il n'y a si petit professeur qui n'ait ses argumens et ses dogmes, et par conséquent, ses erreurs et ses absurdités. *Cicéron* et *Platon* traitaient la philosophie en dialogues : chacun des interlocuteurs fesait valoir son opinion : on disputait, on cherchait, et on ne se piquait point de prononcer. Nous n'avons peut-être que trop écrit sur l'évidence ; elle est plus propre à être sentie qu'à être définie ; mais nous avons

presque perdu l'art de comparer les probabilités et les vraisemblances, et de calculer le degré de consentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de choses démontrées! et combien n'y en a-t-il pas, qui ne sont que probables! Ce serait rendre un grand service aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'esprit de système qui s'est long-temps attaché à des objets où il ne pouvait presque que nous égarer, devrait régler l'acquisition, l'enchaînement, et le progrès de nos idées: nous avons besoin d'un ordre entre les diverses sciences, pour nous conduire des plus simples aux plus composées, et parvenir ainsi à construire une espèce d'observatoire spirituel, d'où nous puissions contempler toutes nos connaissances; ce qui est le plus haut degré de l'esprit.

La plupart des sciences ont été faites au hasard; chaque auteur a suivi l'idée qui le dominait, souvent sans savoir où elle devait le conduire: un jour viendra où tous les livres seront extraits et refondus, conformément à un certain système qu'on se sera formé; alors les esprits ne feront plus de pas inutiles, hors de la route, et souvent en arrière. Mais quel est le génie en état d'em-

brasser toutes les connaissances humaines, de choisir le meilleur ordre pour les présenter à l'esprit? Sommes-nous assez avancés pour cela? Il est du moins glorieux de le tenter : la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'histoire des lettres.

Le temple des sciences est un édifice immense, qui ne peut s'achever que dans la durée des siècles. Le travail de chaque homme est peu de chose dans un ouvrage si vaste; mais le travail de chaque homme y est nécessaire. Le ruisseau qui porte ses eaux à la mer, doit-il s'arrêter dans sa course, en considérant la petitesse de son tribut? Quels éloges ne doit-on pas à ces hommes généreux, qui ont percé et écrit pour la postérité? Ne bornons point nos idées à notre vie propre; étendons-les sur la vie totale du genre-humain; méritons d'y participer, et que l'instant rapide où nous aurons vécu, soit digne d'être marqué dans son histoire.

Pour bien juger de l'élévation d'un philosophe, ou d'un homme de lettres, au-dessus du commun des hommes, il ne faut que considérer le sort de leurs pensées : celles de l'un, utiles à la société générale, sont immortelles,

et consacrées à l'admiration de tous les siècles; tandis que les autres voient disparaître toutes leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vu naître : chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.

Je ne parlerai point de l'astrologie judiciare, de la cabale, et de toutes les sciences qu'on appelait occultes : elles n'ont servi qu'à prouver que la curiosité est un penchant invincible ; et quand les vraies sciences n'auraient fait que nous délivrer de celles qui en usurpaient si honteusement le nom, nous leur devrions déjà beaucoup.

On nous oppose un jugement de *Socrate*; qui porta non sur les savans, mais sur les sophistes ; non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire : *Socrate* était chef d'une secte qui enseignait à douter, et il censurait avec justice l'orgueil de ceux qui prétendaient tout savoir. La vraie science est bien éloignée de cette affection. *Socrate* est ici témoin contre lui-même ; le plus savant des Grecs ne rougissait point de son ignorance. Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices ; elles ne sont donc pas toutes

nées de l'orgueil humain ; déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.

On demande, par exemple, ce que deviendrait l'histoire, s'il n'y avait ni guerriers, ni tyrans, ni conspirateurs. Je réponds, qu'elle serait l'histoire des vertus des hommes. Je dirai plus ; si les hommes étaient tous vertueux, ils n'auraient plus besoin ni de juges, ni de magistrats, ni de soldats. A quoi s'occuperaient-ils ? Il ne leur resterait que les sciences et les arts. La contemplation des choses naturelles, l'exercice de l'esprit, sont donc la plus noble et la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes. Elles naissent du loisir, il est vrai ; mais elles garantissent de l'oisiveté. Le citoyen que ses besoins attachent à la charrue, n'est pas plus occupé que le géomètre, ou l'anatomiste : j'avoue que son travail est de première nécessité ; mais sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre ? et parce qu'il est plus nécessaire que les lois, le laboureur sera-t-il élevé au-dessus du magistrat ou du ministre ? Il n'y a point

d'absurdités où de pareils principes ne pussent nous conduire.

Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, et qu'on craigne de manquer de philosophes. Je demanderai à mon tour, si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer. C'est bien mal connaître l'empire de la cupidité ; tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles ; et quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oser n'être qu'un *Descartes*, un *Newton*, un *Locke* ?

Sur quel fondement peut-on reprocher aux sciences d'être nuisibles aux qualités morales ? Quoi ! l'exercice du raisonnement, qui nous a été donné pour guide ; les sciences mathématiques, qui, en renfermant tant d'utilités relatives à nos besoins présens, tiennent l'esprit si éloigné des idées inspirées par les sens et par la cupidité ; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la première science de l'homme ; les observations de la nature, si nécessaires à la conservation de notre être, et qui nous élèvent jusqu'à son auteur : toutes ces connaissances contribueraient à détruire les mœurs ! Par quel prodige opéreraient-elles

un effet si contraire aux objets qu'elles se proposent ? Et on ose traiter d'éducation insensée celle qui occupe la jeunesse de tout ce qu'il y a jamais eu de noble et d'utile dans l'esprit des hommes ! Quoi, les ministres d'une religion pure et sainte, à qui la jeunesse est ordinairement confiée parmi nous, lui laisseraient ignorer les devoirs de l'homme et du citoyen ! Suffit-il d'avancer une imputation si injuste, pour la persuader ? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses ; cette éducation fondée sur des principes barbares, qui donnait un gouverneur pour apprendre à ne rien craindre, un autre pour la tempérance, un autre enfin pour enseigner à ne point mentir ; comme si les vertus étaient divisées, et devaient former chacune un art séparé. La vertu est un être unique, indivisible : il s'agit de l'inspirer, non de l'enseigner ; d'en faire aimer la pratique, et non d'en démontrer la théorie.

On se livre ensuite à de nouvelles déclamations contre les arts et les sciences, sous prétexte que le luxe va rarement sans elles, et qu'elles ne vont jamais sans lui. Quand j'accorderais cette proposition, que pour-

rait-on en conclure? La plupart des sciences me paraissent d'abord parfaitement désintéressées dans cette prétendue objection: le géomètre, l'astronome, le physicien, ne sont pas suspects assurément. A l'égard des arts, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'est un côté louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant, sans le bien connaître. Quoique cette question doive être regardée comme étrangère à mon sujet, je ne puis m'empêcher de dire, que tant qu'on ne voudra raisonner sur cette matière que par comparaison du passé au présent, on en tirera les plus mauvaises conséquences du monde. Lorsque les hommes marchaient tout nus, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots passa pour un voluptueux : de siècle en siècle, on n'a jamais cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on voulait dire; le préjugé toujours vaincu, renaissait fidellement à chaque nouveauté.

Le commerce et le luxe sont devenus les liens des nations. La terre avant eux n'était qu'un champ de bataille, la guerre un brigandage, et les hommes des barbares, qui ne se croyaient nés que pour s'asservir, se

piller, et se massacrer mutuellement. Tels étaient ces siècles anciens, que l'on veut nous faire regretter.

La terre ne suffisait ni à la nourriture, ni au travail de ses habitans ; les sujets devenaient à charge à l'Etat ; sitôt qu'ils étaient désarmés, il fallait les ramener à la guerre pour se soulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du nord, la honte de l'humanité, qui détruisirent l'empire romain, et qui désolèrent le neuvième siècle, n'avaient d'autres sources que la misère d'un peuple oisif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-temps la chimère de la politique, et qui est impossible dans les grands Etats, le luxe seul peut nourrir et occuper les sujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre ; leur industrie sert autant que leur courage. Le travail du pauvre est payé du superflu du riche. Tous les ordres des citoyens s'attachent au gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, et qu'un nombre infiniment plus petit en abuse, parce qu'il faut que les hommes abusent

de tout ; il fait l'espoir, l'émulation, et la subsistance d'un million de citoyens, qui languiraient sans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel est en France l'état de la capitale. Parcourez les provinces : les proportions y sont encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès ; le nécessaire commode, assez rare ; l'artisan, le laboureur, c'est-à-dire, le corps de la nation, borné à la simple existence : en sorte qu'on peut regarder le luxe comme une humeur jetée sur une très-petite partie du corps politique, qui fait la force et la santé du reste.

Mais, nous dit-on, les arts amollissent le courage : on cite quelques peuples lettrés, qui ont été peu belliqueux, tels que l'ancienne Egypte, les Chinois, et les Italiens modernes. Quelle injustice d'en accuser les sciences ! Il serait trop long d'en rechercher ici les causes. Il suffira de citer, pour l'honneur des lettres, l'exemple des Grecs et des Romains, de l'Espagne, de l'Angleterre, et de la France, c'est-à-dire, des nations les plus guerrières et les plus savantes.

Des barbares ont fait de grandes conquêtes ; c'est qu'ils étaient très-injustes : ils ont vaincu quelquefois des peuples policées, j'en con-

clurai, si l'on veut, qu'un peuple n'est pas invincible pour être savant. A toutes ces révolutions, j'opposerai seulement la plus vaste et la plus facile conquête qui ait jamais été faite ; c'est celle de l'Amérique, que les arts et les sciences de l'Europe ont subjuguée avec une poignée de soldats ; preuve sans réplique, de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'ajouterai que c'est enfin une barbarie passée de mode, de supposer que les hommes ne sont nés que pour se détruire. Les talens et les vertus militaires méritent sans doute un rang distingué dans l'ordre de la nécessité : mais la philosophie a épuré nos idées sur la gloire, l'ambition des rois n'est à ses yeux que le plus monstrueux des crimes : grâces aux vertus du prince qui nous gouverne, nous osons célébrer la modération et l'humanité.

Que quelques nations au sein de l'ignorance aient eu des idées de la gloire et de la vertu, ce sont des exceptions si singulières, qu'elles ne peuvent former aucun préjugé contre les sciences, pour nous en convaincre, jetons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer,

ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer sépare à peine les contrées savantes et heureuses de l'Europe, de ces régions funestes, où l'homme est ennemi né de l'homme, où les souverains ne sont que les assassins privilégiés d'un peuple esclave. D'où naissent ces différences si prodigieuses entre des climats si voisins, où sont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la nature ? l'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espèce humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance, on en comptera cent barbares ou sauvages. Par-tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les passions, et les crimes. La terre abandonnée, sans culture, n'est point oisive; elle produit des épines et des poisons; elle nourrit des monstres.

J'admire les *Brutus*, les *Décius*, les *Lucrèce*, les *Virginius*, les *Scévola*; mais j'admirerai plus encore un Etat puissant et bien gouverné, où les citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles. . .

Cincinnatus vainqueur retournait à sa charrue : dans un siècle plus heureux, *Scipion* triomphant revenait goûter avec *Lelius* et

Térence les charmes de la philosophie et des lettres, et ceux de l'amitié plus précieux encore. Nous célébrons *Fabricius*, qui, avec ses raves cuites sous la cendre, méprise l'or de *Pyrrhus* : mais *Titus*, dans la somptuosité de ses palais, mesurant son bonheur sur celui qu'il procure au monde par ses bienfaits et par ses lois, devient le héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïsme, superstitieux, rustique, ou barbare, que j'admirais en frémissant ; j'adore une vertu éclairée, heureuse, et bienfesante ; l'idée de mon existence s'embellit : j'apprends à honorer et à chérir l'humanité.

Qui pourrait être assez aveugle, ou assez injuste, pour n'être pas frappé de ces différences ? Le plus beau spectacle de la nature, c'est l'union de la vertu et du bonheur ; les sciences et les arts peuvent seuls élever la raison à cet accord sublime. C'est de leur secours qu'elle emprunte des forces pour vaincre les passions, des lumières pour dissiper leurs prestiges, de l'élévation pour apprécier leurs petitesses, des attraits enfin et des dédommagemens pour se distraire de leurs séductions.

On a dit que le crime n'était qu'un faux

jugement. (*) Les sciences, dont le premier objet est l'exercice et la perfection du raisonnement, sont donc les guides les plus assurés des mœurs. L'innocence sans principes et sans lumières, n'est qu'une qualité de tempérament, aussi fragile que lui. La sagesse éclairée connaît ses ennemis et ses forces. Au moyen de son point de vue fixe, elle purifie les biens matériels, et en extrait le bonheur : elle sait tour-à-tour s'abstenir et jouir dans les bornes qu'elle s'est prescrites.

Il n'est pas plus difficile de faire voir l'utilité des arts pour la perfection des mœurs. On comptera les abus que les passions en ont fait quelquefois : mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits.

Otez les arts du monde : que reste-t-il ? les exercices du corps et les passions. L'esprit n'est plus qu'un agent matériel, ou l'instrument du vice. On ne se délivre de ses passions que par des goûts : les arts sont nécessaires à une nation heureuse ; s'ils sont l'occasion de quelques désordres, n'en accusons que l'imperfection même de notre nature ; de quoi n'abuse-t-elle pas ? Ils ont donné l'être

(*) Considérations sur les mœurs.

aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous : nous devons à leurs séductions utiles l'amour de la vérité et des vertus, que la plupart des hommes auraient haïes et redoutées si elles n'eussent été parées de leurs mains.

C'est à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La sculpture, la peinture, flattent la tendresse, consolent les regrets, immortalisent les vertus et les talens ; elles sont des sources vivantes de l'émulation ; *César* versait des larmes en contemplant la statue d'*Alexandre*.

L'harmonie a sur nous des droits naturels, que nous voudrions en vain méconnaître ; la Fable a dit qu'elle arrêtait le cours des flots : elle fait plus ; elle suspend la pensée ; elle calme nos agitations, et nos troubles les plus cruels ; elle anime la valeur, et préside aux plaisirs.

Ne semble-t-il pas que la divine poésie ait dérobé le feu du ciel pour animer toute la nature ? Quelle ame peut être inaccessible à sa touchante magie ? Elle adoucit le maintien sévère de la vérité, elle fait sourire la sagesse ; les chefs-d'œuvre du théâtre doivent

être considérés comme de savantes expériences du cœur humain.

C'est aux arts enfin que nous devons le beau choix des idées, les grâces de l'esprit, et l'enjouement ingénieux, qui font les charmes de la société ; ils ont doré les liens qui nous unissent, orné la scène du monde, et multiplié les bienfaits de la nature.

TABLE DES DIFFÉRENTES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Observations de M. Gautier sur le Discours qui a remporté le prix de l'académie de Dijon en l'année 1750, sur cette question proposée par la même académie : *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.* *Page* 3

Observations du même M. Gautier sur la lettre de M. Rousseau à M. Grimm, *etc.* 8

Discours de M. le Roi, professeur de rhétorique au collége du cardinal le Moine, prononcé le 12 août 1751 dans les écoles de Sorbonne, en présense de MM. du parlement, à l'occasion de la distribution des prix fondés dans l'université; traduit en français par M. *B.* chanoine régulier,

procureur - géneral de l'ordre de Saint-Antoine. *Page* 26

Réfutation du Discours qui a remporté le prix de l'académie de Dijon en l'année 1750, lue dans une séance de la société royale de Nanci, par M. Gautier, chanoine régulier, et professeur de mathématique et d'histoire. 70

Réfutation du Discours qui a remporté le prix à l'académie de Dijon en l'année 1750, par un académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage. 104

Addition à la réfutation précédente. 217

Réfutation des observations de M. J. J. Rousseau de Genève, sur une réponse qui a été faite à son discours dans le Mercure de septembre 1751. 219

Désaveu de l'académie de Dijon, au sujet de la réfutation attribuée faussement à l'un de ses membres, et tiré du Mercure de France, août 1752. 258

Observations de M. le Cat, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de Rouen, sur le désaveu de l'académie de Dijon, par l'auteur de la réfutation du discours du citoyen de Genève. 261

Réponse au discours qui a remporté le prix de l'académie de Dijon, par le roi de Pologne. *Page* 281

Discours sur les avantages des sciences et des arts, prononcé dans l'assemblée publique de l'académie des sciences et belles-lettres de Lyon, le 22 juin 1751. 303

FIN DE LA TABLE.